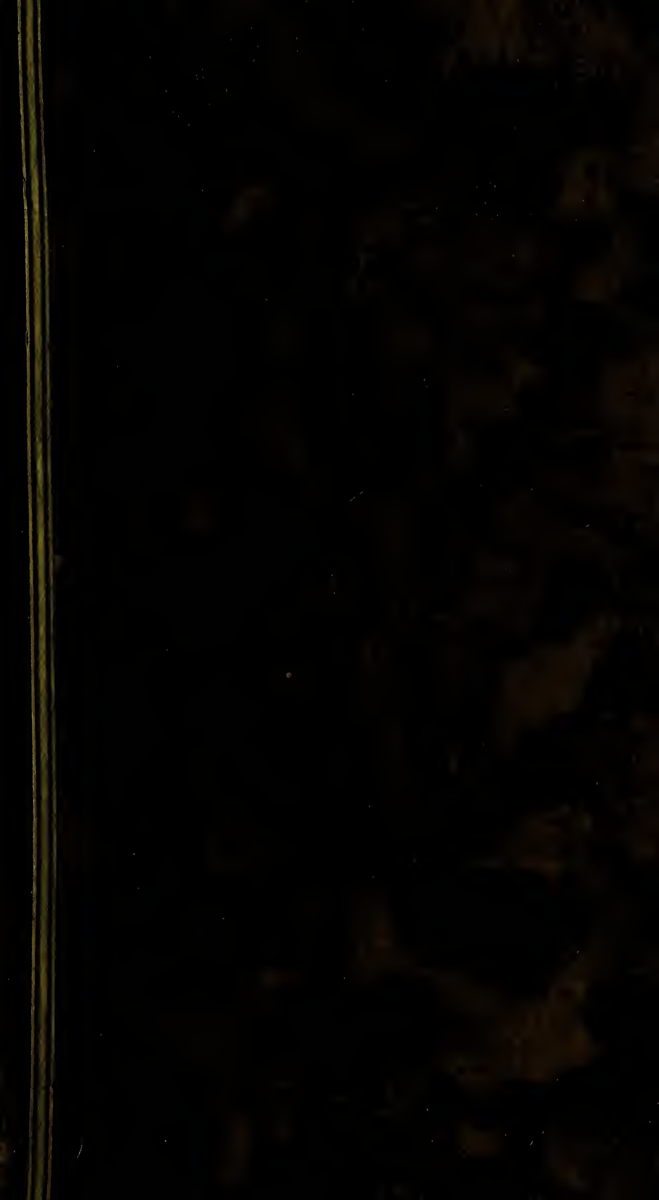
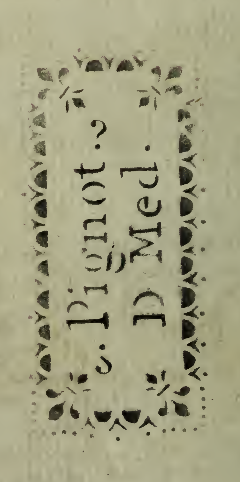







J. Pignot.
D. Med.

TRAITÉ
DES
SCROPHULES,
VULGAIREMENT APPELÉES
ÉCROUELLES
OU
HUMEURS FROIDES.

Par M. PIERRE LALOUETTE, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez GAUGUERY, Libraire, rue S. Benoît, vis-à-vis l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés.

M. DCC. LXXX.
AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

EXTRAITS

DES JOURNAUX

DES SAVANTS,

MERCURE DE FRANCE

ET DE MÉDECINE.



AVERTISSEMENT.

TOUT Ouvrage qui intéresse essentiellement la vie & la santé des hommes, ne doit être ignoré de personne. C'est dans cette vue d'utilité, qu'un particulier, Éditeur de ces Extraits, a l'honneur de les offrir à M. LALOUETTE, pour en faire l'usage qu'il jugera à propos.



EXTRAITS

DES

JOURNAUX

DES SAVANTS,

MERCURE DE FRANCE

ET

DE MÉDECINE.

JOURNAL DES SAVANTS,

Décembre 1782, & Avril 1783.

TRAITÉ des ſcrophules; vulgairement appellées *Écrouelles* on *Humeurs froides.* Par M. *Pierre Lalouette*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi. A Paris, chez P. Fr. Didot le jeune, Imprimeur Libraire, quai des Auguſtins. 1780. Deux Volumes *in-12*, d'environ 350 pag. chacun.

PREMIER EXTRAIT.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que les maladies chroniques ont été nommées l'opprobre de la Médecine. Leur marche lente donne à la

vérité au Médecin le tems d'épuiser toutes les ressources de son art pour les guérir; mais cet avantage est réduit à bien peu de chose, quand il n'est pas secondé efficacement par la Nature, & c'est-là malheureusement ce qui arrive dans les maladies nommées *chroniques* à cause de leur lenteur. Le principe vital de l'économie animale qui, dans les maladies violentes & aigues fait des efforts si violens & presque toujours si heureux quand ils sont aidés par un Médecin habile, semble n'avoir aucune énergie dans les dérangemens de la santé qui ne tendent pas à le détruire avec violence & promptitude. Il paroît ne pas s'en appercevoir; il s'engourdit dans l'inaction la plus funeste, & laisse tout à faire à l'Art; mais que ce dernier est foible & impuissant quand il est seul! Aussi toutes ces maladies lentes, qui ne nuisent pas bien sensiblement aux fonctions les plus essentielles de l'économie animale, ont-elles un caractere d'obstination, qui lasse souvent la patience des Malades & des Médecins, en empêchant les premiers de persévérer aussi long-tems qu'il le faudroit dans le régime & l'usage des médicamens qui leur sont prescrits, & en décourageant les seconds par l'impuissance de leurs efforts. Ce découragement a été porté à un tel point, qu'il a influé jusques sur l'étude des maladies chroniques; elles ont été en général beaucoup moins bien observées & suivies que les aigues, & il est arrivé de-là qu'elles sont pour la plupart beaucoup moins bien connues.

Parmi ces maladies rebutantes par leur longueur, celle qu'on nomme *Ecrouelles* ou *Humeurs froides*, est une des plus fâcheuses & des plus rébelles; heureusement elle a trouvé dans la personne de M. Lalouette, un Médecin assez rempli de zèle pour opposer la persévérance & le courage à l'opiniâtreté. Ce savant Praticien a senti dès ses premiers pas dans la carrière de la Médecine, que les maladies chroniques ne pouvoient être bien connues & bien traitées qu'autant qu'on en feroit de nouveau l'étude la plus suivie, en y mettant tout le tems nécessaire. D'un autre côté, comme il avoit fait une étude particuliere de la Chirurgie & qu'il avoit été souvent témoin des cruelles opérations qu'occasionnoient les Ecrouelles, à cause des engorgemens, des tumeurs, des abcès & ulceres que fait naître & renaître continuellement cette fâcheuse maladie, il l'a choisie de préférence à toute autre maladie chronique, pour la combattre avec toutes les armes qu'il pouvoit rassembler, & délivrer le genre-humain, s'il étoit possible, de toutes ces terribles opérations chirurgicales. On ne peut lire sans en être effrayé la description que M. *Lalouette* fait dans son Ouvrage, de tous les maux qui résultoient de ce redoutable traitement. « Souvent, dit cet estimable Médecin, on extirpoit des glandes que j'avois vu se résoudre dans d'autres sujets: on appliquoit aussi le caustique pour les détruire; les douleurs qu'excitoient ces opérations, allumoient souvent

la fievre & causoient quelquefois de grands accidents ».

« L'art n'employoit pas des moyens plus doux quand la maladie attaquoit les os, car, tantôt après les avoir découverts, on les *ruginoit* (c'est-à-dire qu'on les ratissoit avec un instrument d'acier nommé *rugine*); d'autres fois on appliquoit le trépan exfoliatif, & l'on se servoit aussi du cautere actuel (du feu): ce dernier moyen, le plus cruel de tous & le plus dangereux, étoit presque toujours suivi des accidents les plus funestes ».

« L'articulation du bras & de l'avant-bras étoit-elle gonflée avec ou sans suppuration, l'amputation du bras étoit le moyen le plus usité que l'art employoit. Que l'articulation de la cuisse avec la jambe fût attaquée d'ankilose, avec carie ou non dans la jointure; on n'hésitoit pas à amputer la cuisse. On coupoit souvent aussi la jambe à l'occasion de son articulation malade, avec gonflement & carie de ses os ou de celle des os du tarse. On ne balançoit pas à faire des contre-ouvertures & de grands délabremens, dont les suites (sans compter les douleurs atroces de ces opérations & de leurs éternels pansemens) étoient des suppurations longues & abondantes; la fievre lente les accompagnoit; le dévoiement & le marasme faisoient fréquemment & promptement périr les malades... A quels dangers n'étoient donc pas exposés ceux qui, après avoir souffert des opérations cruelles, s'être vu défigurés ou mutilés, retrouvoient encore en eux le premier germe

d'un mal, qui se transportoit aisément ailleurs, si les opérations qu'on avoit faites étoient suivies de cicatrices ».

A ce tableau triste & affligeant nous en ferons succéder un autre d'un genre bien différent. M *Lalouette* n'a pu soutenir la vue de tous ces maux affreux, sans être animé du plus ardent desir de les faire cesser. Mais cette entreprise étoit remplie des plus grandes difficultés; cet habile Médecin a senti que pour combattre les scrophules avec plus de succès qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors, il falloit observer cette maladie dans tous ses degrés, dans toutes les parties qu'elle attaque, dans tous les âges, dans les deux sexes, dans tous les tempérammens; qu'il falloit reconnoître avec le plus grand soin l'effet des différentes méthodes de la traiter, en comparer les effets, & enfin, si elles se trouvoient insuffisantes, ce qui étoit plus que probable, chercher dans les ressources de l'art des moyens plus efficaces.

Pour remplir ces différens objets, M. *Lalouette* a eu le zèle & le courage de réunir chez lui tous les malades scrophuleux, que la misere, l'indigence & la gravité des maux faisoient rebuter de tous côtés. Sa maison devint pour eux un asile où ils recevoient tous les secours qu'il pouvoit leur procurer; & en leur rendant service, la variété des maux que cette multitude lui présentoit, lui donnoit les meilleures leçons qu'il pût recevoir. Pendant quarante ans de suite & sans la moindre interruption, il a suivi cette

maladie dans ces différens états, & sur plusieurs milliers d'individus.

Qu'un pareil tableau est intéressant ! Qu'il seroit à desirer, pour les progrés de l'art de guérir que chaque maladie chronique fût étudiée avec le zèle & la persévérance avec lesquels M. *Lalouette* a suivi & observé celle qui fait le sujet de son Traité ! Aussi cet estimable Médecin a-t'il été récompensé de ses utiles travaux de la maniere qui devoit lui causer la plus sensible satisfaction, c'est-à-dire par la découverte d'une méthode efficace de guérir les Scrophules, en évitant aux infortunés malades tous les tourmens & les dangers des opérations chirurgicales.

On devine aisément qu'un Ouvrage résultant d'une suite infiniment nombreuse d'observations faites pendant plus de quarante ans, sans la moindre interruption & avec le plus grand soin, doit avoir une empreinte originale qui le fait différer beaucoup de ce qu'ont publié jusqu'à présent des Médecins même très-savans, mais seulement d'après quelques observations passageres qui se sont présentées dans le cours de leurs pratiques ; & , à plus forte raison , des Traités faits dans le cabinet , & qui ne sont que des copies de copies , souvent même encore défigurées par l'imagination de l'Ecrivain. Ces derniers loin de contribuer aux progrès de la Médecine, ne peuvent que leur être nuisibles ; au lieu que le Traité de M. *Lalouette* , fait d'après nature avec une patience & un zèle dont il n'y a pas d'exemple , sera toujours une base solide,

que le tems ne pourra détruire, & de laquelle il faudra néceſſairement partir à meſure qu'on voudra s'élever à de nouvelles connoiſſances.

Nous nous garderons bien de rien extraire d'un Ouvrage tel que celui-ci; c'eſt un tableau original qu'aucune eſquiſſe ne peut ſuppléer, & que les gens de l'art doivent avoir en entier ſous les yeux. Nous nous propoſons cependant d'y revenir dans un ſecond Extrait, à l'occaſion du nouveau remede fondant que M. *Lalouette* a trouvé d'après les lumieres d'une Chimie très-ſavante, & qui eſt devenu entre ſes mains, non un ſpécifique, mais un remede particulier très-efficace, étant ſoutenu d'une bonne méthode, non-ſeulement pour la guériſon des ſcrophules, mais encore pour celles d'un grand nombre d'autres maladies d'engorgemens & d'obſtructions auſſi fâcheuſes & auſſi rébelles.

Extrait de M. MACQUER.

TRAITÉ des Scrophules, vulgairement appellées *Ecrouelles* ou *Humeurs froides*. Troiſieme partie; contenant l'examen analytique des nouveaux procédés qui compoſent le remede anti-ſcrophuleux; ſuivies de deux diſſertations Médico-chimiques, dont la premiere contient le procédé pour diſſoudre le plomp, dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé. La ſeconde, intéreſſante pour tous les ordres des Citoyens, expoſe les dangers preſqu'inévitables des Etamages; ainſi que les re-

medes efficaces pour guérir les maladies qui en résultent, & toutes celles qui procedent des autres substances métalliques. Par M. *Pierre Lalouette*, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Chevalier de l'Ordre du Roi. Tom. II. A Paris chez Gauguery, Libraire, rue S. Benoît, vis-à-vis l'Abbaye S. Germain-des-Prés, 1782. Le premier Volume se vend aussi chez le même Libraire.

SECOND EXTRAIT.

Nous avons exposé dans le premier Extrait les soins & la persévérance avec lesquels M. *Lalouette* a suivi & observé les scrophules, pour déterminer beaucoup plus exactement qu'on ne l'avoit encore fait, la nature de cette maladie, ses symptômes, son caractère, sa marche, &c. Tous ces travaux tendoient à trouver une méthode plus efficace que celles qu'on avoit employées jusqu'alors pour guérir cette maladie, l'une des plus rebelles qui affligent l'humanité.

C'étoit là la grande difficulté. Il falloit, pour espérer d'y réussir, des connoissances aussi étendues en chymie que dans l'économie animale, & M. *Lalouette* heureusement les réunissoit. Guidé par une saine théorie, il est parvenu à composer, non comme nous l'avons dit, un seul remede spécifique, mais plusieurs préparations qu'il faut combiner & varier, suivant les indications & les effets; il en publie tous les procédés sans aucune

réserve, dans cette troisieme partie, qui n'a été retardée que par une maladie cruelle qui a pensé faire perdre la vie à cet estimable Médecin, & l'a privé entierement de la vue.

Les principaux médicamens que M. *Lalouette* emploie pour la guérison radicale des scrophules, sont des pilules résolutives, des pilules laxatives, & des pilules toniques.

Les pilules résolutives consistent en une préparation particuliere que l'Auteur nomme *savon antimonial solaire*; & qui est en effet un savon composé d'antimoine, de chaux, d'alkali fixe, d'un peu de dissolution d'or, & d'huiles d'amandes douces, le tout combiné, selon les bons principes de la chymie; il en doit résulter suivant les proportions & les manipulations indiquées dans le procédé, un foie de soufre, lequel est un vrai savon de soufre & du savon ordinaire à l'huile d'amandes douces, le tout animé par une portion de régule d'antimoine & d'or.

A l'occasion des vertus médicinales de ce dernier métal, M. *Lalouette* s'explique en homme instruit sur les idées chimériques des Alchimistes, qui prétendent le dissoudre radicalement & en tirer la Médecine universelle; mais il pense avec une probabilité appuyée sur ses nombreuses observations, que ce métal, quoique non détruit, mais seulement prodigieusement attenué par les dissolutions qu'on lui fait subir, doit avoir, comme le mercure & d'autres métaux, la propriété de diviser & résoudre puissammmen la lymphe épaissie.

La base des pilules laxatives est aussi le savon antimonial solaire, associé avec de l'aloès succotrin.

Les pilules toniques sont composées d'un savon alkalin à l'huile d'amandes douces & de foie de soufre, tenant en dissolution une certaine quantité de fer, & de savon antimonial solaire. Il faut voir dans l'Ouvrage même les détails & les doses de ces différentes préparations, qui constituent le remede anti-scrophuleux de M. *Lalouette*, ainsi que celles de plusieurs bons remedes auxiliaires que ce sçavant Médecin leur associe, suivant les indications qui se présentent à remplir.

A la suite de cet excellent Traité des scrophules, on trouve deux Dissertations Médico-Chymiques très-intéressantes, & qui font beaucoup d'honneur à M. *Lalouette*.

La premiere contient, comme cela est annoncé dans le titre, le procédé pour dissoudre le plomb dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé. Un événement très-extraordinaire à donné lieu à la découverte de M. *Lalouette*. M. *de Poinsable*, Gouverneur de la Martinique, avoit besoin d'être sondé pour une rétension d'urine qui avoit été occasionnée par une inflammation au col de la vessie, & l'on se servoit pour cela d'une sonde de plomb. Son Chirurgien, dans la vue de faire couler plus facilement cet instrument, & de détruire même plus promptement quelques carnosités, avoit conseillé de frotter cette sonde avec du mercure, sans prévoir que le mercure étant un dissol-

vant du plomb, pourroit la faire caſſer, & cela eſt malheureuſement arrivé. La ſonde s'étant caſſée dans l'urêtre, le bout inférieur y reſta & tomba dans la veſſie, où il produiſit les mêmes accidens que la pierre, en menaçant de devenir le noyau d'une pierre beaucoup plus groſſe.

Le malade s'étant déterminé à venir à Paris pour chercher le remède à cet accident, les gens de l'art les plus habiles qui furent conſultés ſe réunirent à un même avis; ſavoir, qu'on ne pouvoit extraire ce corps étranger que par la cruelle & dangereuſe opération de la taille. Heureuſement du nombre des conſultans étoit M. Ledran, l'un des plus célebres Chirurgiens de ce tems, & beau pere de M. *Lalouette*. Ce dernier n'eut pas plutôt entendu parler de cet événement, que guidé par ſes connoiſſances de chymie, il regarda comme poſſible de diſſoudre ce lingot de plomp, dans la veſſie même, par le moyen du mercure & de l'extraire ainſi ſans opération & ſans danger. Cette propoſition étoit trop avantageuſe au malade pour n'être pas acceptée. M. *Lalouette* fit les expériences préliminaires, dans des matras, trouva que le mercure ordinaire, même le plus pur, ne diſſolvoit point le plomp en maſſe au dégré de la chaleur animale, ou du moins ne le diſſolvoit pas aſſez promptement & aſſez efficacement, ſe retourna en habile Chymiſte du côté du mercure, aidé de quelqu'autre matiere métallique, que les anciens Chymiſtes ont nommé mercure animé, découvrit que

cette liqueur métallique diſtilée d'une amalgame de biſmuth ou d'étain, diſſolvoit le plomp avec l'efficacité convenable, fit des expériences très-heureuſes & très-déciſives ſur des animaux d'abord, & enſuite ſur un homme que l'on détermina à s'y prêter, & enfin ſur M. *de Poinſable*, qui fut entiérement guéri en peu de temps & ſans aucun accident. C'eſt-là ſans doute une de ces cures éclatantes, qui s'éloignent des routes ordinaires, fourniſſent de nouvelles vues, & font d'autant plus d'honneur à l'homme de génie qui découvre de pareilles reſſources, que lanature étant évidemment dans l'impuiſſance d'opérer une pareille guériſon, il eſt démontré que le ſalut du malade eſt entierement dû à ſon Médecin.

L'Ouvrage de M. *Lalouette* eſt terminé par une ſeconde Diſſertation Médico-Chymique qui n'eſt pas moins importante, l'Auteur y traite des étamages, qu'un grand nombre d'expériences, & le raiſonnement, lui ont fait reconnoître, comme étant en général tous dangereux.

L'Auteur n'avoit pas lu, lorſqu'il fit cette Diſſertation, *les Recherches de M. Bayen & Charlard ſur l'Etain*, Ouvrage très-bien fait, dont nous avons rendu compte, & qui a beaucoup raſſuré ſur l'uſage de l'étain pur.

M. *Lalouette*, en rendant à ces deux habiles Chymiſtes toute la juſtice qui leur eſt dûe, reſte néanmoins convaincu, d'après ſes expériences, que l'étain, même celui qui eſt regardé comme le plus pur, n'eſt pas exempt

d'un veſtige d'arſenic. Il traite auſſi dans cette même Diſſertation, des maladies occaſionnées par les autres métaux malfaiſans, tels que le plomb, le cuivre & l'arſenic, & indique les remedes les plus efficaces pour les guérir.

On trouve à la fin de cette Diſſertation les remedes dont l'Auteur s'eſt ſervi avec le plus grand ſuccès; ſçavoir le *Mochliçum* de la Charité dans les coliques de plomb; un ſavon hépatico-ſulphûreux, qui eſt un composé de foie de ſoufre rendu plus doux & plus ſavonneux par ſa combinaiſon avec une aſſez bonne quantité d'huile d'amandes douces, avec lequel il a fait les plus belles cures, & qui ſe rapporte aſſez aux moyens de guériſon indiqués par feu M. *Neviar*, dans ſon Ouvrage ſur les contrepoiſons; une tiſanne laxative, composée de ſenné mondé & de ſudorifiques, & enfin des pilules ſédatives, auxquelles on eſt obligé d'avoir recours pour calmer un peu l'irritation & la violence des douleurs. Ce dernier médicament, extremement ſecourable dans certains cas, eſt un extrait d'opium fait par le vinaigre; M. *Lalouete*, qui l'a beaucoup employé aſſure qu'il a toutes les bonnes qualités de l'opium, ſans en avoir les inconvéniens; ce qui eſt aſſurément une choſe très-importante dans toute la Médecine.

En général, cet Ouvrage eſt celui d'un Médecin auſſi éclairé que rempli de zèle pour les progrès de ſon art. C'eſt un des plus importans, des mieux faits & des plus véritablement utiles qui ait été publié depuis long-temps.

MERCURE DE FRANCE,

(N°. 32.) Samedi 9 Août 1783.

Traité des Scrophules, vulgairement appelées Ecrouelles ou *Humeurs froides*. Troisième Partie, &c. par M. *Pierre Lalouette*, Docteur-Régent de la Faculté de Paris, Chevalier de l'Ordre du Roi, &c. *in*-12. A Paris chez Gauguery, Libraire, rue S. Benoit, 1782.

Avant de faire connoître l'Ouvrage nous parlerons de l'Auteur.

M. *Lalouette* a pratiqué la Médecine avec une grande célébrité pendant plus de quarante années. Il étoit du nombre des Médecins appelés auprès des Citoyens de la premiere classe; mais jamais les faveurs des Grands ne lui ont fait oublier ce que les indigens attendoient de ses soins. Non-seulement il les visitoit, mais il les recevoit encore chaque semaine dans un jour marqué, & il leur distribuoit les remedes nécessaires à leur guérison. Avant lui, M. *le Dran*, son beau-père avoit commencé ce traitement gratuit, & ce plan de bienfaisance est actuellement suivi par M. *Lalouette* le fils, de sorte que leur maison est depuis le commencement du siecle, un asyle toujours ouvert aux malheureux. Au milieu de la carriere médicale la plus

honorable, M. *Lalouette* a été atteint d'une goutte ſereine, & il a entierement perdu l'uſage de la vue : mais au lieu de ſe laiſſer abattre par ce malheur, il s'eſt livré à des occupations qui ont rempli tous ſes momens. Avant cet accident, il partageoit ſes ſoins entre les pauvres & les riches ; les premiers ſont devenus le ſeul objet de ſa ſollicitude. Il a redoublé de générosité. C'étoit un ſpectacle vraiment touchant, de le voir preſſé par la foule de ceux qui venoient le conſulter, reconnoître les uns au récit de leurs maux, les autres au ſon de leur voix, & prodiguer à tous des ſecours qu'ils recevoient en le béniſſant & en adreſſant des vœux au ciel pour le ſoulagement de celui qui les traitoit ſi bien.

M. *Lalouette* a trouvé dans le ſilence de ſa retraite une autre conſolation. Il s'eſt rappelé les faits les plus importants de ſa pratique ; il s'eſt fait lire ſes notes ; & de ce travail, fait avec choix & diſcernement, il a réſulté un Ouvrage recommandable, qui eſt le fruit de ſon expérience & de ſes veilles ; car pour faire dans ce genre un Traité qui ſoit vraiment utile, il faut avoir beaucoup vu & long-tems réfléchi ; conditions dont on ne ſe diſpenſe que trop ſouvent en écrivant ſur la Médecine. Combien n'y en a t'il pas qui commencent par où les plus exercés oſent à peine finir ? Ils débutent par un ouvrage dans lequel ils annoncent qu' ils ſe ſont ſpécialement occupés du traitement d'une maladie, quoiqu'ils n'ayent réellement eu le temps d'en

observer aucune ; le nom de ces jeunes guérisseurs circule avec le livre ; & quoique ce stratagême ne puisse être que la ressource de l'ignorance & de l'effronterie, il a cependant assez de succès pour être accrédité.

Les Écrouelles sont une maladie très-répandue parmi les enfans du peuple dans les grandes villes. Ce vice est une des causes principales du dépérissement de l'espèce humaine dans ces gouffres où elle s'épuiseroit bientôt, si chaque Province ne fournissoit un tribut à leur population. M. *Lalouette* s'est principalement appliqué au traitement de cette maladie, & son Ouvrage est d'autant plus précieux que nous n'en avons aucun bien fait dans ce genre.

Il n'y a peut-être aucun organe qui ne puisse être le siege des scrophules. Elles attaquent le plus ordinairement les parties externes, tels que la graisse, les glandes, la peau & ses replis ; souvent elles désorganisent les os ; enfin elles se propagent jusqu'aux visceres. Par tout où elles se répandent, elles produisent des gonflemens, des dépôts ; leur virus se complique avec tous les autres, sur-tout avec le rachitique & le scorbutique.

Le Traité de M. *Lalouette* contient non-seulement des détails sur ces divisions, mais encore il en suit toutes les branches avec cette exactitude que donne une observation de quarante années. Les scrophules des os de la tête, celles des os du bras, du pied, en un mot de chaque partie du squelette, ont une marche particuliere qu'il détermine, & l'on peut assurer que jamais cette maladie, & toutes

les nuances de ſes variétés, n'avoient été décrites avec autant de ſoin.

Mais le traitement expoſé dans le ſecond Volume eſt ce que l'Ouvrage contient de plus intéreſſant. Après avoir tracé les principales méthodes employées juſqu'à lui, M. *Lalouette* porte ſur chacune d'elles le jugement le plus ſain, & il expoſe enſuite ſes procédés particuliers.

Chaque circonſtance exige une combinaiſon des moyens que M. *Lalouette* indique. Nous nous contenterons de parler ici d'une préparation très-efficace que l'Auteur emploie avec ſuccès dans les cas les plus difficiles & les plus embarraſſans; c'eſt un ſavon antimonial dans lequel la partie réguline diſſoute ſe trouve intimément unie au ſoufre. Ce compoſé eſt ſoluble dans l'eau, dans les graiſſes & dans l'eſprit-de-vin. Le foie de ſoufre qui ſe forme dans l'opération, eſt un attenuant des plus actifs. M. *Lalouette* donne tous les détails chimiques de ſon procédé dans ſon Ouvrage.

Les anti-ſcorbutiques ſont un moyen auxiliaire dont M. *Lalouette* fait uu grand uſage dans ſa pratique. Heureuſement le fils de ce Médecin célebre continue de ſe livrer avec le même zele & le même déſintéreſſement au traitement de ces maladies. *L. L.*

JOURNAL DE MÉDECINE,

Octobre 1782.

EXTRAIT.

TRAITÉ des scrophules, vulgairement appellées écrouelles, *ou* humeurs froides. *Troisieme partie, contenant l'examen analytique des nouveaux procédés qui composent le remede anti-scrophuleux, suivie de deux dissertations médico-chymiques, dont la premiere contient le procédé pour dissoudre le plomb dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé; la seconde expose les dangers presqu'inévitables des étamages, ainsi que les remedes efficaces pour guérir les maladies qui en résultent, & toutes celles qui procedent des autres substances métalliques. Par M. PIERRE LALOUETTE, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, & chevalier de l'ordre du Roi.* Tome second. *A Paris, chez* Gauguery, *libraire, rue S. Benoît, vis-à-vis l'abbaye Saint Germain-des-Prés. 1782.* In-12 *de* 308 *pages.*

CE volume devoit paroître avec le premier imprimé en 1780, & dans lequel l'auteur annonçoit des spécifiques. Nous nous étions persuadé qu'il ne convenoit que de

donner le titre de cet Ouvrage avec une courte notice (1); mais actuellement que M. *Lalouette* a tenu sa promesse, nous avons à louer son désintéressement. Nous ne pouvons mieux faire connoître la pureté de ses intentions, que par ses expressions mêmes.

« Je commençois, dit-il, à rassembler les matériaux de mon travail, lorsque je tombai dangereusement malade; mais en échappant à la mort, je perdis totalement la vue. Ce funeste accident ne me découragea pas, &, malgré les obstacles qu'il mettoit à mon projet, je parvins néanmoins à réunir & à mettre en ordre les observations qui ont fourni le fonds de mes deux premieres parties. La troisieme restoit imparfaite, j'avois résolu de la faire suivre de deux dissertations médico-chymiques, dont l'une contient le procédé pour dissoudre le plomb, dans le corps vivant, par le moyen du mercure coulant & animé; l'autre traite des dangers presqu'inévitables des étamages, & des remedes les plus efficaces pour guérir non-seulement les maladies qui en résultent, mais encore celles qui procedent des autres matieres métalliques ».

« J'avoue que dans l'espérance où j'étois de mettre incessamment la derniere main à cet ouvrage, je me rendis peut-être trop facilement aux sollicitations qu'on me faisoit de publier les deux premieres parties qui alors étoient prêtes. Aussi-tôt qu'elles paru-

(1) Cahier de mai, *pag.* 475, 1781.

rent, les auteurs de quelques feuilles périodiques voulurent insinuer que j'avois eu dessein de faire, pour mon propre avantage, un secret de mon remede ».

« Après avoir gratuitement donné, pendant plus de quarante ans ce remede à plusieurs milliers de malades, bien loin d'être soupçonné, je me croyois à l'abri d'un pareil reproche. On a cru trop légérement qu'à la fin de ma carriere je voulois flétrir l'honneur très-précieux pour moi d'appartenir à un corps célebre, qui, dans tous les temps, s'est fait gloire d'être utile à la patrie, & de lui prodiguer, sans réserve, toutes les découvertes qu'il a obtenues par ses travaux. A Dieu ne plaise que je veuille m'écarter de ces principes! C'est donc pour marcher sur les traces de mes confreres, que je publie cet ouvrage, & m'acquitte de ma promesse. Ce que je fais aujourd'hui n'est que mon devoir, &c. ».—Tel est en effet le devoir que s'impose tout médecin jaloux de l'estime la plus durable & la plus flatteuse, de celle des hommes libres de préjugés. L'honneur & la noblesse de la médecine dictent ce devoir pour la sûreté, pour la conservation des hommes; & si la discipline de la faculté de Paris, qui écarte & proscrit tous les secrets, paroît trop rigoureuse, c'est que peu de personnes s'avisent de se représenter les inconvénients & les dangers qui résulteroient en foule d'une conduite opposée. Les arcanes égaleroient bientôt le nombre des caracteres imaginés par les Chinois pour exprimer les

significations de leurs syllabes, de leurs mots, de leurs phrases & de leurs idées. Aussi en Chine l'art de lire consume - t - il presque toute la vie des savants; la même chose arriveroit aux médecins de Paris, s'il leur falloit s'occuper de secrets : la mémoire la plus heureuse ne suffiroit point à retenir les dénominations & les épithetes des remedes merveilleux qui se multiplieroient à l'infini, dès que chacun auroit la liberté d'avoir le sien, & même d'en avoir autant qu'il le jugeroit convenable à sa fortune. A qui alors appartiendra-t-il de choisir ? Les médecins garderont le silence : leurs avis seroient aussi ridicules & oiseux que ceux des médecins de *Moliere*. Il seroit en effet hors de propos de raisonner d'après les notions de l'anatomie, de la chymie & de l'économie animale; & quand il faudroit écouter les récits les plus fabuleux, & céder à l'autorité des certificats & des pancartes, à quoi serviroit-il d'examiner le tempérament du malade, d'évaluer les suites de ses habitudes & de ses passions, l'influence du climat & de la constitution régnante, &c. ? Ce n'est plus qu'au hasard que vous confiez votre malade, & semblables aux aveugles qui chercheroient la couleur qu'ils auroient à deviner, il ne vous reste qu'à choisir entre des choses également inconnues. Quoi ! vous êtes irrésolus, cette perplexité vous inquiette, il faut vous tirer d'embarras, il faut vous prédire ce qui doit arriver, & lequel des secrets proposés obtiendra la préférence : certainement c'est

le ſecret de celui qui ſaura le mieux mentir.

Nous vous interpellons maintenant, prôneurs & partiſans de ſecrets; y en a-t-il parmi vous d'aſſez déraiſonnables en tout point, pour diſconvenir que la bonne méthode de traiter une maladie ne doive être fondée ſur l'obſervation? Mais ſi les médecins ne peuvent plus prendre connoiſſance des ingrédients & des diverſes propriétés des remedes, comment pourront-ils ſe rendre raiſon des phénomenes, comment pourront-ils prévoir l'événement, comment pourront-ils juger ſi l'iſſue funeſte de la maladie doit être attribuée aux cauſes mêmes qui l'ont produite, ou ſeulement à l'effet des remedes? Il faudroit renoncer à faire & à recueillir des obſervations, elles ne pourroient plus devenir profitables à nos comtemporains & à nos ſucceſſeurs : il arriveroit donc par la raiſon même que la médecine myſtérieuſe diſpenſeroit de l'inſtruction, de la ſcience & des talents, qu'elle priveroit auſſi les malades de conſeils ſalutaires, & d'autant plus urgents & précieux, que la médecine à ſecret ne pourroit s'accréditer ſans expoſer les malades à des dangers imminents. En effet, ſi les remedes ſecrets, lors même qu'ils ſont innocents par eux-mêmes, peuvent cependant devenir la cauſe d'un malheur irréparable, en ce que leur uſage feroit différer celui des ſecours néceſſaires & urgents, que ne doit-on pas craindre des remedes ſecrets, dangereux par leur propre ſubſtance? Si les purgatifs violents, les ſomniferes, les cauſtiques,

la

la ciguë, la jusquiame, l'aconit, le sublimé corrosif, &c. sont des remedes à redouter même entre les mains d'un habile médecin, quel péril ne courent point les malades qui les prennent sur la bonne ou mauvaise foi d'un ignorant? Ajoutons enfin qu'il y a des poisons vantés comme des spécifiques, dont l'action est si perfide, qu'ils semblent ne guérir un genre de maladie que pour donner immanquablement la mort. N'a-t-on pas vu des empiriques enlever la fievre quarte avec un spécifique qui, cinq mois après, tuoit par l'inflammation & la gangrene. La race des charlatans n'en pullule pas moins, ni la futilité de leurs promesses, ni la platitude de leurs propos, ni l'extravagance de leurs moyens ne les empêcheront pas de trouver des dupes & des protecteurs. Les secrets se succedent avec les sottises, & tant qu'il y aura des secrets, nous verrons de nouveaux malheurs & de nouvelle folies, la même chimere sera adoptée dans des lieux où les motifs de la crédulité dérivent d'une source absolument différente, pourvu que les prestiges, *l'argot*, les instruments & les tours d'adresse soient analogues à la disposition des esprits. C'est ainsi qu'à Ratisbonne on a vu le curé *Gasner* opérer, par des gestes & quelques mots, des effets du même genre, mais qui parurent plus merveilleux (1) que

(1) Ce curé chassoit les vapeurs, les vers, les vertiges, les vents, les diables & tous leurs maléfices. Sans toucher à ses patients il savoit les tourmenter par

ceux que *Mesmer* fit admirer à Vienne & à Paris. Arrêtons-nous : c'est se compromettre & manquer de politesse, que de faire présumer que les Parisiens puissent encore être superstitieux. Comment s'est-il donc fait que nous ayons pu croire en M. *Mesmer* comme les Souabes croyoient en M. *Gasner*? Ne seroit-ce pas parce qu'il n'existe que peu de têtes qui ne penchent vers le merveilleux. Si cela n'étoit point, des jongleurs peu adroits parviendroient-ils à faire entrer dans beaucoup de cerveaux des idées phantastiques, & s'ils ne saisissoient chaque individu par son coin de crédulité, abuseroient-ils si long-temps de la confiance des personnes les plus spirituelles ?

Cette esquisse suffit pour rendre raison des motifs de la discipline de la faclu té de médecine de Paris; mais ce n'est point la crainte de déplaire à sa compagnie, qui a porté M. *Lalouette* à communiquer sans réserve le résultat de ses recherches & ses observations. Les soins gratuits qu'il n'a cessé de donner aux pauvres, l'assiduité avec laquelle il s'est occupé des progrès de la science sont des garants sûrs de son desir de servir l'humanité. Nous nous empressons de nous conformer à ses vues en publiant sa méthode & ses remedes.

---

des convulsions étranges, & sa réputation a tellement augmenté, que pendant son séjour à Ratisbonne, en 1774, les malades y accoururent en si grande foule, qu'ils furent obligés de coucher dans les rues plusieres nuits.

S'il étoit important de déterminer le caractere des ſcrophules, & les différentes formes auxquelles elles ſont ſujettes, il n'étoit pas moins néceſſaire de développer leurs cauſes ſenſibles, d'indiquer leurs variétés & les accidents qui réſultent de leurs combinaiſons. Il falloit encore montrer les reſſources de la nature livrée à elle-même, & faire connoître en même temps les moyens que l'art poſſede pour obvier aux événements funeſtes qui n'arrivent que trop ſouvent lorſque ces maux ſont abandonnés à eux-mêmes. Il étoit donc utile auſſi de préſenter le prônoſtic relativement aux mauvais effets qui réſultent des remedes uſités, & relativement aux bons effets que l'on obtient par les nouveaux procédés. C'eſt ce que notre auteur a fait dans la premiere partie; dans la ſeconde il traite de la cure des ſcrophules, & il expoſe tous les cas dans leſquels il convient d'adminiſtrer ſon remede anti-ſcrophuleux; il rapporte auſſi les moyens auxiliaires propres à en accélérer les effets. Dans la troiſieme partie que nous annonçons, M. *Lalouette* n'a point négligé d'examiner les principaux remedes ntdo on s'eſt ſervi juſqu'à préſent; il fait mention de leurs effets qu'il a obſervés pendant beaucoup d'années avec la plus ſcrupuleuſe attention, &, après en avoir dit ſon ſentiment, il donne ſes nouveaux procédés. Il termine enfin ſon travail en indiquant les rapports que les ſcrophules ont avec pluſieurs maladies chroniques.

Des conférences & des correſpondances

avec des médecins Italiens, Eſpagnols, Anglois, Hollandois, Danois, Suédois, Polonois & Allemands, ont mis M. *Lalouette* à même d'acquérir de nouvelles lumieres ſur les modifications du virus ſcrophulenx, relativement à l'influence des différents climats, & à l'action des divers remedes dont l'uſage eſt le plus familier dans chaque région. M. *Lalouette* donne la préparation des remedes les plus vantés, &, par un raiſonnement analytique, il apprécie les effets de l'antidote de *Broſſias*, de *Rotrou*, de *Wander Lynden*, de *Planis Campi*, & de celui de l'anonyme dont il eſt fait mention dans le volume des prix de l'académie royale de chirurgie depuis l'année 1752 juſqu'en 1758. Ces ſpécifiques fourniſſent à M. *Lalouette* occaſion d'expoſer ſon ſentiment ſur l'action des draſtiques, des apéritifs, des abſorbants, des bézoardiques, des ſulphureux, des antimoniaux, des martiaux, des mercuriels, & de déterminer les effets de leurs différentes préparations & combinaiſons. Nous rapporterons le ſentiment de l'auteur ſeulement ſur les deux derniers remedes, & ſur le gayac. D'après ſon expérience il ſe croit en droit de conclure que le mercure eſt plutôt nuiſible qu'avantageux dans le traitement des ſcrophules, & qu'il ne peut contribuer à leur guériſon qu'autant que le virus vérolique leur auroit donné naiſſance, ou qu'il ſeroit combiné avec elles. Ce n'eſt donc pas ſans raiſon, ajoute M. *Lalouette*, que les Eſpagnols & les Italiens ſe ſervent du mercure

pour la guérison des scrophules : l'expérience, sans doute, leur a appris que celles-ci étoient très-souvent compliquées de virus vérolique. Notre auteur est persuadé que ce virus ne peut, en ce cas, être mieux dompté que par la vapeur mercurielle indiquée dans la cure des scrophules vénériennes (1), & soutenue d'ailleurs par l'usage des remedes anti-scrophuleux.

M. *Lalouette*, en observateur exact & consommé, remarque que les martiaux peuvent être de quelque utilité vers la fin de la cure. « Ce remede, dit-il, ne peut avoir d'excellents effets qu'autant que les humeurs épaissies sont entiérement dissoutes ; on ne doit donc pas en faire usage trop prématurément, mais toujours vers la fin de la cure. Dans les maladies qui attaquent les os, on peut avec sécurité l'administrer lorsque les os commencent à diminuer de volume ». M. *Lalouette* a essayé séparément les différents ingrédients qui composent les tisanes des bois dont on se sert dans les douleurs opiniâtres & profondes des membres & de leurs jointures; il a observé que le gayac étoit celui de tous qui opéroit avec le plus d'efficacité : mais quoiqu'il agisse sur les os gonflés, il ne seroit pas assez puissant pour leur rendre leur premiere forme, s'il n'étoit aidé de l'effet du savon martial. C'est ainsi que le fer dissous dans le foie de soufre, & com-

(1) Les divers procédés de la méthode fumigatoire sont consignés dans le volume XLV du journal de médecine, *pag.* 195 & *suiv.*

biné avec l'huile, eſt conjointement porté, avec le gayac, juſques dans la ſubſtance la plus intime des os, dont ces remedes rétabliſſent la ſolidité en détruiſant le vice qui les avoit amollis. Le gayac avec le ſavon martial eſt donc très efficace dans les ſcrophules oſſeuſes, & il convient ſinguliérement au rachitis.

Selon notre auteur l'excès d'acide eſt ſouvent la cauſe principale des maladies ſcrophuleuſes, & le *ſavon étant propre à mitiger, à abſorber & à anéantir même les acides prédominants dans les premieres voies, & en circulant avec les humeurs, à s'unir aux acides dont l'excès eſt nuiſible, les remedes ſavonneux, choiſis & convenables aux circonſtances, ſeront donc toujours utiles dans le commencement de la cure pour préparer la nature à recevoir un plus grand ſecours de la part de ceux qui peuvent en éteindre radicalement le germe.* — C'eſt aux préparations ſolaires ou aurifiques que M. *Lalouette* attribue ſpécialement cette heureuſe propriété; c'eſt dans l'ouvrage même de l'auteur qu'il faut voir quelles ſont les vertus médicinales de l'or. Nous nous abſtiendrons auſſi d'expoſer la théorie ſur ſon action; nous ferons mieux de ſatisfaire l'impatience des lecteurs qui veulent connoître les préparations anti-ſcrophuleuſes de ce métal. Il nous ſuffit de prévenir qu'il faut le conſidérer, d'après les principes de notre auteur, comme *ayant tous les avantages du plus grand apéritif que poſſede la médecine, ſans en avoir les mauvais effets*, avantages qui le rendent applicables *à preſque toutes les eſpeces de maladies chroniques.*

Du foie de soufre solaire, ou aurifique, fait par la voie humide.

« Il est très-essentiel de choisir l'or le plus pur pour cette opération. L'or en chaux est préférable, en ce qu'il est dans la plus grande pureté & déjà réduit en poudre très-fine. Pour le rendre tel, on prend, par exemple, une demi-once d'or de ducat réduit en limaille, que l'on fait dissoudre dans suffisante quantité d'eau régale ».

« On place sur un bain de sable la capsule de verre dans laquelle on a fait cette dissolution, & l'on fait évaporer jusqu'à siccité. Lorsque le vase est refroidi, on ajoute de l'eau très-pure, pour ôter à l'or ce qui pourroit être resté du dissolvant régal. On fait évaporer de nouveau jusqu'à ce que toute l'humidité soit dissipée; & la poudre qui est, pour ainsi dire, impalpable, conserve néanmoins sa couleur d'or ».

« Il est essentiel de faire cette évaporation très-lentement; car si l'on chauffoit un peu trop fort, l'or se granuleroit & mettroit un obstacle presqu'insurmontable à être attaqué par le foie de soufre, principalement dans sa dissolution par la voie humide qui se fait ainsi »

Alkali fixe calcaire.

« Prenez quatre parties de bon alkali fixe, & une de chaux vive; mettez-les en poudre fine; projetez-les par parties dans un creuset rougi. Lorsque la matiere sera mise en fusion,

vous la coulerez dans un mortier de fer chauffé & graissé ».

« Vous réduirez cette masse en poudre ; vous verserez assez d'eau chaude dessus pour dissoudre ce qui est soluble ; vous filtrerez la liqueur & ferez dissiper toute l'humidité, jusqu'à parfaite siccité ; vous mettrez ce sel dans une bouteille que vous tiendrez bien bouchée ».

Foie de soufre calcaire.

« Prenez trois parties d'alkali fixe calcaire, & une partie de fleurs de soufre ; mêlez-les très-exactement ; projetez les parties dans un creuset rougi ; lorsque la matiere sera mise en fusion, il paroîtra, en découvrant le creuset, une flamme bleuâtre, accompagnée d'étincelles, qui augmenteront à mesure que la flamme bleuâtre diminuera : c'est précisément là le temps où il faut couler la matière dans un mortier de fer chauffé & graissé. Cette masse, réduite en poudre, sera mise dans une bouteille que l'on tiendra bien bouchée ».

« Prenez quatre onces de foie de soufre calcaire; faites-les dissoudre dans deux livres d'eau très-pure ; filtrez la liqueur, qui sera grasse, & que vous mettrez dans un flacon que vous tiendrez bien bouché ».

« Prenez un gros de l'or en chaux ci-dessus, & le mettez dans un mortier de verre ; versez ensuite cinq à six onces de la dissolution de foie de soufre ; broyez environ pendant une heure, avec un pilon de verre, l'or qui s'est précipité. Mettez le tout ensemble dans un matras que vous placerez au bain de sable,

& le laisserez en digestion pendant plusieurs heures, un peu au-dessous du terme de l'eau bouillante; lorsque le matras sera presque refroidi, vous décanterez la liqueur qui sera d'un jaune un peu verdâtre ».

« Vous mettrez de nouveau dans le mortier de verre, l'or qui étoit resté au fond du matras, &, après y avoir encore ajouté cinq à six onces de la même dissolution, vous le broyerez comme ci-devant, vous le laisserez de nouveau en digestion, & vous décanterez la liqueur que vous joindrez à la premiere, comme il a été dit; ce que vous répéterez jusqu'à ce qu'enfin l'or soit entiérement dissous ».

« Cette opération est longue, à la vérité, mais plus économique que par la voie séche, ainsi qu'il sera facile d'en juger par le parallele de ces deux procédés ».

Foie de soufre solaire par la voie séche.

« Prenez quatre onces de foie de soufre calcaire, que vous réduirez en poudre dans un mortier de marbre, avec un pilon de verre; ajoutez-y ensuite un gros de l'or en chaux ci-devant décrit; mêlez exactement; vous mettrez par parties cette poudre dans un creuset rougi & le couvrirez aussi-tôt de son couvercle ».

« Lorsque la matiere commencera à se fondre, vous la verrez scintiller dans la partie intérieure du creuset dont l'extérieure touche le feu; & un moment après, toute la matiere mise en fusion donnera beaucoup d'étincelles qui s'élanceront à travers une flamme d'un

rouge violet ; c'eſt-là l'inſtant qu'il faut ſaiſir pour couler la matiere dans un mortier de fer chauffé & graiſſé ».

« Vous réduirez cette matiere en poudre, & verſerez deſſus quantité ſuffiſante d'eau bien pure pour en faire la diſſolution, laquelle, de couleur verte d'abord, prendra la teinte d'un jaune verdâtre ».

« Si on met cette liqueur dans un matras, il ſe formera un nuage verdâtre qui ſe précipitera lentement ; après avoir décanté la liqueur qui ſurnageoit, on peut, ſi l'on veut, ajouter un peu d'alkali fixe calcaire, lequel s'uniſſant à l'excès du ſoufre, d'où procede la couleur verte de la liqueur, & expoſant le vaiſſeau à une chaleur douce, cette liqueur verdâtre jaunira ; mais ſi elle ne prenoit pas cette teinte, en la filtrant elle deviendroit bientôt jaune ; & dans la très-petite quantité de précipité ſalin qui s'étoit fait, on n'obſervera aucune parcelle d'or libre, tandis qu'il eſt preſqu'impoſſible d'éviter qu'il ne s'en confonde une très petite portion dans le tartre vitriolé qui a paru ſous une forme ſaline au-deſſous du nuage verdâtre ».

« Si on a ſaiſi avec beaucoup de préciſion le moment de la fuſion, toute la maſſe ſe fondra aiſément ; mais ſi l'on a été un peu en-deçà, il reſtera quelques portions d'or non-diſſoutes ; & ſi, au contraire, on a été un peu au-delà, on trouvera des petits cryſtaux de tartre vitriolé preſqu'inſolubles, comme on va le voir par l'opération ſuivante ».

« Prenez un gros de l'or en chaux ci-deſſus,

trois onces d'alkali fixe, & une once de fleurs de soufre; broyez le tout dans un mortier de marbre avec un pilon de verre ».

« Vous projetterez par parties ce mêlange dans un creuset rougi; vous n'ajouterez de cette poudre qu'après que la premiere sera fondue. Lorsque toute la matiere sera en pleine fusion, il se fera une scintillation dans le creuset, semblable à du nitre qu'on jetteroit sur des charbons embrasés; il paroît aussi en même temps une flamme d'un rouge violet, qui, bien-tôt après, est changée en la plus belle couleur pourprée. Ce phénomene paroît non-seulement dans le creuset, mais encore dans tout son extérieur, à travers lequel la matiere a passé ».

« Si on expose une lame d'argent à cette scintillation, lorsque la couleur pourprée paroît, la lame d'argent se colore en jaune; & si on la frotte avec un brunissoir, cette couleur demeure inhérente à l'argent ».

« Lorsque la couleur pourprée, qui a augmenté en raison de la diminution de la scintillation, est cessée, la matiere qui a été coulée du creuset dans le mortier de fer, ne pese plus qu'une once six gros ».

« De quatre onces un gros que pesoit la matiere, il y a donc eu deux onces trois gros de perte ».

« Si l'on verse de l'eau pure sur cette matiere, dont une partie se fond aisément, l'eau devient verte, tandis que l'autre partie, qui est presqu'insoluble, n'est qu'un vrai tartre vitriolique à base métallique, & d'une couleur

tirant sur le pourpre. Après avoir plusieurs fois versé de l'eau chaude sur ce sel, cette couleur pourprée disparoît, & il reprend une couleur blanchâtre ».

« Ce sel desséché, mis dans un creuset, & exposé à un feu très-violent, se fond, & l'or qui reste au fond ne pese plus que trente grains ».

« En faisant évaporer l'eau verdâtre qui a servi à laver la matiere en sortant du creuset, ce qui reste après l'évaporation, exposé au même feu dans un creuset, ne donne plus que douze grains d'or, qui, joints aux trente de l'opération ci-dessus, donnent quarante-deux grains ; par conséquent il y a eu trente grains de perte ».

« Mais comment a-t-il pu se faire que l'or, qui est le corps le plus pesant de la nature, se soit dissipé ? Ce phénomene paroîtra d'autant moins surprenant, quand on fera attention, 1°. que le principe phlogistique du soufre, en se volatilisant, a non-seulement enlevé avec lui une partie de l'alkali fixe, mais encore de l'or ; 2°. que dans la fusion les particules de l'or, comme extrêmement pesantes, ayant pris le degré d'ignition, & traversant la masse en fusion, ont embrasé le nitre que l'union du soufre avec l'alkali fixe avoit formé dans la fusion : vérité dont il est d'une part facile de s'assurer par la crystallisation, & de l'autre par la scintillation : car si l'on plonge un charbon embrasé dans du foie de souffre simple & en fusion, on verra augmenter la scintillation,

beaucoup plus remarquable encore, si l'on y plonge un morceau de fer rougi presque jusqu'à blancheur. Alors le nitre qui s'étoit formé dans la fusion hépatique, se dissipe en étincelles, & ce qui reste dans le creuset après la premiere opération, n'est plus qu'un véritable tartre vitriolé à base métallique, pendant que dans la seconde il ne s'est formé qu'un simple tartre vitriolé ».

« D'après ces expériences il n'est donc pas étonnant que l'or se soit dissipé dans la fusion hépatique qui a pris feu, & qu'il se soit manifesté bien clairement, en s'appliquant à la lame d'argent exposée aux étincelles & à la couleur pourprée qui leur à succédé, & dont la vapeur n'avoit plus l'odeur du soufre enflammé, mais au contraire une odeur très-suave ».

« On peut cependant suivre le procédé déjà décrit, comme beaucoup plus prompt, en donnant la plus grande attention au degré de feu, pour que l'or ne se dissipe pas. Je donne néanmoins la préférence à la voie humide quoique plus longue, mais plus économique, & dans laquelle on est plus certain que tout l'or est dissous ».

« Il est possible, & même je ne doute pas qu'il n'y ait des procédés par lesquels on puisse fondre l'or par le moyen du foie de soufre, dans d'autres proportions que j'ignore, & que mon objet ne m'a pas permis de rechercher. Il me suffit d'avoir trouvé le moyen de dissoudre l'or dans le foie de soufre, & de l'avoir fait entrer, sous cette forme,

dans la compoſition de mon nouveau remede anti-ſcrophuleux ».

Savon antimonial ſolaire ou aurifique.

« Prenez dix onces d'antimoine crud en poudre, cinq onces de chaux vive, que vous réduirez auſſi en poudre, & dix onces d'alkali fixe pur; mêlez exactement ces trois ſubſtances dans un mortier de marbre, & les broyez avec un pilon de verre ».

« Vous placerez dans un fourneau de réverbere, un creuſet que vous y ferez rougir: vous y projetterez le mélange ci-deſſus par cuillerées, obſervant de n'en mettre de nouvelles qu'à meſure que la matiere ſera fondue. Lorſque tout le mélange ſera mis dans le creuſet, vous le couvrirez de ſon couvercle; vous remplirez de charbon le fourneau, que vous couvrirez de ſon dôme; vous laiſſerez la matiere en fuſion pendant au moins une heure; vous la coulerez enſuite dans un mortier de fer chauffé & graiſſé. La maſſe refroidie peſera vingt onces environ. Vous la réduirez en poudre & la mettrez dans une terrine de terre verniſſée; vous verſerez peu à peu deſſus de l'eau bouillante bien claire; vous agiterez la matiere avec une ſpatule de bois, & vous verſerez partie de cette eau toute limonneuſe & noire, ſur un filtre, & recevrez la liqueur dans un autre terrine de terre bien verniſſée. Vous ajouterez de l'eau nouvelle, & remuerez toujours en verſant de temps en temps de l'eau, juſqu'à ce qu'enfin elle ait entraîné toute la matiere ſur

le filtre. Deux pintes & demie ou trois pintes d'eau bouillante, suffisent pour dissoudre tout le foie de soufre & la partie d'alkali fixe surabondante qui n'est pas entrée dans sa composition ».

« Cette liqueur filtrée est claire, limpide, jaunâtre, répand une mauvaise odeur; elle est d'une saveur caustique & brûlante; elle teint en rouge la peau, & la couleur qu'elle y laisse demeure long-temps sans s'effacer. Alors vous ajouterez la dissolution solaire ou aurifique dont on a déjà parlé plus haut, laquelle augmentera bientôt l'intensité de la liqueur jaune. Vous placerez la terrine dans un bain-marie, & verserez sur la liqueur dix onces d'huile d'amandes douces très-récentes, elle se troublera & deviendra blanchâtre; vous la remuerez souvent avec la spatule. Lorsque vous cesserez de l'agiter, il se formera à la surface du mélange, une espece de crême, dont les couleurs variées, en forme d'iris, disparoîtront toutes les fois que la matiere cessera d'être agitée. A mesure que l'humidité se dissipera, la matière deviendra rouge, commencera à s'épaissir, & intensité du rouge augmentera. On continuera l'évaporation en remuant jusqu'à ce que cette combinaison ait acquis la consistance d'un savon épais ».

« Cette masse, quant à la couleur, sera semblable à du sang humain figé; elle perdra ce goût caustique & brûlant qu'elle avoit d'abord, & deviendra douce au toucher, comme du beurre frais, dont elle aura la con-

ſiſtance, & conſervera cependant encore un peu de l'odeur hépatique : la maſſe peſera vingt-cinq à vingt-ſix onces. On étendra cette matiere ſavonneuſe ſur des aſſiettes de fayance, & on l'expoſera à un air ſec pendant environ trois mois, ayant ſoin de la remuer de temps en temps, juſqu'à ce que toute l'humidité aqueuſe ſoit diſſipée, & qu'elle ait acquis aſſez de conſiſtance pour former des pilules. Cette maſſe ne peſera plus qu'environ dix-huit à dix-neuf onces. On la mettra alors dans un pot que l'on couvrira, & que l'on tiendra dans un lieu ſec. La doſe eſt depuis trois grains juſqu'à ſix, pour les enfants du premier âge; depuis ſix juſqu'à douze grains pour ceux du ſecond; & par-delà cet âge, juſqu'à vingt-quatre grains ».

PREMIERE REMARQUE.

« Si je recommande l'évaporation au bain-marie c'eſt pour conſerver l'odeur qui ſe diſſiperoit facilement ſi on l'évaporoit à feu nud; d'ailleurs, pendant l'ébullition, l'huile ſe ranciroit; &, lorſque la matiere prendroit de la conſiſtance, elle ſe brûleroit, noirciroit la maſſe ſavonneuſe, lui donneroit un goût âcre & cauſtique, & par conſequent lui enleveroit la plus grande partie de ſes propriétés eſſentielles ».

« Non-ſeulement on reconnoîtra facilement par le goût, que la combinaiſon eſt parfaite, mais encore, parce que ce mélange qui, dans les premiers temps, teignoit les doigts en rouge, n'y fera plus d'impreſſion comme auparavant; ſigne certain de la perfection du mélange qui eſt ſoluble dans l'eau, les huiles, les graiſſes & l'eſprit-de-vin; &, par conſéquent, miſcible à toutes les humeurs du corps animé. Cette évaporation eſt longue, à la vérité, puiſqu'elle eſt quatre ou cinq jours à ſe faire : mais auſſi ce remede, par ce moyen d'évaporation doux & lent, opere bien plus ſûrement

ses effets, que préparé par toute autre maniere : c'est ce que j'ai observé avec beaucoup de soin, & pendant un assez grand nombre d'années, pour être certain que le succès de ce remede réside dans la précision la plus exacte de sa composition.

DEUXIEME REMARQUE.

« Après avoir décrit la maniere de composer notre savon antimonial solaire, je crois devoir examiner séparément les résultats de cette opération ; car si, d'un côté, j'ai trouvé des raisons suffisantes pour délaisser des remedes dont les préparations manquent dans le point essentiel, je me crois obligé, de l'autre, d'examiner avec la plus grande exactitude tous ces différents produits ».

« La matiere restée sur le filtre, & encore mouillée, est de couleur cendrée ; & lorsqu'elle a été bien séchée, elle devient blanchâtre & legere : elle pese environ douze à treize onces ».

« Si l'on considere ce qui s'est passé dans cette opération, on verra aisément que l'alkali fixe a mis en fusion la chaux, & que le soufre de l'antimoine s'y étant uni, a formé un hépar sulphuris qui a dissous la partie réguline de l'antimoine. On sait que ce minéral contient à peu près le tiers de son poids de soufre, & que, pour faire la dissolution des deux autres parties, il étoit nécessaire de faire une assez grande quantité d'épar sulphuris capable de les dissoudre ; c'est pourquoi j'ai joint à dix onces d'alkali fixe, cinq onces de chaux, qui, comme on sait, rend l'alkali beaucoup plus caustique & plus brûlant. Ce mélange agit donc plus puissamment sur le soufre de l'antimoine, pour former le foie de soufre qui tient en dissolution la partie réguline. De plus, cette chaux empêche le coagulum que l'antimoine, dissous par l'alkali fixe seul, a coutume de former lorsqu'on les jette dans l'eau. Dix onces d'antimoine contiennent environ trois onces deux gros de soufre, lesquelles forment, avec l'alkali fixe & la chaux, un foie de soufre suffisant pour dissoudre environ six onces cinq gros de régule, & faire un hépar antimonial, dans lequel on n'apperçoit plus aucune partie de régule ».

« De vingt-cinq onces mises dans le creuset, il n'en reste plus, après l'opération, qu'environ vingt onces ».

» Il s'est donc dissipé cinq onces, tant de l'antimoine, que de l'akali fixe & de la chaux, que le principe phlogistique a volatilisé & entraîné avec lui par la force & la violence du feu ».

» La matiere qui, du creuset, a été coulée dans le mortier après la fusion, est un composé de foie de soufre, de la chaux antimoniale, de la pierre calcaire, de l'alkali fixe, & d'un peu de tartre vitriolé, produit de la combinaison de l'acide vitriolique du soufre avec l'alkali fixe. Lorsque l'on verse de l'eau sur cette masse réduite en poudre, la dissolution filtrée contient beaucoup de parties régulines, de l'alkali fixe, du foie de soufre qui tient la partie réguline en dissolution, & un peu de tartre vitriolé. Si l'on verse dessus cette dissolution l'acide du vinaigre, il se fait effervescence; & ensuite un précipité qui n'est autre chose que le soufre doré d'antimoine, dont la partie réguline est mise en liberté par l'union que l'acide du vinaigre a contractée avec l'alkali fixe, laquelle s'est trouvée dégagée du foie de soufre & s'est précipitée avec lui. Ces deux êtres, dont les propriétés sont différentes, n'étant plus conjoints, doivent agir, & effectivement agissent diversément sur nos corps. Ces précipités donnés à un grain ou à moindre dose, donnent des nausées, soulevent l'estomac & même excitent le vomissement. Cet effet vient donc de la partie réguline devenue libre: car le soufre, par lui même, n'est nullement vomitif ».

« On a déjà remarqué que l'antimoine crud, sous quelque forme qu'on le donne, ne subissoit aucuns changements dans nos corps, & qu'il n'y opéroit aucun effet sensible. Il étoit donc nécessaire de développer les différentes parties constitutives de ce minéral par un intermede, & de lui associer ensuite une substance huileuse avec laquelle il se combinât, pour qu'à sa faveur il pût se mêler à toutes nos humeurs, & se confondre avec la masse de nos liquides, sans causer de désordres dans son passage; il étoit nécessaire qu'il fût dissous par le foie de soufre, & que ce nouveau composé fût associé à un moyen qui, s'unissant à lui, fît une nouvelle combinaison qui renfermât toutes les propriétés attachées à la partie réguline tenue en dissolution par le soufre & l'alkali fixe réunis; or, ce moyen est l'huile d'amandes douces, qui, comme toutes les huiles par expression, contient de l'acide, de l'eau, un peu de terre, & le principe de l'inflammabilité ».

« Le nouvel être qui résulte de ce mélange & de cette combinaison intime, après l'évaporation de l'eau qui a servi à dissoudre la masse hépatique, est un véritable savon soluble dans l'eau, les graisses, les huiles, & dans l'esprit-de-vin : propriétés que toutes ces différentes substances ont nouvellement acquises ».

« Ce nouveau composé ne sera plus alors ni caustique, ni gras : ce sera une nouvelle substance qui aura acquis d'autres propriétés que ni l'un ni l'autre des ingrédients qui la composent n'avoit auparavant. Dans cette combinaison, le foie de soufre ne se décompose point, & la partie réguline dissoute se trouve tellement confondue, liée, & intimement unie au soufre & à l'alkalie fixe, qu'elle ne peut d'elle-même aisément s'en séparer au moyen de l'huile qui la retient, & dont les principes se sont joints, par des rapports d'affinité, avec les autres substances qui, toutes ensemble, ne forment plus qu'un seul corps savonneux. Il est facile de voir que la principale propriété du foie de soufre qui s'est formé dans cette opération, est de diviser les humeurs tenaces, gluantes & visqueuses ; de les résoudre & de leur restituer la fluidité qu'elles avoient perdue ; aussi observe-t-on que les eaux thermales qui possédent éminemment les qualités fondantes & résolutives, ne les tiennent que de l'hépar sulphuris contenu dans l'eau, qui, passant près de quelque feu souterrain, en a dissous & entraîné le foie de soufre, effet & produit de la combustion des différents corps propres à le former ».

« Or, si les eaux thermales, qui abondent en foie de soufre, ont la propriété, comme elles l'ont en effet, de fondre & de dissoudre la limphe épaissie, que ne doit-on pas attendre d'un être tout-à-fait semblable, justement combiné avec une substance huileuse, d'où résulte un composé par-tout soluble & miscible, sans tumulte, avec toutes les humeurs? Cette nouvelle combinaison s'introduira donc avec facilité dans les orifices, dont tout le canal intestinal est parsemé ; de ces petits canaux passera dans les vaisseaux lactés qui rampent sur le mésentere, enfilera les glandes, & delà sera distribué avec aisance dans toute la masse des liquides ».

« On ne peut douter que la partie réguline de l'antimoine ne soit, dans ce minéral, la seule active,

qui, si elle est libre, suscite le vomissement; mais lorsqu'elle tient encore au souffre, & que ces deux substances réunies sont de plus entrées en combinaison avec l'huile, qui, dans notre savon, leur sert de lien, son activité est si modérée, qu'elle ne peut plus l'exciter; il lui reste seulement assez d'action pour stimuler doucement le systême vasculaire, &, par ce moyen, accélérer la progression des liquides ralentis. Ce corps savonneux aura donc, au moyen de cette partie réguline qui lui est unie, la propriété de résoudre plus puissamment les humeurs compactes & épaissies dans les organes sécrétoires des visceres & des glandes; par conséquent de diminuer la résistance qu'opposent ces humeurs épaissies dans leurs canaux, aux fluides que le cœur pousse du centre à la circonférence ».

« Puisque le savon seul opéreroit quelques uns de ces effets, comme il est prouvé par des expériences sans nombre, que ne doit-on pas attendre d'une substance vraiment savonneuse, qui, non-seulement renferme en elle toutes les propriétés du savon, mais se trouve en même temps combinée avec le foie de soufre, auquel est lié la partie réguline, principal agent de l'antimoine, dont l'effet est de stimuler les fibres motrices & musclaires, de contracter les vaisseaux, & de briser les petites masses que les humeurs ont formées, en circulant trop lentement ».

« D'après ces effets on feroit peut-être disposé à croire que ce remede agit violemment sur la machine humaine; que s'il n'y produit pas des effets violents, au moins il en opere de tels, qu'il en doit résulter la fonte des graisses, des évacuations abondantes, le trouble dans les fonctions, la maigreur, enfin le marasme. Ce seroit à tort que l'on imputeroit à ce remede tous ces désordres qu'il n'opéra jamais ».

« De tout ce qui vient d'être dit, il résulte que notre savon antimonial solaire est un composé de foie de soufre, chargé de parties régulines, d'une partie d'alkali fixe libre, d'un peu de tartre vitriolé, produit de la combinaison de l'acide vitriolique du soufre avec l'alkali fixe, d'une très-petite portion d'or dissous dans le foie de soufre, d'une petite quantité d'eau, & de beaucoup d'huile d'amandes douces ».

« On a remarqué que la masse hépatique, après la fusion, pesoit vingt onces; ce qui étoit resté sur le

filtre treize onces ; il a donc été dissous sept onces de la masse, qui, ajoutées à dix onces d'huile, donnent dix sept onces ; & en ajoutant l'hépar sulphuris solaire, qui contient quatre onces d'alkali fixe calcaire, & un gros d'or, donnent en tout plus de vingt onces ».

« Or, cette masse savonneuse, avec le laps du temps, devenue propre à former des pilules, pèse environ dix-huit à dix neuf onces ; il s'en est donc dissipé trois onces d'humidité, laquelle a servi de moyen d'union à toutes ces différentes substances ».

« Quelqu'attention que l'on mette dans cette opération, on trouvera toujours quelques petites différences du plus au moins dans le poids, ne pouvant jamais apprécier avec assez de justesse les degrés du feu dans la fusion, & le degré de consistance dans l'évaporation ».

« En considérant cette mixtion, on voit aisément qu'il n'y a, par conséquent, dans chaque unité, qu'environ un quart au total des différentes parties d'antimoine développé ».

« Ce corps savonneux, pris suivant les doses prescrites, ne fait jamais vomir, purge très-rarement, & excite quelquefois une sueur paisible, mais très-souvent de douces moiteurs. Ces effets, que j'ai constamment observés pendant un grand nombre d'années, m'ont prouvé invinciblement que ce remede a des propriétés tout-à-fait différentes de celles qu'on connoissoit à l'antimoine ».

Savon martial.

« On convient assez que le fer ne s'insinue dans nos corps que très difficilement sous sa forme naturelle, pour obtenir l'effet que l'on doit attendre de son action. Cette difficulté a déterminé, sans doute, à le dissoudre avec des acides ; ce qui, dans bien des circonstances, peut être de la plus grande utilité ; mais ces effets salutaires, bien loin d'être un avantage dans les maladies scrophuleuses deviennent au contraire très-souvent funestes

Comme l'acide, dans ces eſpeces de maladies, ſemble être prédominant, il paroît vraiſemblable que le fer, déjà ſurchargé d'acides qui le tiennent en diſſolution, ne peut s'en aſſocier d'autres & ſatisfaire aux vues qu'on ſe propoſe : c'eſt ce qu'apprend l'expérience journaliere. C'eſt donc ce qui m'a déterminé à le diſſoudre avec d'autres intermedes, de maniere que la terre martiale conſervât toujours ſon phlogiſtique, & que ce métal paſsât en ſon entier dans la maſſe du ſang; car le fer, tel qu'on a coutume de le donner, ſoit en ſubſtance, ſoit en crocus, ſoit en teinture, n'agit jamais que comme aſtringent. S'il eſt pénét[illegible] par un acide minéral, comme dans le vitriol de mars, il eſt non ſeulement un puiſſant aſtringent, mais encore ſtyptique, même corroſif. Si, au contraire, il eſt combiné avec les acides végetaux, l'être qui en réſulte eſt moins aſtringent, mais il l'eſt toujours trop pour être employé dans les maladies ſcrophuleuſes, auxquelles il devient même funeſte, comme l'expérience le prouve. Ce ſel acide, diſſous & entraîné dans le torrent de la circulation, exercera ſur les vaiſſeaux capillaires ſon action aſtringente. Le mars, par conſéquent, tel qu'on le donne dans ces ſortes de maladies, ne doit pas être regardé comme un apéritif, puiſque loin d'ouvrir & de frayer des routes aux liquides qui circulent, il gêne leur progreſſion, en retreciſſant & fermant leur paſſage. C'eſt pour obvier à ces inconvénients, que j'ai préparé le mars de la maniere ſuivante ».

« Prenez six onces de limaille de fer bien pur, que vous jetterez par petites parties dans suffisante quantité d'esprit de nitre un peu affoibli, que vous aurez mis dans une cucurbite de verre placée sur un bain de sable très-modérément chaud. Toutes les fois que vous jetterez de cette limaille sur l'esprit de nitre, il paroîtra une vapeur rouge qu'il faut bien se garder de respirer; c'est pourquoi il faut faire cette dissolution sous la cheminée. Cette vapeur se dissipe lorsque la portion de la limaille, que l'on a jettée, est dissoute. Vous continuerez ainsi à faire cette projection, jusqu'à ce que vous apperceviez qu'il se fasse une précipitation, laquelle sera de nouveau dissoute, en ajoutant de nouvel esprit de nitre : la liqueur alors sera verdâtre ».

« Mettez cette dissolution dans une terrine de grès ;versez dessus de l'alkali fixe dissous dans de l'eau pure ; il ne se fera point d'effervessence ; la liqueur se troublera & prendra une teinte noirâtre ».

« C'est alors que l'alkali fixe peut dissoudre la terre martiale, lorsqu'elle est déjà tellement divisée par l'acide, qu'il peut s'en emparer & se précipiter avec elle au fond du vase. Or, comme le précipité retient encore une partie du précipitant, il s'ensuit que ce précipité est un composé d'alkali fixe & d'acide nitreux; ou, pour mieux dire, du nitre régénéré, uni à la terre martiale ».

« Lavez alors ce précipité à plusieurs reprises; &, après l'avoir bien fait sécher, vous en mêlerez exactement six onces avec

huit onces d'alkali fixe, & quatre onces de fleurs de ſoufre ».

« Vous projetterez par parties ce mélange dans un creuſet rougi ; il ſe fera chaque fois une détonnation avec beaucoup d'étincelles & de flammes ; vous couvrirez promptement le creuſet. Vous obſerverez de ne mettre du mélange ci-deſſus, que quand la premiere matiere ſera miſe en fuſion, & continuerez ainſi, juſqu'à ce que tout le mélange ci-deſſus ſoit en belle fuſion. Vous coulerez enſuite la matiere dans un mortier de fer chauffé & graiſſé. Lorſqu'elle ſera réfroidie, caſſez la maſſe : elle aura la couleur de gorge de pigeon ; mettez-la en poudre, & diſſolvez la dans ſuffiſante quantité d'eau de chaux très-récemment éteinte ; mettez le tout dans une terrine de terre bien verniſſée ; verſez deſſus dix onces d'huile d'amandes douces très-récente ; mettez la terrine dans un bain marie ; remuez la matiere avec une ſpatule de bois, & continuez juſqu'à ce qu'elle ait pris la conſiſtance d'un ſavon ».

« Vous vous garderez bien de faire cette évaporation à feu nud, pour les raiſons détaillées en parlant du ſavon antimonial ſolaire ».

REMARQUE.

« Si l'on conſidere ce qui s'eſt paſſé dans cette opération, on verra,

1° Que le fer, diſſous par l'acide nitreux, a un peu repris du principe phlogiſtique de l'alkali fixe qui l'a précipité, & a formé dans cette combinaiſon, un vrai nitre martial ».

« 2°

« 2°. Que ce nitre, uni à la terre martiale, la tient dans la plus grande division, par la détonnation qui s'est faite dans le mélange du soufre & de l'alkali fixe, lesquels forment un foie de soufre qui divise, atténue tellement la terre martiale, qu'elle est, par ce moyen, presque réduite en ses premiers principes ».

« On pourroit croire que la limaille de fer, dissoute seulement par le foie de soufre, devroit avoir les mêmes propriétés; mais on seroit dans l'erreur. Car quoique le principe phlogistique du soufre s'unisse à la terre martiale dans la fusion, & qu'il lui donne une couleur noirâtre, il n'en est pas moins vrai que dans ces compositions & recompositions alternatives, il arrive des changements qui ne se passent certainement pas dans la simple fusion du fer dans le foie de soufre ».

« Ces différentes préparations offrent dans l'usage médicinal, des effets bien différents ».

« Lorsque le fer est dans cet état, & qu'il est une fois parvenu dans la masse du sang, s'il rencontre quelqu'acide, il s'y unit; & en stimulant doucement les canaux qu'il parcourt, il en diminue légérement le diametre, & par conséquent fortifie les parties organiques. Ce qui se passe sur les parties molles est encore moins sensible que ce qui arrive aux parties solides ou osseuses; d'où on voit clairement que les chairs fongueuses, nées sur les os malades & spongieux, peu à peu s'affaissent & prennent de la consistance en même rapport que les os acquierent plus de solidité : phénomene frappant à quiconque observe la nature dans les maladies des os ».

« D'ailleurs la nature fait, quoiqu'avec plus de lenteur, de plus justes combinaisons que l'art ne les peut faire ; l'art fournit les matériaux, l'action de la vie les distribue, les arrange, les modifie avec tant de précision, que l'équilibre se rétablit entre les solides & les fluides, d'où résulte cette juste harmonie qui constitue la santé ».

« De dix-huit onces que pesoit le mélange qui a été mis par parties dans le creuset, après la fusion, la masse restante pese treize onces; il s'est donc dissipé cinq onces, pendant l'opération, tant de l'alkali fixe, que du soufre, qui, par leur union, ont formé un foie de soufre capable de dissoudre le mars en son entier ; lequel, sans avoir perdu aucunes de ses pro-

priétés, tient encore au foie de soufre qui s'est combiné avec lui, & à la faveur de l'huile, a formé un vrai savon. Or, comme toute la masse savonneuse pese vingt-cinq onces, & que l'on n'a ajouté que dix onces d'huile à treize de la masse hépatique, il s'ensoit qu'il n'est entré dans la composition de ce corps savonneux, que deux onces d'eau, laquelle s'évapore à mesure qu'il prend une consistance plus solide ».

« La dose de ce savon est depuis quatre grains jusqu'à douze ».

« Dans cette opération, le fer n'est pas privé de son phlogistique qui est toujours resté uni à la terre martiale; & si ce principe s'est dissipé pendant la fusion, le phlogistique du soufre lui en a rendu autant qu'il en a pu perdre. La nature du fer n'a donc pas été changée, elle a seulement été atténuée, & presque réduite en ses principes, par l'action de l'acide nitreux, par la réaction de l'alkali fixe qui l'a précipité, & enfin, par sa récomposition au moyen du foie de soufre ».

« Ce nouveau composé n'a point le goût métallique que les autres préparations de fer ont coutume d'avoir. Il est soluble dans l'eau, les huiles, les graisses & l'esprit-de-vin. Il reste suspendu dans l'eau qu'il teint en noir & ne s'en précipite que très-lentement. Par conséquent ce savon, reçu dans l'estomac & les intestins, s'unira facilement aux différentes humeurs, & sera transféré sans peine avec elles dans la masse du sang. Comme corps savoneux, il agira sur la lymphe, qu'il dissoudra; &, comme substance martiale, il rendra l'élasticité aux paries qui l'ont perdue, accélérera la progression des liquides dans les capillaires, sans les froncer, & agira tant sur les solides que sur les fluides, avec d'autant plus d'énergie, que ces petites masses métalliques n'étant point dissoutes par aucun acide, ne porteront nulle part ni la constriction, ni le resserrement. Dans ce nouvel arrangement, le fer n'a pas perdu sa couleur, ni les propriétés qu'il avoit, d'être attirable par l'aimant. Le principe phlogistique, uni à la terre martiale, devient donc le moyen propre à le dissoudre, puisque le fer une fois privé de ce principe, n'est plus soluble dans aucuns menstrues. C'est à la faveur de ce principe, que l'acide, presque développé & flottant dans la masse sanguine,

peut en faire la dissolution & former avec lui un être salin incapable de produire d'astriction dans les vaisseaux qu'il parcourt ; ce qui ne pourroit s'exécuter si le mars étoit déjà pénétré d'acide. Cette préparation métallique conservera donc toutes les propriétés qu'elle a, de rallier les parties des liquides qui étoient désunies».

« Je me suis rarement servi, dans la cure des scrophules, du savon martial seul. Je l'ai toujours associé au savon antimonial solaire, dont les vertus déjà exposées, remplisent parfaitement les vues que l'on doit se proposer dans le traitement de cette maladie, &c. ».

Le savon antimonial solaire étant soumis à la décomposition comme le savon martial par les acides même les plus foibles, M. *Lalouette* fait prendre par-dessus les pilules anti-scrophuleuses du sel ammoniac, dans l'intention de conserver à ses remedes anti-scrophuleux la qualité savonneuse ; & c'est par la même raison qu'il défend rigoureusement l'usage des fruits, de tous les acides & acescents, & avant que de commencer l'usage de ces savons, il a grand soin de purger deux ou trois fois, afin de débarrasser les premières voies, & enlever les humeurs aigres surabondantes chez les scrophuleux ; c'est aussi dans la vue de s'opposer aux mauvais effets des humeurs aigres qu'il ajoute, quelques fois un demi-grain ou un grain d'alkali volatil concret à chaque pilule résolutive.

FORMULES générales pour la guérison des scrophules.

PILULES RÉSOLUTIVES.

« Prenez telle quantité qu'il vous plaira de savon antimonial solaire, battez-le dans

un mortier de marbre avec un pilon de buis, de maniere que toute la masse soit également amollie ; formez-en alors des pilules du poids de six grains ».

PILULES LAXATIVES.

« Vous réduirez en pondre fine six gros d'aloès succotrin, vous y ajouterez une once & demie de savon antimonial solaire ; mêlez-les exactement & assez long temps dans un mortier de marbre, pour que l'aloès soit intimement uni & incorporé avec le savon. On divisera cette masse en pilules du poids de six grains ».

PILULES TONIQUES.

« Prenez savon antimonial solaire, une once ; savon martial, une once ; mêlez-les exactement, & vous en formerez des pilules du poids de six grains ».

Telles sont les proportions usitées des ingrédients des pilules anti-scrophuleuses ; mais M. *Lalouette* ne prétend pas qu'il ne puisse se rencontrer des circonstances dans lesquelles il seroit nécessaire d'y faire des modifications.

Si ces savons solaires & martiaux détruisent non-seulement le germe de l'écrouelle & s'ils conviennent encore dans d'autres maladies, M. *Lalouette* n'en a pas moins cru devoir avertir que ce remede qui est de la plus grande efficacité dans les premiers âges de la vie, n'agit pas aussi heureusement chez les adultes, & encore moins favorablement chez les personnes d'un âge plus avancé.

Selon notre auteur, cette diverſité d'effets dépend en même temps de la qualité des humeurs, & de la proportion des canaux. Dans l'enfance il exiſte une multitude immenſe de canaux que le temps oblitere après en avoir ſucceſſivement diminué la ſoupleſſe & l'élaſticité. L'acide ſurabonde chez les enfants, & dans l'âge avancé les humeurs tendent à l'alkaleſcence : auſſi M. *Lalouette* conſeille-t-il d'ajouter quelquefois à l'uſage de ſon remede de légers acides végétaux, afin d'obtenir *des effets analogues à ceux que la nature opere dans les enfants, chez leſquels les humeurs aceſcentes donnent aux parties conſtitutives du remede toute l'action dont il a beſoin pour réſoudre la lymphe épaiſſie.*

Le compte que nous venons de rendre engagera, ſans doute, les praticiens à faire uſage des moyens propoſés ; &, dans ce cas, nous les inviterons à lire en entier les trois parties qui forment le traité des ſcrophules. Ils y trouveront des remarques très-utiles ſur les remedes auxiliaires tant internes qu'externes, & ſi la théorie de l'action des ſpécifiques de M. *Lalouette* ne peut point également ſatisfaire tous les eſprits, les obſervations ſur des maladies très-difficiles à guérir, ne conſtatent pas moins que ces remedes ont produit les effets les plus heureux.

Dans un des premiers Journaux nous ferons connoître les deux diſſertations médico-chymiques, que M. *Lalouette* a fait paroître à la ſuite de la troiſieme & derniere partie de ſon traité ſur l'écrouelle.

INTRODUCTION.

L'Ouvrage que je préſente aujourd'hui, eſt le réſultat d'obſervations aſſidûment ſuivies ſur les maladies ſcrophuleuſes, qui ont, pendant beaucoup d'années, fait l'objet de mes méditations, & dont j'ai promis, en quelque manière, de rendre compte, lorſque j'ai publié ma nouvelle Méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation.

Je commençai en 1730 à prendre les premières notions de ces maux, chez M. Le Dran mon beau-père, dont la Chirurgie s'honore, comme d'un de ſes reſtaurateurs, & qui a dû autant à ſes vertus, qu'à ſes talens & à ſes ouvrages, l'eſtime univerſelle dont il a joui. Bientôt le deſir d'étendre mes connoiſſances ſur une maladie que

je ne trouvois pas avoir été aſſez obſervée, me conduiſit dans les hôpitaux où elle eſt commune. L'Hôtel-Dieu & l'Hôpital de la Charité devenus mes écoles pratiques, me préſentèrent preſque toutes les maladies de ce genre réunies. C'eſt là que, pendant plus de dix années, j'obſervai le caractère des Scrophules, leurs progrès, leurs terminaiſons, & les reſſources que les malades pouvoient trouver dans la nature ou dans les remèdes que l'art avoit en ſa poſſeſſion.

L'art ne doit ſuppléer la nature qu'en l'imitant dans ſes opérations: pourquoi donc ſortir des bornes que l'obſervation a limitées? C'eſt pour me renfermer dans l'enceinte qu'elle a tracée, que je bannis de la cure des Scrophules toutes les opérations chirurgicales, preſque toujours meurtrières. En la ſuivant pas à pas, l'on voit que, dans les animaux abandonnés à eux-mêmes,

les tumeurs ſuppurées s'ouvrent ſans le ſecours d'aucun inſtrument, & ſe cicatriſent ſans celui des médicamens. Puiſque la nature, cette mère commune, n'a pas refuſé aux hommes les avantages qu'elle a accordés aux animaux, pourquoi donc inciſer ces tumeurs, les cautériſer, fendre des ſinus, ouvrir des clapiers & faire des délabremens conſidérables ?

Ne voit-on pas toujours que les procédés de la nature ſont beaucoup plus ſimples, & ſuivis de ſuccès que l'art ne peut jamais atteindre en s'en écartant? Dans les tumeurs abandonnées à elles-mêmes, on voit la matière inſenſiblement uſer la peau, l'émincer, la percer, & ſe frayer un paſſage pour s'évacuer lentement : les chairs comprimées ou renaiſſantes du fond de ce foyer, rempliſſent peu-à-peu le vuide ; la peau y adhère, & l'ouverture ſe cicatriſe

ſans perdre ſon niveau. L'art, au contraire, ouvrant ces tumeurs avec l'inſtrument tranchant, & faiſant déperdition de ſubſtance, évacue dans un inſtant le pus qui y eſt recueilli, excite de longues & d'abondantes ſuppurations; &, après avoir mis en œuvre les reſſources qu'il possède, laiſſe pour la vie des cicatrices profondes & difformes.

Souvent on extirpoit des glandes que j'avois vues ſe réſoudre dans d'autres ſujets; on appliquoit auſſi le cauſtique pour les détruire : les douleurs qu'excitoient ces opérations, allumoient ſouvent la fièvre, & cauſoient quelquefois de grands accidens.

L'art n'employoit pas de moyens plus doux dans les maladies des os; car, tantôt après les avoir découverts, on les ruginoit, d'autres fois on appliquoit le trépan exfoliatif, & l'on ſe ſervoit ſou-

vent auſſi du cautère actuel. Ce dernier moyen, le plus cruel de tous & le plus dangereux, étoit preſque toujours ſuivi des accidens les plus funeſtes. On conçoit aiſément que le fer rouge, appliqué ſur des os qui renferment dans leur ſubſtance des ſucs gras, doit par ſa chaleur les brûler, les rancir, ou leur donner au moins des degrés d'acrimonie que ces graiſſes n'auroient jamais pu acquérir. Peut-on d'ailleurs borner l'effet de ce fer rouge, dont la chaleur s'étend toujours beaucoup au-delà de l'endroit de l'os affecté? Il eſt facile de concevoir que les membranes déliées qui revêtiſſent les cellules oſſeuſes, ſont promptement détruites par la chaleur qu'elles reçoivent de l'huile pour ainſi dire bouillante qu'elles renferment. Les douleurs, la fièvre, les ſuppurations longues & de mauvaiſe qualité, ſuites néceſſaires de ces dé-

labremens, avec la renaiſſance des chairs fongueuſes qu'il falloit ſans ceſſe extirper, faiſoient preſque toujours périr les malades.

L'articulation du bras avec l'avant-bras étoit-elle gonflée, avec ou ſans ſuppuration; l'amputation du bras étoit le moyen le plus uſité que l'art employoit. Que l'articulation de la cuiſſe avec la jambe fût attaquée d'ankyloſe, avec carie, ou non, dans la jointure, on n'héſitoit pas à amputer la cuiſſe. On coupoit ſouvent auſſi la jambe à l'occaſion de ſon articulation malade avec gonflement & carie de ſes os, où de celle des os du tarſe; on ouvroit hardiment les collections de pus, dont la ſource eſt ſouvent éloignée de l'endroit de l'os malade. On ne balançoit pas à faire des contre-ouvertures & de grands délabremens, dont les ſuites étoient des ſuppurations longues & abondantes; la fièvre

lente les accompagnoit; le dévoiement & le maraſme faiſoient fréquemment & promptement périr les malades; le gonflement & la carie des phalanges des pieds, & des mains ſur-tout, déterminoit à amputer les doigts. A quels dangers n'étoient donc pas expoſés ces malades qui, après avoir ſouffert des opérations cruelles, s'être enfin vu défigurés ou mutilés, retrouvoient encore en eux le premier germe d'un mal qui ſe tranſportoit aiſément ailleurs, ſi les opérations que l'on avoit faites étoient ſuivies de cicatrices?

Lorſque, voulant m'ouvrir une route vers un traitement plus conforme à la nature, je cherchai partout des guides pour me conduire plus sûrement dans la carrière que je devois parcourir, je vis avec étonnement que la redoutable maladie ſcrophuleuſe, au moins auſſi digne que toute autre de l'atten-

tion des Médecins, avoit été négligée, & pour ainſi dire abandonnée à l'empiriſme. Ce délaiſſement anima mon zèle; &, en conſidérant combien de malheureux habitans des campagnes, dans un grand nombre de Provinces du Royaume, étoient expoſés à languir & même à périr faute de ſecours, je fis mes efforts pour me frayer un chemin qui pût me conduire ſûrement vers le but que je me propoſois d'atteindre; mais, pour y parvenir, combien de difficultés à ſurmonter, d'obſtacles à vaincre, de préjugés à détruire? En effet, perſonne juſqu'alors n'avoit, ni chez les anciens, ni chez les modernes, traité cette maladie à fond. Je me ſuis donc trouvé forcé à faire de nouvelles recherches, à en décrire la nature, la forme, le caractère & les cauſes variées. Il a fallu enſuite éloigner & mettre tout-à-fait à l'écart cette multitude de

petits moyens inutiles que le vulgaire, toujours trop crédule, & livré à la prévention, avoit adoptés, lesquels en imposoient encore dans la cure. Il étoit d'autant plus facile de secouer ce joug, que depuis que la physique éclairée a dissipé les ténèbres que la superstition avoit répandues sur les amulettes, on ne se prête plus à des illusions qu'enfantoit l'ignorance; & ses prestiges, détruits par l'expérience, disparoissent à la lueur de son flambeau; mais le peuple, toujours inconsidéré, se livre aveuglément à la prévention que la tradition autorise sur l'incurabilité des Ecrouelles. Ces préjugés toujours funestes, s'éterniseroient, si l'on n'offroit à ce même vulgaire, difficile à persuader, des guérisons nombreuses qui pussent enfin le faire revenir de son erreur.

Si l'on considère sans partialité les remèdes usités jusqu'à présent,

on verra que la plupart d'entr'eux ne conduifent à aucune notion de la nature ni des caractères diftinctifs de la maladie; qu'ils ne préfentent aucune idée des caufes variées qui la produifent, ni des vues curatives pour ces différens états. On ne pourroit tirer avantage de ces moyens, qu'autant qu'ils feroient fondés fur l'obfervation, les ouvertures des cadavres, & les principes de la faine Médecine, tant théorique que pratique.

Pour éprouver avec utilité l'effet des médicamens généraux, de quelques antidotes, & particulièrement du remède de Rotrou, qui alors étoit en vogue, j'ai partagé mes malades en plufieurs claffes, & j'ai mis le plus d'égalité qu'il m'a été poffible entre les maladies & tous leurs rapports : par ce moyen, je me fuis trouvé en état de comparer les effets des remèdes généraux & de différens antidotes, avec

le remède prétendu ſpécifique de Rotrou. J'en fis uſage pendant quelque temps, & ſur beaucoup de malades de différens âges; mais ſon infidélité conſtante me força de l'abandonner. Je fus donc obligé de prendre une nouvelle route, de n'aller qu'à pas lents, & comme en tâtonnant, guidé ſeulement par mes propres obſervations, & éclairé par les différentes combinaiſons des remèdes que j'avois employés. Je fis beaucoup de tentatives; quelques ſuccès furent le fruit de mes travaux, & les cures que je fis alors, furent & plus promptes & plus sûres, que celles que j'avois pu obtenir par tout autre remède. Ce fut pour perfectionner ces épreuves & conſtater leurs effets, que je réunis chez moi tous les malades que la misère, l'indigence & la gravité des maux faiſoient rebuter de tous côtés. Ma maiſon devint pour eux un aſile où ils re-

cevoient tous les ſecours que je pouvois leur procurer ; &, en leur rendant ſervice , la variété des maux que cette multitude me préſentoit, me donnoit les meilleures leçons que je puſſe recevoir. Pendant quarante ans de ſuite, & ſans la moindre interruption, j'ai ſuivi cette maladie dans ſes différens états, & ſur pluſieurs milliers d'individus.

Il étoit très-important de faire rentrer dans le domaine de la Médecine des maladies qui, pour avoir été abandonnées , ne ſont pas moins ſuſceptibles que d'autres, des ſecours que l'art peut leur procurer. Pour remplir cet objet, il falloit qu'elles fuſſent décrites avec préciſion , & dépeintes d'après nature; que les cauſes fuſſent développées; que les remèdes propres à les combattre fuſſent relatifs à ces connoiſſances , & qu'une expérience conſtante les eût adoptés.

Je ne ſongeai donc qu'à réformer pluſieurs préparations, & à faire de nouvelles combinaiſons. Il ne ſuffiſoit pas ſeulement de corriger des remèdes, & d'en faire de nouveaux ; il falloit encore les appliquer aux maladies, à leurs différens degrés, à la variété des cauſes, & à la différence des tempéramens. Ce n'étoit pas la ſeule difficulté qui ſe préſentât : ces maux paroiſſoient bien quelquefois s'adoucir par l'uſage des remèdes continués pendant longtemps : parvenus à certain terme, ils n'avançoient ni ne reculoient, mais ils demeuroient au même état dans quelques ſujets, tandis qu'on voyoit dans d'autres, les médicamens opérer des effets merveilleux. Ces variations m'obligèrent à multiplier mes tentatives : il fallut obſerver avec la plus ſcrupuleuſe attention les effets de ces remèdes, les différens temps où il falloit les

changer, ou leur aſſocier d'autres moyens qui puſſent les aider & favoriſer leur action pour terminer la cure.

C'eſt d'après des ſoins aſſidus, des eſſais réitérés, des épreuves très-multipliées & des obſervations très-nombreuſes, que je ſuis enfin parvenu à compoſer un remède qui, réuniſſant toutes les indications curatives, peut s'appliquer avec efficacité à toutes les différentes claſſes des maladies de ce genre. Son action ne ſe borne pas ſeulement à ces maux; il a encore l'avantage d'être très-utile dans beaucoup d'autres maladies chroniques, comme il ſera facile d'en juger par les effets qu'il opère: c'eſt ce dont il ſera fait mention dans la cure.

Les Scrophules ſont, comme on ſait, une maladie très-ſouvent héréditaires qui paſſe & ſe propage de races en races, ſans rien

perdre de ſa virulence. Par mon nouveau procédé, j'ai tellement atténué, & même anéanti la violence de ce vice, que la maladie, dans ceux qui ont fait uſage de ce remède, a ceſſé de ſe perpétuer, & que j'ai été aſſez heureux pour voir enfin la troiſième génération affranchie de ce funeſte héritage.

Ce point, qui eſt des plus intéreſſans pour la sûreté de la vie des malades & pour leurs générations futures, avoit beſoin d'être encore obſervé dans leurs deſcendans, pour être aſſuré de l'entière extinction du vice ſcrophuleux. La révolution de beaucoup d'années étoit donc néceſſaire pour cet examen, & je me trouvois d'autant plus à portée de le faire, que ces malades s'aſſembloient chez moi tous les après-midi de chaque dimanche de l'année. Si j'avois des obſervations à faire ſur quelques-uns, je

les faiſois revenir dans le cours de la ſemaine, ou j'allois les viſiter chez eux.

Je puis d'autant mieux rendre un compte fidèle de ces obſervations, que je me ſuis attaché à ſuivre ces malades, même après leur guériſon, pour être plus en état de porter un jugement ſolide ſur leur ſanté & ſur celle de leurs enfans. Ces remarques utiles ont cependant été difficiles à faire; car, dans le grand nombre de ceux qui venoient chez moi, les uns ſuivoient exactement les remèdes que je leur donnois: la nature, le temps & la perſévérance combloient mes vœux; d'autres, dont les maux ſe diſſipoient avec trop de lenteur, ſouffroient impatiemment de les voir durer plus qu'ils ne penſoient; ſoit par inconſtance, ſoit par dégoût, ils abandonnoient trop tôt les remèdes, au milieu ou vers

la fin de la cure, & ne revenoient plus : néanmoins plusieurs, détrompés par l'accroissement ou le retour d'un mal dont ils avoient cru pouvoir se délivrer seuls, se sont représentés, redemandant avec instance les secours qu'ils avoient négligés. C'est dans ces circonstances que j'ai eu occasion d'observer les prompts changemens que ce remède opéroit principalement sur ceux qui en avoient déja éprouvé de bons effets avant qu'ils le quittassent, & dont la négligence avoit beaucoup aggravé les maux. Mais j'ai toujours vu que, malgré cette amélioration apparente, ou même réelle, ces malades étoient beaucoup plus long-temps à guérir, que ceux dont le traitement n'avoit éprouvé aucune interruption.

Ce remède a donc un double avantage, puisqu'il guérit les malades d'un vice qu'ils ont reçu,

ou de leurs parens, ou de leurs nourrices, & qu'il affranchit leurs deſcendans d'un mal qui ſe perpétueroit toujours, & qui, portant par-tout la contagion, feroit un tort irréparable à la population.



TABLE
DES
CHAPITRES ET SECTIONS.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE Ier. *Des Scrophules en général*, page 1

CHAP. II. *Des Scrophules en particulier, & premièrement de celles qui attaquent les parties molles.* 6

SECT. I. *Des Scrophules bénignes externes qui attaquent l a peau & la graisse.* Ibid.

SECT. II. *Des Scrophules bénignes qui attaquent les glandes.* 9

SECT. III. *Des Scrophules malignes externes qui attaquent la peau.* 18

SECT. IV. *Des Scrophules malignes adipeuses.* 21

SECT. V. *Des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.* 24

SECT. VI. *Des Scrophules bénignes internes.* 33

SECT. VII. *Des Scrophules malignes internes.* 40

CHAP. III. *Des Scrophules osseuses en général.* 49

CHAP. IV. *Des Scrophules osseuses en particulier.* 53

SECT. I. *Des Scrophules qui attaquent les os de la tête.* Ibid.

SECT. II. *Des Scrophules qui attaquent les os du cou, du dos & des lombes.* 59
SECT. III. *Des Scrophules qui attaquent les os des ifles ou du baffin.* 65
SECT. IV. *Des Scrophules qui attaquent les os de la poitrine.* 75
SECT. V. *Des Scrophules qui attaquent les os de l'épaule.* 79
SECT. VI. *Des Scrophules qui attaquent les os du bras, de l'avant-bras & de la main.* 80
SECT. VII. *Des Scrophules qui attaquent les os de la cuiffe, du genou, de la jambe & du pied.* 88

CHAP. V. *Des caufes des Scrophules, & de leurs effets.* 98
SECT. I. *Des caufes des Scrophules fimples ou bénignes.* 100
SECT. II. *Des caufes des Scrophules compliquées ou malignes.* 111
Scrophules héréditaires. 115
Scrophules accidentelles par contagion. 117
Suites de maladies. 119
Scrophules vermineufes. 122
Caufes accidentelles. 124
Exiftence du miafme fcrophuleux dans la fubftance graffe. 129
Scrophules fcorbutiques. 139
Scrophules dartreufes. 143
Scrophules rachitiques. 144
Scrophules vénériennes. 147

CHAP. VI. *Des crifes des Scrophules.* 154

CHAP. VII. *Du pronoftic des Scrophules.* 188

SECONDE PARTIE.

CHAP. I[er]. *Obſervations générales ſur les principaux Remèdes les plus uſités juſqu'à préſent dans la cure des Scrophules.* 197

CHAP. II. *Remarques ſur les propriétés & les principaux effets du nouveau Remède anti-ſcrophuleux, avec la manière ſommaire d'en faire uſage.* 201

CHAP. III. *Des différens Remèdes auxiliaires, tant internes qu'externes, dont je me ſers dans la cure des Scrophules.* 209

SECT. I. *Des Remèdes internes.* Ibid.
Sucs d'herbes. *Ibid.*
Liqueur anti-ſcorbutique. 210
Poudre purgative. 212
Purgation commune pour les enfans. 213
Teinture de mars. *Ibid.*
Teinture de gaïac. 214
Infuſion de gaïaç. *Ibid.*
Infuſions théiformes. *Ibid.*

SECT. II. *Des Remèdes externes.* 215
Eaux minérales artificielles. 216
Cérat. 217
Emplâtre contentif & défenſif. *Ibid.*
Emplâtre fondant & réſolutif. 220
Poudre réſolutive pour former les ſachets. 222

CHAP. IV. *De la cure des Scrophules en général.* 223

CHAP. V. *De la cure des Scrophules qui attaquent les parties molles.* 226

SECT. I. *De la cure des Scrophules bénignes qui attaquent la peau, la graiſſe & les glandes.* Ibid.

SECT. II. *De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la peau.* 238

SECT. III. *De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la membrane adipeuſe.* 244

SECT. IV. *De la cure des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.* 248

SECT. V. *De la cure des Scrophules bénignes internes.* 262

SECT. VI. *De la cure des Scrophules malignes internes.* 267

CHAP. VI. *De la cure des Scrophules oſſeuſes.* 273

CHAP. VII. *De la cure des Scrophules compliquées de maladies vermineuſes, du ſcorbut, du rachitis & du virus vénérien.* 308

Scrophules vermineuſes. Ibid.

Scrophules ſcorbutiques. 311

Scrophules rachitiques. 313

Scrophules vénériennes. 315

CHAP. VIII. *Réflexions ſur l'uſage plus étendu que l'on peut faire des nouveaux Remèdes propoſés.* 319

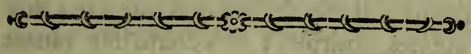
Avertiſſement. 333

Fin de la Table.

TRAITÉ



TRAITÉ DES SCROPHULES.



PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Scrophules en général.

LES tumeurs glanduleuſes qui paroiſſent autour du cou des enfans, ſous le menton & près les oreilles, ſont ordinairement appelées *Scrophules* ou *Ecrouelles.* Ces tumeurs ſont plus ou moins nombreuſes, profondes ou ſuperficielles, plus ou moins voiſines des artères ca-

rotides & des veines jugulaires, placées ſur les muſcles du cou & dans leurs interſtices. Cette maladie ne ſe borne pas ſeulement à ces parties; elle étend ſouvent ſes ravages beaucoup plus loin. Il y a, ſans contredit, peu de maladies chroniques auſſi cruelles : celle-ci attaque les enfans dès le berceau ; & s'ils ont échappé aux périls qui les menaçoient, ce mal les pourſuit dans les différens âges qu'ils parcourent. Il ne ſe montre pas toujours ſous la même forme; il ne ſe fixe pas toujours aux mêmes endroits; il s'étend ſur toutes les parties du corps : tantôt il attaque la peau où il s'établit ; celle du cuir chevelu, du viſage, du cou, de la poitrine ; celle qui avoiſine les articulations des bras & des jambes, n'eſt pas moins expoſée à ſa férocité : tantôt il réſide dans la membrane adipeuſe, où il ſe forme de petites tumeurs ſous la peau, & les endroits qu'il choiſit ſont le long des gros vaiſſeaux, ſoit brachiaux, ſoit cruraux ; il n'épargne pas plus les endroits du corps où la graiſſe eſt en plus grande abondance. D'autres fois, cette maladie ſe manifeſte par des tumeurs glanduleuſes ſous les bras & aux aines.

Enfin, elle attaque auſſi la ſurface des os, & ſe plonge dans leur intérieur. Ainſi cette maladie n'eſt pas toujours limitée à l'extérieur du corps, où elle ne paroît ſouvent qu'après avoir jeté au dedans de profondes racines, dont les effets ſont preſque toujours mortels.

Soit qu'on conſidère les Scrophules relativement aux ſujets qu'elles défigurent & mutilent, ſoit qu'on les regarde dans leur propagation qui porte par-tout l'horreur & la contagion, on verra toujours une maladie cruelle dans ſes effets, dangereuſe dans ſes ſuites, & preſque toujours rebelle aux remèdes dont on s'eſt ſervi juſqu'ici. Cette maladie qui eſt très-*populaire*, paſſe rarement dans une autre claſſe de citoyens; & ſi elle s'y montre quelquefois, elle paroît rarement ſous une forme auſſi hideuſe, & ſous un aſpect auſſi effrayant : ce qui la rend encore plus terrible, c'eſt d'être abandonnée & confiée à des mains empiriques qui rendent les enfans victimes de l'ignorance. Ils ſeroient, ſans doute, bien plus heureux s'ils étoient délaiſſés aux ſeuls ſoins de la nature qui ſouvent leur a été ſalutaire, comme je l'ai vu pluſieurs fois dans les Scrophules béni-

gnes. Mais il en eſt une autre eſpèce, qui, bien loin de s'adoucir, devient encore plus atroce; d'où il réſulte que l'on doit regarder en général les Scrophules ſous deux points de vues différens : ou comme bénignes & ſimples, ou comme malignes & compliquées. On voit auſſi qu'elles ſont de deux eſpèces : les unes internes, les autres externes.

Cette maladie ayant des phaſes différentes, relativement aux différens âges dans leſquels elle ſe montre, j'y diſtinguerai trois périodes : la première comprendra l'eſpace contenu entre la naiſſance & le terme de la première dentition, même au-delà. La ſeconde période s'étendra depuis la première dentition, juſqu'à l'âge de ſept à huit ans. La troiſième, enfin, commencera où finit la ſeconde dentition, & ira juſqu'à l'âge nubile, & encore au-delà de ce terme.

Comme dans la multitude d'enfans qui, pendant quarante ans, ſont venus chez moi, j'ai été à portée d'obſerver les différentes époques de ce mal cruel, toujours reconnoiſſable par ſes caractères particuliers, je le préſenterai,

avec la plus grande exactitude, tel que je l'ai observé sur les malades; &, après en avoir dépeint les formes & le caractère, j'entrerai dans les causes sensibles qui ont pu le produire, &, en suivant toutes ses gradations, j'en établirai le pronostic, après avoir cependant observé les crises que la nature se procure souvent elle-même, sans d'autre secours que ses propres forces mises en action par le développement spontanée des causes concentrées & long-temps retenues dans les parties affectées.



CHAPITRE II.

Des Scrophules en particulier, & premièrement de celles qui attaquent les parties molles.

SECTION PREMIÈRE.

Des Scrophules bénignes externes qui attaquent la peau & la graiſſe.

VERS le temps de la première dentition, les enfans éprouvent des révolutions qui leur ſont plus ou moins funeſtes. Pour l'ordinaire ils ont des convulſions, ou des dévoiemens, ou des éruptions à la peau, ou enſemble ou ſéparément. C'eſt dans ce temps où la nature travaille à faire ſortir les dents de leurs alvéoles, qu'il paroît au viſage, derrière les oreilles ou au cou, de petites taches rouges plus ou moins nombreuſes avec un léger gonflement, leſquelles ſe réuniſſant, forment des plaques rouges plus ou moins grandes. Il paroît ſous l'épiderme de petits boutons

qui insensiblement s'élèvent, & se remplissent en fort peu de jours d'une sérosité claire & transparente ; bientôt ils se percent, & le suintement qui succède est quelquefois si abondant, qu'il mouille les linges dont on les environne.

Pendant tout ce temps, la fièvre qui étoit d'abord violente, la douleur, les cris, l'agitation, les vomissemens, le défaut de sommeil, la répugnance pour le téton, tous ces symptômes s'appaisent en raison de l'écoulement qui se fait à la peau : alors cette humeur prend plus de consistance, &, s'épaisissant, forme d'abord un enduit fort mince, qui se sèche insensiblement par le contact de l'air & la chaleur de la partie. L'humidité qui est au dessous s'y accumule, s'imbibe dans la première incrustation qui s'épaissit de plus en plus ; enfin, parvenue à une certaine épaisseur, elle tombe d'elle-même, & laisse voir une espèce d'ulcère dont le suintement reproduit bientôt de nouvelles gales, qui en peu de temps se dessèchent & tombent comme les premières. Ces éruptions finissent ordinairement lorsque les dents paroissent : c'est ce qu'on appelle *croûte lactée*, & vulgairement *gourme ;* affec-

tion commune aux enfans dont la conſtitution & la ſanté ſont d'autant plus ſûres & ſolides, que ces écoulemens ont été dépuratoires, & ont ſervi de criſes. Mais, ſi cette criſe n'a pas été complette, il ſuccède à cette éruption des engorgemens dans la membrane adipeuſe, repréſentés par de petites tumeurs molles, rondes ou oblongues, dans leſquelles la fluctuation ne tarde pas à ſe faire ſentir. Dans quelques ſujets, la peau, d'abord d'un rouge clair, devient foncée & même violette; & dans d'autres, elle ne change preſque pas de couleur. Soit dans les uns, ſoit dans les autres, ces tumeurs ſe percent, & ne ſont pas longues à guérir. Lorſque les éruptions qui ſe ſont faites à la peau n'ont pas été ſuffiſantes, ou que les petits dépôts qui ſe ſont faits dans le pannicule graiſſeux n'ont pu ſervir à la dépuration totale de la maſſe du ſang, la nature, pour s'affranchir & ſe délivrer d'une humeur nuiſible, la porte ſur les glandes où elle s'arrête, & produit les maladies dont on va parler.

SECTION II.

Des Scrophules bénignes qui attaquent les glandes.

ON vient de voir les désordres que cette humeur impure occasionne dans la membrane adipeuse, & dans la peau où elle s'est déposée; mais quand la dépuration est imparfaite, elle se jette sur les glandes du cou, le long des jugulaires, sous le menton & près des angles de la mâchoire, où elle forme des tumeurs phlegmoneuses qui viennent en peu de jours à suppuration, caractère propre à ces sortes de Scropules : la fièvre, l'inflammation, la tension de la partie, la chaleur, la rougeur, les élancemens paroissent successivement, & bientôt après la fluctuation y devient sensible. Ces tumeurs sont d'abord molles, rondes, élevées, circonscrites, & la peau est très-mince. La fièvre, qui est vive pendant que le pus se forme, cesse aussitôt que la tumeur est venue à parfaite maturité. Les duretés qui sont à leurs bases, se fondent très-promptement : si elles s'ouvrent d'elles-mêmes,

comme cela arrive fort ſouvent, le pus qui en ſort eſt blanc & homogène ; la tumeur s'affaiſſe un peu ; ce qui en ſort chaque jour, en diminue encore le volume ; cependant elle ſe remplit preſque chaque jour à meſure qu'elle ſe déſemplit ; la peau s'uſe & s'émince en dedans ; l'ouverture, de petite qu'elle étoit d'abord, s'élargit ; la tumeur ſe vuide enfin entièrement ; le pus devient plus épais de jour en jour ; la peau s'affaiſſe & adhère dans la circonférence ; en fort peu de temps il ſe fait une bonne cicatrice.

Ces premiers indices d'un mal qui n'eſt qu'aſſoupi, & dont la cauſe n'eſt pas détruite, ſerviront de règle de conduite pour le combattre dans le ſecond âge, lorſqu'il reparoîtra ſous des formes variées.

Le terme de la ſeconde dentition eſt ordinairement funeſte aux enfans qui ont déja eſſuyé les accidens dont nous venons de parler. La cauſe qui avoit donné naiſſance aux premiers, n'a rien perdu de ſa puiſſance ; elle a, au contraire, acquis de nouvelles forces, par le mauvais choix des alimens dont on a nourri l'enfant pendant le ſevrage. Auſſi

voit-on ſurvenir une foule d'accidens, tels que des fièvres aiguës, le délire, les convulſions, le vomiſſement, les dévoiemens, les coliques, la dyſſenterie, &c. L'enfant une fois échappé aux dangers de ces ſymptômes menaçans, reprend ſa première ſanté; les gencives qui recouvrent les dents molaires, de gonflées qu'elles étoient d'abord, s'émincent inſenſiblement, & oppoſent moins de réſiſtance aux inégalités de la dent qui les perce bientôt. Pendant que la nature fait ſes efforts pour briſer les liens qui retenoient les dents ſous la gencive gonflée & tendue, les filamens nerveux venant de la cinquième paire, preſſés entre la gencive & la dent, communiquent aux ramifications de cette même paire de nerfs l'irritation qu'ils éprouvent. Or, comme ces ramifications ſe diſtribuent aux glandes parotides, aux maxillaires, aux ſublinguales, & à celles qui ſont le long du trajet des jugulaires, il n'eſt pas étonnant que par la contraction qu'elles éprouvent, elles gênent, ralentiſſent ou même arrêtent la ſécrétion dans ces glandes, qui par conſéquent doivent ſe gonfler, & engorger auſſi les graiſſes qui les entourent. La fièvre qui accom-

pagne cet engorgement, & qui eſt rarement inflammatoire, n'eſt pas de longue durée. Les graiſſes qui étoient gonflées s'affaiſſent, le bourſoufflement s'évanouit, & les glandes ſeules demeurent tuméfiées. Ces glandes, quoique tendues, ne ſont point inégales au toucher, & ſont très-peu douloureuſes. Ces tumeurs ſont communément appelées par le peuple *glandes de croiſſance.*

Si les embarras qui ſe ſont faits dans les glandes ne ſe ſont pas terminés par la voie de la réſolution, les humeurs qui ſe ſont arrêtées dans le corps compacte de ces organes ſécrétoires, s'y épaiſſiſſant par leur ſéjour, les endurciront encore davantage. Ces glandes conſerveront pendant quelque temps leur même forme; mais, à meſure que le corps ſe développera, & parviendra à l'âge nubile, on verra ces humeurs épaiſſies ſubir des changemens relatifs à la force plus ou moins grande de la nature. Car alors ces corps glanduleux, ébranlés par le mouvement ſiſtaltique des artères qui les environnent, éprouveront à chaque inſtant des ſecouſſes qui réſoudront ces humeurs épaiſſies, & les forceront à en-

filer les canaux excréteurs de ces glandes; ou bien ce même mouvement occasionnera une inflammation qui se terminera par la suppuration. Par conséquent le battement continuel des artères sera non-seulement un moyen que la nature emploiera pour s'affranchir de la gêne que ces glandes opposent, par leur compression, au passage du sang, mais encore le mouvement de raréfaction que l'on observe à l'époque de l'âge nubile ou de la puberté, contribueront singulièrement à délivrer ces malades, pour peu que l'art vienne directement au secours de la nature. Mais, quelques moyens que la nature ou l'art emploie, ces glandes ne se résolvent pas, ou ne suppurent pas toujours en ce moment; elles se conservent souvent assez grosses, & pendant long-temps, & enfin disparoissent sans qu'on s'en apperçoive.

On peut encore mettre au rang des Scrophules bénignes le gonflement qui arrive aux glandes du cou des habitans des collines & des vallées.

L'observateur exact trouvera une grande différence entre les Ecrouelles qui attaquent ceux qui demeurent dans

les villes, & celles qui affligent les habitans des gorges & des montagnes. Le cou de ceux-ci eſt ſouvent gonflé par l'engorgement pâteux des graiſſes qui entourent les jugulaires, & par le gonflement de la glande thyroïde, dont les extrémités s'étendent juſqu'aux glandes maxillaires, leſquelles ſont auſſi gonflées, molles, égales, ſans changement de couleur à la peau. Quelquefois auſſi les glandes de la nuque ſont groſſes, arrondies, ſans dureté, ni rougeur, ni douleur; enfin, tout le cou paroît, & eſt effectivement beaucoup plus gros qu'il n'a coutume de l'être chez ceux qui habitent dans les plaines. Si l'on compare ces tumeurs avec celles dont nous avons parlé, leſquelles ſont dures, inégales, moins ſphériques, on ſera en état de juger de la différence qu'il y a entre elles, relativement à la cauſe qui les a produites. On ſait que de toutes les glandes qui environnent le cou, les unes ont leurs conduits excréteurs qui s'ouvrent dans la bouche, vers la baſe & la pointe de la langue; les autres reçoivent les vaiſſeaux lymphatiques qui ſe portent le long des jugulaires. La glande thyroïde, dont j'ai décrit ailleurs la

ſtructure, (Mémoires des Sav. étrangers de l'Acad. Royale des Scienc. *Tom. I, pag. 160*) a ſes conduits excréteurs qui s'ouvrent dans le larinx, comme je l'ai fait voir. On ne ſera pas ſurpris que ces glandes ſe gonflent, & acquièrent même ſouvent un volume très-conſidérable, par l'uſage des eaux qui contiennent beaucoup d'acide vitriolique, telles que fourniſſent les ſources qui ſe trouvent fréquemment dans les montagnes. Ces eaux, bues inconſidérément, & dans un temps peu opportun, comme dans les grandes chaleurs, lorſque les habitans, brûlés de l'ardeur du ſoleil, vont étancher leur ſoif dans des ruiſſeaux pour ainſi dire glacés, ſont la ſource de ces maux. Le grand froid qui ſaiſit l'intérieur du pharinx & du larinx, produit une conſtriction dans l'orifice des canaux excréteurs qui y aboutiſſent; d'où s'enſuit le gonflement des glandes, dont la ſécrétion ne ſe fait plus avec la même facilité. Ce qui ſe paſſe au cou, arrive auſſi quelquefois à la poitrine; d'où réſultent des enrouemens, la perte de la voix, & quelquefois dans la ſuite l'aſthme. Ces glandes s'enflamment rarement, & ne ſuppurent preſque jamais:

cependant, ſi par haſard elles ſuppurent, le foyer purulent ne prend jamais un mauvais caractère; & ces ulcères, après une longue ſuppuration, viennent enfin à une bonne cicatrice : c'eſt ce que j'ai obſervé en examinant les malades de ces cantons; mais, ſi elles ne ſuppurent pas, ce qui eſt très-ordinaire, elles reſtent gonflées, acquièrent avec le temps plus de volume, & demeurent tout le reſte de la vie ſans cauſer d'autres déſordres, ſi ce n'eſt l'incommodité, avec laquelle ces habitans s'accoutument. Cette maladie qui n'eſt qu'accidentelle, demeure propre à chaque individu qui la contracte, ſoit enfant, ſoit adulte; & dans cet état, elle ne porte point de contagion & ne ſe communique point aux enfans de ceux qui en ſont affectés.

J'ai bien obſervé ces maladies dans les endroits où elles ſont fréquentes, comme dans les Alpes & les Pyrénées; mais les circonſtances ne m'ont pas mis à portée d'éprouver ſur un grand nombre, les remèdes dont je me ſuis ſervi avec ſuccès à Paris contre les autres eſpèces d'Ecrouelles, qui y ſont aſſez communes, ſur-tout parmi le peuple; cependant je m'en ſuis utilement ſervi ſur

quelques particuliers de ces cantons, qui, étant à Paris pour y travailler, ſont venus chez moi chercher du ſoulagement aux maux qu'ils avoient apportés avec eux. Les ſecours qu'ils ont reçus de ces remèdes leur ayant été ſalutaires, m'engagent à les conſeiller en pareil cas. Comme on ſait par expérience, que les tempéramens, la manière de vivre, les alimens, le climat, l'air, l'eau, le ſol, apportent des différences dans la cure des maladies, j'ignore abſolument, je l'avoue, ſi les remèdes que j'ai employés utilement, auroient un auſſi heureux ſuccès dans le pays. Ne pouvant décider cette queſtion, j'invite les Médecins de ces cantons à s'en ſervir avec toutes les précautions que j'indique dans la cure, très-perſuadé qu'ils ne pourront produire aucun effet nuiſible. Je ſuis d'autant mieux fondé à le croire, que ces remèdes peuvent & doivent remplir l'intention que l'on a de fondre la lymphe, de faciliter ſon cours, de déſobſtruer les canaux engorgés, & de donner du reſſort & de l'élaſticité aux vaiſſeaux qui l'ont perdue par la préſence du fluide épais qu'ils renfermoient.

SECTION III.

Des Scrophules malignes externes qui attaquent la peau.

RIEN n'eſt ſi ordinaire que de voir paroître à la tête des enfans les gales ou croûtes laċtées dont j'ai déja parlé, qu'on appelle communément *gourmes*. Ces gales qui occupent plus ou moins d'eſpace, & quelquefois tout le cuir chevelu, ſont ou sèches, ou humides; celles-ci ſuintent plus ou moins abondamment, forment des croûtes, tombent & ſe renouvellent. Cette éruption, ſigne précurſeur de la première dentition, a coutume de s'adoucir ou de ceſſer, lorſque les dents ſont ſorties de leurs alvéoles, pour reparoître ſouvent à chaque mouvement que fait la nature pour pouſſer les dents au dehors. Ces gales s'étendent auſſi derrière les oreilles, le long du cou, & gagnent quelquefois les épaules, la poitrine & le reſte du corps; où elles excitent dans le tiſſu de la peau une eſpèce de phlogoſe dont les effets ſont des écoulemens quelquefois ſi abondans, que l'épiderme enlevé par

les linges qui s'y attachent, ne préfente prefque plus qu'une plaie. La douleur, les cris, les agitations, la fièvre même accompagnent toujours ces fortes d'éruptions qui y laiffent de petits ulcères ronds, plus ou moins nombreux, dont la figure & la durée indiquent le caractère.

Les gales sèches s'annoncent d'abord fur l'épiderme par de petites écailles qui tombent en forme de pouffière, foit que l'on peigne ou broffe la tête des enfans. Ces petites écailles fe reproduifent, augmentent en nombre; la peau prend plus d'épaiffeur; & bientôt cette incruftation sèche couvre toute la tête en forme de calotte, & comprend la racine des cheveux qui ne pouffent prefque plus. Ce vice de la peau n'eft pas feulement borné au cuir chevelu; il s'étend fur différentes parties du corps, & affecte principalement les environs des jointures, comme celle du coude, du poignet & de la main; d'autres fois il fe jette fur la peau des lombes, au jarret, fur l'articulation du tarfe avec la jambe, & fur tout le métatarfe. Cette efpèce de gale difperfée par plaques plus ou moins grandes, de figures irrégulières, reffem-

ble beaucoup aux dartres sèches : cependant il y a entr'elles une grande différence, en ce que celles-ci ſont, pour l'ordinaire, de forme ronde, avec un petit cercle rouge à leur baſe, toujours écailleuſes; & excitent des démangeaiſons preſque intolérables; les autres, au contraire, ſont beaucoup plus élevées, grenues, ſans aucune écaille, diſpoſées à ſaigner à la moindre occaſion, circonſcrites, ſans rougeur, & ne cauſent aucune démangeaiſon.

Il eſt encore une autre eſpèce ſingulière d'affection ſcrophuleuſe de la peau, que j'ai obſervée dans quelques ſujets. Les cellules de la membrane adipeuſe étoient tellement privées de la graiſſe qui les rempliſſoit auparavant & en ſoutenoit les feuillets, que la peau ayant perdu ſon épaiſſeur, ſa conſiſtance & ſa ſoupleſſe, flottoit lâchement, pour ainſi dire, ſur les muſcles de la cuiſſe & de la jambe, & étoit tout-à-fait ſemblable à un bas de peau liſſé mal étendu. Ce que j'ai trouvé digne de remarque, c'eſt que cette peau étoit tout-à-fait inſenſible.

Quoique ces affections de la peau puiſſent être regardées ſeules comme

vraiment ſcrophuleuſes, il eſt cependant rare qu'elles paroiſſent ſans être accompagnées d'autres ſymptômes qui conſtatent la nature du vice qui les a fait naître.

SECTION IV.

Des Scrophules malignes adipeuſes.

LE pannicule graiſſeux eſt ſouvent le ſiège des Scrophules, dont le génie eſt de condenſer & d'épaiſſir les graiſſes contenues dans les cellules qui le conſtituent. Sitôt qu'elles ont perdu leur conſiſtance naturelle, tout ce qui aborde à ces réſervoirs les remplit, écarte leurs parois, les rompt même, & de pluſieurs n'en forme plus qu'un ſeul beaucoup plus ſpacieux. Le ſuc graiſſeux qui arrive de toutes parts à ce follicule, le dilate, l'étend encore davantage, & préſente ſous la peau une tumeur molle plus ou moins groſſe. Si quelque portion de cette matière graſſe, encore un peu fluide, pénètre dans la texture de la peau, s'imbibe entre ſes feuillets, elle excitera dans ce corps cutané, par ſon acrimonie, une ſorte de phlogoſe, &

même d'inflammation. C'eſt ce qu'on voit arriver à la peau du viſage des enfans dont le nez ſe gonfle, les lèvres, tant ſupérieures qu'inférieures, ſe tuméfient ; les paupières deviennent plus épaiſſes ; la conjonctive & l'intérieur des paupières ſe bourſoufflent ; les yeux ſe rempliſſent de larmes ; la cornée tranſparente s'obſcurcit ; il s'y forme de petits boutons tranſparens qui ſe percent & laiſſent de petits ulcères très-douloureux ; les follicules muqueux ou criptes de la membrane pituitaire, des foſſes nazales, du palais mobile & du pharinx, s'imbibent auſſi de la même humeur : les graiſſes qui entourent les glandes parotides, les maxillaires, les ſublinguales, les jugulaires, ſe condenſent auſſi ; celles ſituées près la nuque, celles qui avoiſinent les clavicules & le ſternum, retiennent auſſi cette humeur qui les obſtrue.

D'autres fois, le vice ſcrophuleux gagne le tiſſu cellulaire des muſcles qui revêtiſſent la poitrine & l'épine, engorge les graiſſes qui entourent les glandes axillaires, forme des tumeurs ſous les muſcles pectoraux, & en différens endroits où le tiſſu cellulaire eſt plus

abondant. Il s'en forme auſſi dans les graiſſes qui entourent l'artère brachiale, principalement près du condyle interne. Ces tumeurs ſont longues, dures & très-peu douloureuſes; cependant le temps y amène la ſuppuration en un, ou en pluſieurs endroits. On voit arriver la même choſe dans les graiſſes ſituées deſſus & deſſous les aponévroſes de l'avant-bras, autour du poignet, & dans la paume de la main. Cette humeur s'arrête également dans les graiſſes qui recouvrent les muſcles du bas-ventre & ceux des lombes, où elle forme auſſi des tumeurs : on en trouve encore dans les graiſſes des muſcles feſſiers, dans celles qui recouvrent le *faſcia-lata*, & quelquefois deſſous cette aponévroſe : les graiſſes qui enveloppent le cordon des vaiſſeaux cruraux, deviennent auſſi le ſiège de ces tumeurs. La membrane adipeuſe des jambes & des pieds, n'en eſt pas plus exempte que les autres parties du corps. La plupart de ces tumeurs répandues çà & là ſous la peau dans le pannicule graiſſeux, ſont de véritables ſtéatomes, des atéromes & des melliceris, qui n'ont d'autres différences extérieures entre eux, que du plus au moins

de confiftance de l'humeur accumulée dans les follicules où ils fe font formés.

SECTION V.

Des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.

ENTRE les tumeurs qui paroiffent le long des jugulaires, deffous la mâchoire & dans les glandes fituées entre les mufcles au bas de l'occiput, on en voit quelquefois de plufieurs claffes; &, pour peu que l'on veuille confidérer avec attention ces groupes glanduleux, que l'on trouve fi énormes dans quelques fcrophuleux, il eft facile d'y diftinguer trois ordres de tumeurs. Le premier comprend celles qui font les plus apparentes au dehors, lefquelles font molles, rondes, égales, fans changement de couleur à la peau; elles font de la nature des loupes. La feconde claffe ne diffère en rien du ftéatome, de l'atérome & du melliceris, dans lefquels ont fent une fluctuation fourde & obfcure, en raifon du plus ou moins de confiftance de l'humeur qui y eft renfermée. Ces tumeurs font molles,

molles, arrondies, un peu applanies & circonſcrites à leur baſe par un cercle dur qui les ſépare. Enfin, on découvre dans toute cette maſſe une troiſième eſpèce inégale, plus longue, plus adhérente, plus profonde, & ſervant d'appui aux autres qui y ſont amoncelées; leſquelles ſont vraiment glanduleuſes, dures, inégales, concrètes, adhérentes aux deux autres eſpèces qui les recouvrent. Les premières prennent naiſſance dans la membrane adipeuſe, dont la graiſſe qui remplit les cellules, s'y condenſe, s'y épaiſſit, en ſoulève les feuillets, & forme les tumeurs qu'on y obſerve. Ces tumeurs doivent leur origine à l'engorgement & à l'endurciſſement des vraies glandes du cou qui, par leur compreſſion, ralentiſſent, & même ſuſpendent le mouvement des fluides qui y arrivent & doivent en ſortir. Comme de jour en jour les obſtacles ſe multiplient, que les fluides trouvent des difficultés invincibles pour arriver à leur deſtination, & que, d'un autre côté, ces fluides éprouvent les mêmes réſiſtances pour leur retour, il doit néceſſairement arriver des ruptures dans les parois des vaiſſeaux qui les contiennent; de-là, l'extravaſation.

Ces liquides de différentes natures, s'accumuleront insensiblement dans le tissu cellulaire, acquerront des degrés de putréfaction, briseront peu à peu les mailles du rézeau qui les soutenoit, se frayeront des routes à travers ses débris; &, se réunissant par des contours & des routes différentes dans un foyer commun, formeront des tumeurs molles sous la peau, qui, s'éminçant, se percera enfin d'elle-même, sans que la couleur en ait été changée. Le dégorgement qui suivra cet écoulement, n'apportera pas un changement considérable à toute cette masse glanduleuse. Celles de dessus deviendront seulement un peu plus mobiles; mais celles de dessous, qui sont les plus profondes, ne recevront aucun changement: car on voit clairement, par ce qui a été dit, qu'il n'y a que le tissu cellulaire qui ait été détruit par les liquides extravasés d'abord, & recueillis dans le réceptacle qu'ils se sont creusé eux-mêmes. La matière qui sort de ces sortes de tumeurs, est une espèce de sanie, tantôt épaisse, tantôt ichoreuse, d'un blanc sale & de mauvaise odeur. Le foyer s'applanit promptement; & l'on feroit

étonné de voir qu'une auſſi petite tumeur fournît de la matière en auſſi grande abondance, ſi l'on ne ſavoit, d'ailleurs, que cette quantité eſt le produit du tiſſu cellulaire qui ſuinte & qui eſt en pourriture. Mais comme les vraies glandes, ainſi que les tumeurs loupeuſes, ont leurs enveloppes particulières devenues plus épaiſſes par la maladie, & qu'elles n'ont pas été compriſes dans la route que la matière s'eſt frayée, on ne doit pas être étonné que ces tumeurs ne ſoient pas ſenſiblement diminuées. On voit ſouvent ces eſpèces d'ulcères ſe guérir d'eux-mêmes, après avoir long-temps ſuinté, par le recollement qui s'eſt fait dans les routes tortueuſes que le pus parcouroit auparavant. Cette ſorte de guériſon, qui n'en eſt pas une, eſt quelquefois ſuivie de nouvelles tumeurs ſemblables à la première, qui ſe percent, ſuppurent, & ſe ferment d'elles-mêmes, ſans apporter pour cela aucun changement dans les tumeurs fondamentales. Lorſque pluſieurs tumeurs ſemblables ont long-temps ſuinté, on apperçoit un dégonflement général dans toute la maſſe glanduleuſe, dans laquelle on diſtingue beaucoup

mieux les différens ordres de glandes qui la composent, mais dont l'assemblage, plus rapproché par la perte du tissu cellulaire, forme une masse de tumeurs plus dure & plus compacte qu'elle n'étoit auparavant. Avant l'extravasation ou la suppuration, le cuir chevelu, le cou & le visage étoient extrêmement gonflés, & comme boursoufflés par la difficulté que les liquides trouvoient dans leur retour vers cette tumeur; mais l'affaissement procuré par des suintemens répétés, facilite le dégorgement des parties supérieures : aussi observe-t-on constamment, que la bouffissure du visage pâle & décoloré, se dissipe; les yeux deviennent moins saillans, les lèvres moins tuméfiées, & le teint prend une meilleure couleur. Toutes ces révolutions se passent ordinairement sans douleur & sans fièvre.

J'ai trouvé quelquefois la carotide externe tellement entourée de glandes & de graisses endurcies, qu'il résultoit de cet amas une tumeur ronde, égale, uniforme, où l'on observoit des pulsations, non-seulement au toucher, mais même à la vue, ce qui représentoit l'image d'une tumeur vraiment

anévrifmale ; il étoit même facile de s'y méprendre, parce que le battement central s'étendoit dans toute la circonférence de la tumeur, comme on l'obferve dans l'anévrifme : auffi y ai-je été trompé ; & ce qui a diffipé mon erreur, c'eft d'avoir vu cette tumeur fe réfoudre dans le cours du traitement comme les autres glandes, & les fymptômes s'évanouir.

Les glandes axillaires ne font pas moins fujettes à tous ces défordres. Elles paroiffent d'abord plates, ifolées, profondes, mais s'accroiffent peu à peu dans toutes leurs dimenfions, s'uniffent, & ne forment enfuite qu'une feule maffe. On n'obferve dans les premiers temps, aucun changement de couleur à la peau, ni chaleur, ni douleur. Cette tumeur, quoique fouvent confidérable, ne gêne point les mouvemens du bras ; mais la compreffion qu'elle fait fur le trajet de l'artère brachiale & fur les nerfs qui l'accompagnent, eft fouvent la caufe des engorgemens qui fe font dans les graiffes qui entourent ces vaiffeaux. Rarement cette tumeur s'enflamme ; & s'il y furvient quelquefois de l'inflammation, ce n'eft jamais que

dans le tiſſu cellulaire, qui réunit toutes ces glandes ſous une même maſſe. L'empâtement que l'on ſent dans la partie interne du bras, eſt un indice certain de la difficulté qu'éprouvent les liqueurs dans leur retour. Auſſi voit-on une ſorte d'œdème dans tout l'avant-bras, lequel s'étend juſqu'à la main. Ces engorgemens glanduleux de nature froide & indolente, ſe terminent enfin par une ſuppuration qui, formée dans le tiſſu cellulaire qu'elle détruit, eſt toujours de mauvais augure, dure très long-temps, diminue le volume de toute la tumeur, & laiſſe les glandes cohérentes entre elles. Cette tumeur alors de moindre volume, eſt beaucoup plus compacte, plus dure & plus inégale qu'auparavant, parce que les graiſſes interpoſées entre ces glandes, ſe ſont fondues par la ſuppuration. Il ſe forme auſſi de petites tumeurs le long du muſcle pectoral, dans les graiſſes qui environnent la queue de ce muſcle, leſquelles venant aſſez promptement à ſuppuration, laiſſent des ulcères plus ou moins profonds dans les interſtices de ce muſcle, & ſont très-longs à guérir. Mais, quelle que ſoit la

ſuppuration qu'ils rendent, elle ne diminue jamais la tumeur primordiale.

Les glandes inguinales ne ſont pas à l'abri du vice écrouelleux, qui, ſouvent, s'y arrête & les gonfle, ainſi que les graiſſes qui les entourent; d'où réſulte une tumeur, pour l'ordinaire, plate, informe, qui s'étend depuis le ligament de Fallope, & même au deſſus, juſque dans les graiſſes ſituées entre les muſcles triceps, le pſoas, l'iliaque & le pectinæus. Cette tumeur, ſans paroître s'enflammer beaucoup, vient rapidement à ſuppuration; le pus eſt rarement recueilli dans un ſeul & unique foyer, mais diſtribué en différentes petites tumeurs ſuperficielles, qui s'ouvrent d'elles-mêmes, & laiſſent couler une matière plus ſéreuſe que purulente. A meſure que cette matière s'écoule, la maſſe totale de la tumeur diminue; & alors on ſent diſtinctement les glandes ſéparées plus ou moins groſſes, dures, arrondies, peu mobiles, & comme fixées ſur les débris du tiſſu cellulaire qui uniſſoit les muſcles entre eux. Ces petites tumeurs, comme autant de ſources purulentes, après s'être ouvertes, laiſſent à la peau de petites éminences,

au centre desquelles se trouve un trou d'où sort une sérosité ichoreuse & fétide. Ces écoulemens, quoique multipliés, subsistent pendant fort long-temps, & sont difficiles à tarir. Comme cette humeur n'est point phlegmoneuse, mais de nature froide, il n'est pas étonnant de la voir arriver lentement à suppuration, sans douleur & sans fièvre.

Les glandes placées sous le jarret, entre les muscles fléchisseurs de la jambe, s'engorgent, se gonflent peu à peu, & forment, avec les graisses qui les entourent, une tumeur plus ou moins volumineuse, qui suppure, pour l'ordinaire, après avoir demeuré long-temps dans le même état. Les graisses qui enveloppent ces glandes se fondent par la suppuration, &, diminuant le volume de la tumeur, laissent appercevoir distinctement ces glandes, qui, amoncelées & collées les unes sur les autres, présentent une tumeur plus dure & plus inégale.

SECTION VI.

Des Scrophules bénignes internes.

ON ne peut avoir de notions des maux qui arrivent dans l'intérieur du corps, qu'autant qu'on a acquis une connoiſſance exacte de ce qui s'eſt manifeſté au dehors. Les maladies qui ſurviennent aux glandes dont on vient de voir l'expoſé, ſont les véritables images de celles qui arrivent aux glandes intérieures. Il n'eſt pas toujours facile de connoître les déſordres qu'elles cauſent : on ne peut avoir ces notions que par des rapports d'approximation, & après avoir connu par des ſignes extérieurs leur vrai caractère. L'expérience confirme cette vérité.

On a vu, en parlant des maladies de la peau & de la graiſſe, que dans les Scrophules bénignes il ſe faiſoit toujours des éruptions, & quelquefois des engorgemens dans la membrane adipeuſe, leſquelles ſe diſſipoient après l'éruption des dents. Lorſque le tempérament eſt fort & vigoureux, cette humeur eſt portée plus volontiers vers la

tête & les extrémités; tandis que ſi le corps eſt foible, délicat & languiſſant, elle s'arrête dans les glandes intérieures ou de la poitrine ou du bas-ventre.

La toux qui ſurvient aux enfans dans le temps de la dentition, eſt toujours accompagnée de fièvre, d'averſion pour le téton, de défaut de ſommeil, de réjection du lait; le ventre ſe gonfle ; le dévoiement ſurvient, ainſi que les tranchées ; les coliques ſont ſuivies de matières verdâtres & glaireuſes : ces accidens ſe terminent, pour l'ordinaire, après l'éruption des dents. S'il ne s'eſt point fait d'éruption à la peau, qu'il n'y ait point d'écoulement par le ventre, l'humeur qui devoit s'échapper, ſe jette quelquefois, ou ſur le cerveau, ou ſur la moëlle de l'épine, & produit ſouvent des convulſions mortelles. C'eſt pendant que la nature travaille à ſe délivrer d'une humeur qui l'incommode, qu'il ſe fait dans les glandes du poumon, dans celles du méſentère, des engorgemens qui, venant promptement à maturité, forment des ſuppurations qui font périr les enfans. La perſévérance de la toux changée en ce que l'on appelle coqueluche,

la difficulté de refpirer, l'oppreffion habituelle, la rougeur du vifage & fa bouffiffure, le pouls petit, fréquent & ferré, les petits friffons, tout annonce la fuppuration dans le poumon dont les glandes font tuméfiées.

Les engorgemens qui fe font faits dans le premier âge, tant dans les glandes du poumon que dans celles du méfentère, & qui ne fe font pas terminés par la voie de la réfolution, fubfiftent fouvent fort long-temps, fans produire aucun défordre apparent; mais le gonflement qu'elles ont confervé, s'accroît de plus en plus vers le temps de la feconde dentition, qui arrive ordinairement vers l'âge de quatre ans & demi ou cinq ans, jufqu'à fept: alors la toux, la fièvre, le gonflement du ventre, les dévoiemens, les coliques, les convulfions, les éruptions à la peau reparoiffent avec plus de violence qu'au temps de la première dentition; & fi ces enfans ont été affez heureux pour échapper au péril dont ils étoient menacés, ils évitent rarement les accidens fecondaires plus dangereux que les premiers; la fièvre augmente le fpafme; le gonflement des glandes tiraille & irrite les

nerfs qui s'y diſtribuent & les avoiſinent; les éruptions de la peau s'accroiſſent; les petits engorgemens glanduleux qui ſont ſous les incruſtations galeuſes, & dans leurs environs, perſiſtent. Quoique ces glandes reſtent quelquefois gonflées, elles ne gênent pas toujours d'une manière ſenſible les fonctions des organes où elles ſont ſituées, mais elles deviennent ſouvent l'occaſion de grandes maladies; car ſi, par quelque cauſe que ce puiſſe être, elles acquièrent encore un plus grand volume, on voit ſouvent ces enfans avec l'apanage de la ſanté la plus floriſſante, après des fièvres tierces accidentelles, ou quartes, avoir d'abord de petites toux, de l'oppreſſion, de petits dévoiemens, dépravation d'appétit, l'inſomnie, fièvre lente, des friſſons irréguliers, des ſueurs nocturnes, tomber dans le maraſme, & enfin périr.

A l'ouverture des cadavres, on trouve preſque toujours les glandes qui accompagnent la trachée-artère & ſes diviſions, & celles de l'œſophage tuméfiées, & ſi gonflées que leur volume excède trois ou quatre fois celui de l'état naturel; le poumon flétri & adhérent

à la plèvre; le péricarde rempli de sérosité; le thymus extrêmement gonflé, & toutes les glandes d'une substance plus solide, mais non concrète.

Dans d'autres, le tissu cellulaire qui réunit les grains glanduleux dont l'assemblage compose les glandes, après l'inflammation qu'il a subie, tombe en suppuration. Le pus amassé & retenu par leur membrane commune, présente des abcès qui communiquent souvent entre eux. Si quelquefois ils s'ouvrent du côté de la substance du poumon, le pus s'épanche dans son parenchyme; mais s'ils se percent à sa surface, & que ce viscère ait contracté des adhérences avec la plèvre, le pus s'insinue dans le tissu cellulaire qui l'unit aux muscles intercostaux, &, transsudant à travers leur texture, forme un œdème extérieur assez difficile à connoître d'abord au toucher, ou bien il produit à la surface du poumon, de petits abcès qui, venant à se percer, le laissent échapper & s'épancher sur le diaphragme.

Il arrive la même chose dans le bas-ventre. Les glandes du mésentère, celles du mésocolon, les reins succeinturiaux, le pancréas, se gonflent aussi, mais rare-

ment viennent à ſuppuration. Le foie, la rate acquièrent beaucoup plus de volume qu'ils n'en ont naturellement; auſſi trouve-t-on de la ſéroſité épanchée dans cette cavité, & une infiltration dans le tiſſu cellulaire qui lie & retient enſemble tous ces viſcères. Il n'eſt donc pas étonnant de trouver dans ces cadavres de la bouffiſſure au viſage & aux mains, & de l'œdème aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds.

Lorſque les enfans ont paſſé ce terme fatal de la ſeconde dentition, ſans qu'il leur reſte de dérangement aſſez caractériſé, ils peuvent, par la force de leur tempérament, écarter les accidens, qui ne ſe manifeſteront que vers le temps de la puberté. Les ſymptômes qui ont annoncé dans le ſecond âge les engorgemens formidables des glandes & des viſcères, tant de la poitrine que du bas-ventre, ſe reproduiront avec d'autant plus de facilité, que les changemens que la nature médite, doivent s'opérer dans peu de temps, & que toutes les fonctions conſpirent à en procurer de nouveaux pour la reproduction. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe commencent à devenir rê-

veurs & penſifs ; la vivacité qu'ils avoient auparavant, ſe change en pareſſe & en langueur : inſenſiblement ils maigriſſent, la peau ſe décolore, l'appétit ſe perd, le ſommeil involontaire les accable, ils rendent des urines claires & en abondance, le ventre eſt reſſerré; le pouls devient plus vif & plus fréquent; il paroît au viſage des rougeurs paſſagères, & ſur-tout le ſoir ; la paume de la main eſt chaude & brûlante ; pendant la nuit, la fièvre s'allume; le corps eſt embraſé; la langue ſe sèche; ſur le matin ces accidens s'évanouiſſent : le malade paroît avoir repris ſon premier état; cette tranquillité n'eſt pas de longue durée : les accidens s'accroiſſent de jour en jour, & laiſſent fort peu d'intervalle ; la toux, l'oppreſſion, le dégoût, les nauſées, les vomiſſemens, les friſſons irréguliers, l'augmentation de la fièvre annoncent des ſuppurations intérieures qui, ſi elles ſe font à la poitrine, préſentent, dans les crachats qui en ſortent, des ſtries purulentes, accompagnées quelquefois de petits filets de ſang. Ces accidens ne ſont pas toujours ſuivis de la phthiſie pulmonaire; car, à l'aide des remèdes

convenables, ces malades peuvent guérir; mais s'il ſe fait dans le bas-ventre quelques ſuppurations, ou dans les glandes, ou dans le tiſſu cellulaire, le pus, qui n'a pas librement ſon iſſue par la réſorbtion continuelle, augmente les accidens que j'ai déja annoncés, & ces malades périſſent. Il eſt évident que la cauſe qui avoit d'abord engorgé les glandes, n'ayant pas été détruite après les premières ſecouſſes, n'a fait qu'augmenter encore leur volume dans le ſecond âge. Leur accroiſſement, qui n'eſt dû qu'au défaut de réſolution & à la perſévérance de la cauſe qui l'a produit, donne ſouvent, dans ce troiſième âge, la mort aux malades, comme on l'obſerve à l'ouverture de leurs cadavres, dans leſquels on trouve toujours du pus amaſſé ſous la membrane commune des glandes, ou dans les graiſſes qui les environnent.

SECTION VII.

Des Scrophules malignes internes.

LES enfans qui naiſſent de parens mal ſains, reçoivent avec la vie le prin-

cipe des maladies de ceux qui leur ont donné le jour, & le germe d'un mal qui ſe développera ou plus tôt ou plus tard. Ces enfans, en général, paroiſſent d'abord chétifs & délicats, profitent peu ; les agitations dont ils ſont tourmentés par des ſouffrances dont on ignore la cauſe, leur font pouſſer des cris continuels. Tantôt ils prennent avec vivacité le téton de leur nourrice, tantôt il s'en éloignent avec dédain. On obſerve aſſez conſtamment que la tête eſt plus groſſe relativement au reſte du corps, qui s'étend peu, & ſe développe à peine & très-lentement. Le viſage eſt très-alongé, & les tempes applaties; le front large, les cheveux blonds ou de couleur châtain - clair, & rares; les ſourcils peu garnis, les cils fort longs, les yeux aſſez vifs, animés par la douleur, mais languiſſans lorſqu'elle ceſſe; la pupille contractée, le teint aſſez coloré; le cou menu, les veines jugulaires ſpacieuſes & gonflées, la poitrine ſerrée, les côtes applaties, le ſternum en avant; le ventre bourſoufflé & tendu; les os des bras, des jambes & des cuiſſes plus menus qu'ils ne devroient l'être; le corps muſcu-

laire ayant peu de consistance; le pannicule graisseux émincé & flottant sur les muscles, la peau assez colorée; les ongles des pieds & des mains rouges, & extrêmement minces; les os lâchement liés dans leur articulation; le pouls petit, vif & fréquent; le diamètre des artères étroit; les veines apparentes, très-amples; à peine à quinze ou dix-huit mois les premières dents paroissent-elles. Depuis la naissance jusqu'au terme de la première dentition, que cet état a beaucoup reculée, le temps qui s'est écoulé ne s'est passé qu'en langueur, douleurs & cris. Le corps de l'enfant n'a pas profité; les borborygmes, les tranchées habituelles, les diarrhées, les déjections verdâtres & même vertes, accompagnées d'un mucus glaireux, fièvre lente, sommeil interrompu pendant la nuit; les angoisses pendant le jour, des pleurs continuelles qui sont l'expression & le langage de la nature en souffrance : voilà les symptômes qui nous font connoître les scrophules internes & malignes.

Ces signes sont visibles, en considérant l'action des muscles qui se contractent, & qui entraînent dans leurs

mouvemens la peau qui leur eſt, pour ainſi dire, adhérente, par l'affaiſſement total du tiſſu cellulaire, dont les fibres raccourcies tirent la peau, qui obéit en tout ſens à l'action de ces muſcles cohérens avec elle. Ces caractères ſe remarquent principalement au viſage, où les muſcles, pour ainſi dire, deſſinés ſous la peau qu'ils tirent dans leurs mouvemens, offrent la plus véritable image de la douleur, même tacite, dont ces malheureux enfans ſont cruellement vexés. Tous ces ſymptômes ne ſont pas toujours réunis dans le même ſujet; les uns en raſſemblent une grande partie; d'autres, un plus petit nombre; & quelques-uns enfin, les réuniſſent tous enſemble; mais il périſſent pour la plupart avant que ces maux ſoient portés à leur comble. Cependant, ſi ces enfans échappent au péril qui les menace, ils évitent rarement le rachitis, vers lequel ils ont beaucoup de tendance: c'eſt ce que j'ai conſtamment obſervé dans la multitude d'enfans qui ſont venus chez moi, & dans ceux que j'ai eu occaſion de voir dans le cours de ma pratique.

A l'ouverture des cadavres, on trouve

toujours dans le bas-ventre le foie très-volumineux, de couleur pâle, la véſicule du fiel preſque vuide, la rate gonflée, double de ſon volume & endurcie, le pancréas obſtrué, les glandes dont le méſentère eſt parſemé, ſquirreuſes; les épiploïques, celles du cœcum, du colon & du rectum, arrondies, dures, inégales, renfermant des concrétions preſque gypſeuſes; les graiſſes qui entourent la céliaque, celles qui ſont dans la ſciſſure du foie, de la rate, & celles qui environnent les artères rénales, remplies de petites concrétions iſolées en forme de grains. Les viſcères contenus dans la poitrine, ne ſont pas en meilleur état. Le poumon flétri; les glandes bronchiales, celles de la trachée-artère & de l'œſophage, ſont auſſi endurcies, gonflées, & ſurpaſſent de beaucoup leur volume naturel. On trouve auſſi ſouvent de l'eau épanchée dans l'une & l'autre cavité. Le cerveau n'eſt pas à l'abri des déſordres de cette maladie; il ſe fait quelquefois des épanchemens dans ſes ventricules.

J'ai cru devoir réunir ſous un même point de vue tous les caractères qui indiquent l'exiſtence des ſcrophules in-

ternes. Je viens de décrire les ſymptômes auxquels ont peut reconnoître cette maladie dans les enfans qui ont les fibres ſenſibles, élaſtiques & très-irritables. Je crois devoir mettre en parallèle les enfans dont les fibres ſont lâches, molles & douées de peu de ſenſibilité. La forme de ceux-ci a des différences bien marquées ; car, en général, la tête eſt plus arrondie & moins volumineuſe, les cheveux très-nombreux & noirs pour l'ordinaire, leſquels s'avancent ſur le front dont ils couvrent une partie, & laiſſent voir à leurs racines beaucoup de petits poils fins & déliés en forme de duvet, que l'on obſerve auſſi le long du cou & de l'épine. Les ſourcils & les cils très-épais, le viſage gras & plein, le teint pâle & décoloré, la conjonctive gonflée, les yeux ternes & remplis de larmes, la pupille fort dilatée, le nez & les lèvres gonflées ; tout le viſage eſt en général aſſez rond & plein, le cou gras en apparence, le pannicule graiſſeux de tout le reſte du corps aſſez épais, les ongles blancs, épais & recourbés ; la reſpiration un peu gênée ; le ventre gonflé & tendu, de fréquens dévoiemens

ſans douleurs; des matières glaireuſes & fétides ; peu d'appétence pour le téton ou autre aliment ; le pouls petit & fréquent ; les veines extérieures, quoique tendues & ſenſibles au toucher, très-peu apparentes à la vue; indolence dans l'enfant, indifférence à tout, nuls ſignes extérieurs n'indiquent l'angoïſſe dont il eſt vexé; tout eſt opprimé ſans agitations, ſans cris qui annoncent la douleur. Le tiſſu cellulaire du viſage, des mains & des pieds, inſenſiblement ſe gonfle, devient œdémateux; cet œdème ſucceſſivement gagne tout le corps, qui ſe bouffit ; la peau s'étend & devient luiſante, la reſpiration eſt plus gênée, l'écoulement du ventre & les urines ſe ſuſpendent ; l'enfant, enfin, périt.

Tous ces accidens ne commencent guère à paroître que vers le temps de la première dentition, qui eſt toujours lente, mais moins tardive que dans les enfans d'une conſtitution ſanguine & doués de plus d'élaſticité.

On trouve, à l'ouverture des cadavres de ces enfans, tout le pannicule graiſſeux infiltré, & très-ſouvent de l'eau épanchée dans la cavité du bas-ventre & dans celle de la poitrine. Toutes

les glandes, dont le méſentère eſt parſemé, ſont gonflées, arrondies; le foie, la rate, le pancréas très-volumineux ſans être endurcis; dans la poitrine, les poumons, le thymus & la plèvre infiltrés; le péricarde très-rempli d'eau; le cœur flétri, & d'un petit volume; le cerveau & le cervelet d'une conſiſtance plus molle que dans l'état naturel; les ventricules très-remplis d'un fluide lymphatique; la dure-mère & la pie-mère très-abreuvées & moins adhérentes au crâne. Soit dans l'un ou dans l'autre de ces tempéramens, les ſymptômes qui ſe ſuccèdent ne ſe montrent preſque jamais qu'après la diſparution des éruptions cutanées qui ont paru au cuir chevelu, aux paupières, & même aux yeux, au nez, aux lèvres & derrière les oreilles.

Si les accidens dont on vient de parler ſont, & moins multipliés, & moins formidables, ces enfans arrivent, mais toujours avec peine, au terme de la ſeconde dentition; c'eſt alors qu'ils éprouvent de nouvelles ſecouſſes de la même nature que les précédentes, & qui en font périr le plus grand nombre.

Mais ſi le principe de la maladie ſcro-

phuleufe, combiné avec d'autres caufes, ne fe développe qu'après la feconde dentition, les fymptômes qu'il produira feront moins effrayans & moins funeftes. Les organes vitaux ayant acquis plus de vigueur, feront plus en état d'atténuer, divifer & confondre ce principe morbifique avec toute la maffe des humeurs, de le pouffer aux organes fécrétoires, & même de le porter jufqu'au dehors, au moyen des forces de la vie. Ces humeurs, cependant, en parcourant les différens organes, peuvent y laiffer quelque germe du vice dont elles font empreintes, & produire dans la fuite des maladies conformes à leur nature. Les ftafes qui fe feront dans les organes doués de plus d'élafticité & de reffort, feront moins difficiles à vaincre, & pourront être combattues efficacement par les remèdes que l'on indiquera.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des Scrophules osseuses en général.

On vient de voir que le virus scrophuleux attaque la peau, la membrane adipeuse & le tissu compacte des glandes; mais il ne se borne pas seulement à ces parties, il étend son action sur la surface des os, se plonge dans leur intérieur, s'arrête dans leurs corps solides, fuse dans la substance cellulaire des épiphyses & des apophyses, endommage & détruit la membrane qui renferme la moëlle, & opère les mêmes effets sur le suc médullaire contenu dans les cellules osseuses recouvertes de membranes très-minces & délicates qu'il détruit aussi. On a déja fait voir que nulle partie molle du corps ne peut échapper à son action; qu'il l'exerce non-seulement sur l'extérieur, mais encore sur les parties les plus internes; on le verra encore en même temps parcourir toutes les parties osseuses, les attaquer indistinctement, ou au dedans, ou au

dehors, les détruire, & occaſionner ſur elles les mêmes ravages que ſur les parties molles.

Comme il ne s'eſt manifeſté ſur celles-là que par des gonflemens ſenſibles, on ne doit pas être étonné qu'il agiſſe de la même manière ſur les os qu'il gonfle. Auſſi voit-on que les chairs qui recouvrent les os malades s'imbibent inſenſiblement de l'humeur qui ſuinte à travers les pores de l'os. Elles ſont d'abord dures, peu douloureuſes, & ne changent point de couleur : peu à peu elles prennent de la molleſſe vers le centre de la tumeur, qui ſe bombe dans ſon milieu, où la fluctuation eſt d'abord douteuſe ; ſucceſſivement tout le reſte de la tumeur s'amollit, & la fluctuation devient ſenſible vers le centre qui eſt toujours plus élevé : alors la peau commence à changer de couleur, elle prend un rouge pâle; elle s'émince de jour en jour; l'intenſité du rouge augmente ; l'humeur qui y eſt recueillie prend à chaque inſtant un nouveau degré de fluidité ; enfin, la peau devenue très-mince, ſe perce d'elle-même ; la ſéroſité qui en ſort eſt jaunâtre, & la tumeur conſerve preſque ſon même vo-

lume. Si l'on preſſe les environs de l'endroit où il s'eſt fait une petite ouverture, on fait ſortir une matière épaiſſe renfermée dans les cellules du pannicule graiſſeux, & le volume de la tumeur diminue, ce qui n'eſt pas de longue durée; car, peu de jours après elle ſe remplit comme auparavant, malgré le ſuintement continuel qui ſe fait par le petit trou. En comprimant ainſi chaque jour la tumeur, la matière qui en ſort par le trou qu'elle agrandit, perd de ſa conſiſtance; la tumeur s'affaiſſe, & la ſubſtance cellulaire du pannicule graiſſeux entièrement détruite, laiſſe un vuide, & la peau flotte, pour ainſi dire, ſur l'os qui a ſervi de baſe à la tumeur, à la circonférence de laquelle on ſent encore un cercle dur qui a ſervi de limite à la matière accumulée.

Si l'on paſſe une ſonde dans l'ouverture qui s'eſt faite, on trouve l'os à nu, non dans toute l'étendue de la tumeur, mais dans un point ſeulement; le périoſte gonflé recouvrant encore la partie de l'os malade. Ce périoſte qui lui eſt peu adhérent, ſe détruit par la ſuppuration, & la peau qui le recouvre s'émince de plus en plus, ſe détruit auſſi, &

laiſſe un ulcère moins étendu cependant que n'étoit la tumeur. La ſuppuration eſt blanche, mais d'un pus clair & peu conſiſtant, qui ſe change bientôt en une ſanie ichoreuſe & fétide.

Tout ce qui arrive à cette tumeur, ſe paſſe preſque ſans douleur, ſans pulſation ni rougeur, ſi ce n'eſt dans ſon centre & vers la fin. La fièvre n'a aucune part à cette ſuppuration, qui n'eſt point inflammatoire ni phlegmoneuſe. Ceci eſt l'aſpect général ſous lequel les Scrophules oſſeuſes ſe montrent; mais comme on peut les enviſager ſous différens points de vue, relativement à la ſtructure variée des os qu'elles affectent, je vais les préſenter telles qu'elles ſe ſont offertes dans le cours de ma pratique.

Comme le virus ſcrophuleux porte ſon impreſſion ſur toutes les parties oſſeuſes du corps; comme il s'y fixe indiſtinctement, ſuivant qu'il y eſt déterminé, & qu'il opère des effets bien différens ſur les os qui ont des articulations mobiles, je crois devoir diviſer ces maladies en deux claſſes, ſavoir; en celles qui attaquent le crâne & les os de la face, qui ſont joints par des

ſutures de pluſieurs eſpèces; & en celles qui attaquent les os dont les articulations ſont deſtinées à de grands, de moyens & de petits mouvemens, ou à des mouvemens de frottement.

CHAPITRE IV.

Des Scrophules oſſeuſes en particulier.

SECTION PREMIÈRE.

Des Scrophules qui attaquent les os de la Tête.

L'OS de la pommette eſt celui de tous les os de la face que le vice ſcrophuleux attaque le plus ſouvent. Tantôt il ſe plonge dans l'intérieur de cet os, altère, & même détruit les cellules dont il eſt compoſé, & tranſſudant à travers les pores de l'os, qu'il élargit par éroſion, ſe fraye un paſſage, s'infiltre dans les parties qui le recouvrent, les gonfle peu à peu, les endurcit, & forme une

tumeur aſſez conſidérable : ſon apophyſe qui concourt à former, avec l'os maxillaire, la partie inférieure de l'orbite, & celle qui s'unit à l'os des tempes pour former l'arcade zygomatique, le tiſſu cellulaire dans l'interſtice des muſcles, les graiſſes qui environnent la parotide & la glande elle-même, ſont ſi gonflées, qu'elles défigurent tout-à-fait le viſage. Cette tumeur s'accroît lentement, ſans fièvre, ſans douleur, chaleur ni rougeur à la peau. Tantôt ce vice écrouelleux s'arrête & ſe fixe ſous le périoſte qui recouvre cet os & ſes apophyſes, & là, s'accumulant de plus en plus, forme, ſans douleur, ſans fièvre, & ſans changement de couleur à la peau, une tumeur circonſcrite, d'abord applatie, occupant, pour l'ordinaire, toute la ſurface de l'os, laquelle s'arrondit inſenſiblement par l'humeur qui s'y amaſſe, & laiſſe appercevoir une fluctuation ſenſible au toucher.

En comparant ces deux tumeurs, on voit la différence qu'il y a entre elles relativement à l'os malade. Dans le premier cas, la tumeur préſente dès le commencement une maſſe informe, dans laquelle on ne diſtingue qu'avec

beaucoup de peine les différentes parties qui la composent; mais on ne peut pas se tromper en touchant l'os qui fait saillie au milieu du gonflement qui l'environne; dans l'autre, au contraire, la tumeur qui s'élève est molle, &, à mesure que son volume augmente, la fluctuation devient plus sensible. Lorsque le virus scrophuleux s'est arrêté dans l'intérieur de cet os, il le gonfle ordinairement dans toute son étendue, endommage le périoste qui le revêt; & je l'ai quelquefois vu étendre ses ravages jusques dans l'orbite, affecter les graisses qui entourent les muscles moteurs de l'œil, & causer un si grand gonflement dans cette cavité, que l'œil étoit jeté en dehors. Ces cas n'arrivent jamais lorsque cet os n'est attaqué que dans sa superficie; car alors la tumeur, dont la peau s'émince, se perce d'elle-même; & la matière qu'elle contenoit, de fluide qu'elle étoit d'abord, devient très-épaisse, comme de la bouillie, sur-tout si on la comprime dans sa circonférence: l'ouverture qui s'est faite à la peau s'agrandit de jour en jour, & laisse un ulcère fistuleux qui rend plus ou moins de pus, eu égard à son étendue. Si on

le ſonde, on trouve toujours l'os dénué de ſon perioſte dans une plus grande ou moindre ſurface.

L'iſſue eſt bien différente, lorſque le vice occupe l'intérieur de l'os. Non-ſeulement l'humeur tranſſude à travers ſa ſubſtance, & forme la tumeur dont on vient de parler, mais encore cette humeur ſe raſſemble dans différens endroits de la circonférence de l'os, où elle forme de petites tumeurs qui, venant à s'ouvrir, laiſſent échapper une ſéroſité ichoreuſe de très-mauvaiſe odeur. Si l'on paſſe la ſonde dans les petits trous qui ſe ſont faits, on arrive à l'os que l'on trouve ſouvent comme vermoulu, la ſonde pénétrant aiſément dans ſa ſubſtance. Malgré les ſuintemens qui ſe font par les différentes ouvertures, on apperçoit très-peu de diminution dans toute la tumeur, laquelle reſte toujours œdémateuſe, ſur-tout dans l'endroit qui recouvre l'os malade.

Si le vice ſcrophuleux ſe fixe ou ſur les os du nez, ou ſur les apophyſes des os maxillaires, il y produit les mêmes effets que ſur le zygomatique; mais s'il attaque les os unguis, il endommage ſouvent le conduit nazal, & laiſſe pour

la vie, des fiſtules lacrymales. Parmi la multitude de malades attaqués du vice ſcrophuleux que j'ai eu occaſion de voir, je n'en ai jamais trouvé qu'un ſeul qui eût le ſinus maxillaire affecté de cette maladie : c'étoit un jeune homme d'environ vingt-deux à vingt-trois ans, qui avoit toutes les dents cariées, dont les racines d'une des molaires, pénétrant dans ce ſinus, y avoient fait naître des excroiſſances fongueuſes dont il mourut.

La mâchoire inférieure n'eſt pas à l'abri de l'influence de ce vice, qui ſouvent réſide dans ſa ſubſtance cellulaire, détruit les racines des dents, dont la chute eſt inévitable, occaſionne çà & là des gonflemens dans la table externe de l'os, mais le plus ſouvent dans ſa partie inférieure, où il ſe forme des abcès qui, venant à s'ouvrir, laiſſent des fiſtules très-difficiles à guérir. Les tumeurs que cet os malade occaſionne, ſe formant inſenſiblement, excitent rarement la fièvre : dans les commencemens, la peau ne change pas de couleur; mais, à meſure que la tumeur s'élève & s'arrondit, la peau rougit, s'émince, & ſe perce enfin. Le pus une fois évacué, la peau s'affaiſſe, & laiſſe

un ulcère plat qui ſuppure long-temps.

Il ſe forme auſſi quelquefois dans différens endroits du crâne, & principalement vers les ſutures temporales, de petites tumeurs, d'abord plates, très-dures, en forme d'exoſtoſes, qui ſucceſſivement prennent plus de volume, inſenſiblement s'amolliſſent, & laiſſent appercevoir au toucher une fluctuation ſenſible. Lorſqu'elles s'ouvrent, il ſort un pus épais, & l'on trouve ſouvent l'os à nu, inégal & raboteux, & quelquefois la ſonde pénètre juſques dans le diploé. Quoique la peau s'applaniſſe ſur le foyer du mal, on ne ſent pas moins dans la circonférence de la tumeur, un cercle dur qui indique l'étendue de la maladie de l'os, dont il excède de beaucoup le niveau. Comme ces tumeurs ſe forment lentement, & qu'elles ſont l'effet du vice écrouelleux arrêté ſous le péricrâne, ou entre les deux tables de l'os, elles cauſent d'abord de légères douleurs dans l'endroit où elles commencent à paroître, étendent & écartent peu à peu les fibres aponévrotiques qui revêtiſſent le crâne, &, à raiſon de leur indolence, ne vont jamais juſqu'à exciter la fièvre.

SECTION II.

Des Scrophules qui attaquent les os du cou, du dos & des lombes.

TOUTES les parties de la colonne vertébrale peuvent également ſervir de foyer au vice écrouelleux. Tantôt il attaque le corps même des vertèbres, ou le cartilage intermédiaire qui les ſépare; tantôt il ſe fixe ſur la ſurface de ce même corps, ſous le périoſte qui le revêt; d'autres fois il ſe jette indiſtinctement ſur ſes apophyſes, ou tranſverſes, ou épineuſes, ou dans le canal de la moëlle de l'épine. Il ne ſe borne pas toujours à une ſeule vertèbre, puiſqu'il en affecte tantôt une, tantôt pluſieurs enſemble; il n'épargne ni les cervicales, ni les vertèbres dorſales, ni les lombaires, ni même l'os ſacrum. Comme chacune de ces parties, diverſement affectée, produit des ſymptômes différens, il eſt néceſſaire d'expoſer en général les caractères qui décèlent les parties de l'os malade.

Parmi tous les ſymptômes ſcrophuleux qui arrivent aux enfans, il en eſt

peu d'auſſi redoutables que ceux qui attaqent la colonne de l'épine. On voit ſouvent le cou de ces enfans groſſir, ſans preſque aucune douleur, ni gonflement dans les glandes, ni empâtement dans les graiſſes; on apperçoit ſeulement de la roideur & de la gêne dans l'extenſion & la flexion du cou, ou dans ſes mouvemens latéraux. Inſenſiblement le cou, en tout ou en partie, ſe gonfle & devient douloureux; la difficulté dans l'exécution de ſes mouvemens augmente à un tel point, qu'il ne peut être fléchi ni étendu. Si on examine avec ſoin, on découvre facilement au toucher, que le corps d'une ou de pluſieurs vertèbres cervicales eſt malade. Si le vice écrouelleux s'eſt fixé ſur l'extérieur de leur corps, ſous le périoſte qui le recouvre malgré l'épaiſſeur des muſcles, on ſent profondément & obſcurément la tumeur. On s'en aſſurera encore bien davantage en examinant, par la bouche bien ouverte, le corps des vertèbres, ſur lequel on peut obſerver une tumeur rouge, arrondie, dure au toucher, laquelle gêne la déglutition; peu à peu cette tumeur groſſit, & acquiert quelquefois le volume d'une groſſe noix. L'humeur qui

y eſt renfermée perce le périoſte, ſe répand dans tous les muſcles du cou, s'infiltre dans leur tiſſu cellulaire, gagne juſqu'à la membrane adipeuſe, où elle forme un œdème : la fièvre, qui, au commencement, ne s'étoit pas montrée, paroît, s'élève & éclate en raiſon de ce qui ſe paſſe dans ces parties, & s'appaiſe lorſque l'humeur accumulée a une fois pris l'eſſor. Mais ſi le vice réſide dans le corps même des vertèbres, les accidens ſont plus ſourds, plus lents, moins douloureux d'abord, juſqu'à ce que l'humeur viciée, retenue dans ſes cellules oſſeuſes, ſe ſoit fait jour juſques ſous le périoſte, où retenue, elle préſente une tumeur preſque ſemblable à la première, avec cette différence qu'elle eſt moins dure, moins fixe, & que, comprimée, elle paroît diminuer de volume pour ſe reſtituer enſuite. Quelquefois elle ſe perce dans l'endroit où elle a paru; mais le plus ſouvent l'humeur coule entre le périoſte qu'elle décolle, & va s'ouvrir un paſſage ailleurs. Si cette tumeur ſe forme du côté du canal de la moëlle, la preſſion qu'elle fait ſur cette ſubſtance, fait tomber en paralyſie momen-

tanée les parties qui reçoivent les nerfs naiſſans de la région comprimée ; à cette paralyſie, ſuccède toujours une grande foibleſſe ; ou, la tumeur venant à ſe percer, l'humeur s'extravaſe dans la cavité de la moëlle épinière, & produit les mêmes effets.

Ces accidens arrivent encore quand le corps des vertèbres dorſales eſt affecté. On obſerve ſeulement qu'outre l'inflexibilité de cette colonne oſſeuſe, la douleur fixe dans l'endroit malade apporte de la difficulté dans la reſpiration.

Lorſque le corps des vertèbres lombaires eſt imbibé du vice écrouelleux, non-ſeulement le malade ne peut ni ſe plier, ni ſe redreſſer, ni faire des mouvemens latéraux, ſans reſſentir des douleurs exceſſives, mais encore il ne peut garder aucune attitude, quoique forcé, par l'agitation & l'angoiſſe, à ſe donner des mouvemens involontaires.

L'os ſacrum eſt également affecté par ce vice, qui, altérant les cellules oſſeuſes qu'il renferme, ſe montre d'abord par des ſymptômes moins effrayans, mais dont les ſuites ne ſont pas moins funeſtes, telles que la paralyſie de l'une ou de l'autre extrémité.

Les apophyſes tranſverſes & épineuſes des vertèbres qui compoſent l'épine, ſont le plus ſouvent attaquées du vice ſcrophuleux. Si ce ſont celles du cou, la douleur eſt tolérable, & elle ne ceſſe que lorſqu'il paroît quelques tumeurs inattendues, dans un endroit différent de celui où la douleur a commencé. Les apophyſes tranſverſes des vertèbres dorſales ne ſont pas empreintes du vice écrouelleux, ſans porter grand dommage à l'articulation des côtes qui ſe meuvent en partie ſur elles. La douleur fixe dans ce lieu, la gêne dans la reſpiration, le gonflement de la partie, la fièvre ſont les premiers ſignes qui annoncent les déſordres qu'on a à craindre dans cet endroit : auſſi voit-on paroître, après la rémiſſion de ces accidens, quelques tumeurs preſque toujours diſtantes de l'endroit où elles ont pris naiſſance. Les apophyſes des vertèbres lombaires ſont les moins ſuſceptibles d'accidens, quoiqu'il s'y faſſe des caries dont des dépôts ſouvent éloignés ſont toujours l'effet. De toutes les parties de la colonne vertébrale, les apophyſes épineuſes ſont celles dont la maladie occaſionne le moins de déſordres; cepen-

dant, lorſqu'elles ſont imprégnées de ce vice, elles deviennent la ſource de collections de pus qui paroiſſent dans différentes parties du dos. Il n'en eſt pas de même de la ſurface extérieure de l'os ſacrum, où, s'il s'y forme du pus, il demeure communément raſſemblé dans le même endroit.

Ce n'eſt qu'en ouvrant les cadavres de ceux qui ſont morts de ces maladies, que l'on peut s'aſſurer des déſordres que le vice ſcrophuleux a produits dans les parties qui en étoient affectées. J'ai quelquefois trouvé le corps de la plus grande partie des vertèbres du cou, excédant deux ou trois fois ſon volume naturel: la ſurface de ces os, qui eſt la plus ſolide, en partie détruite, laiſſant une ouverture qui communiquoit juſques dans le centre de cet os, dont toutes les cellules briſées formoient un antre diviſé par des portions oſſeuſes qui ſubſiſtoient encore : tout le cartilage intermédiaire entièrement anéanti, & ces parties articulaires dénuées de leur cartilage, frottant à nu l'une contre l'autre. J'ai obſervé dans le corps des vertèbres dorſales & lombaires, les mêmes déſordres, & le corps de quelques vertèbres ſi vo-

lumineux, quoique dans des enfans, qu'il égaloit quelquefois la grosseur du poing. Je n'ai jamais trouvé que le corps de l'os sacrum prît autant d'accroissement que les autres vertèbres de l'épine. La sanie purulente qui avoit suinté de ces os cariés, après avoir traversé la membrane adipeuse qui entoure l'aorte & la veine-cave, & avoir décollé la plèvre, avoit formé des dépôts çà & là dans la cavité de la poitrine. J'ai aussi rencontré de pareils dépôts dans le tissu cellulaire du péritoine, qui recouvre les vertèbres des lombes, lorsque ces os avoient été malades.

SECTION III.

Des Scrophules qui attaquent les os des isles ou du bassin.

LES os innominés sont aussi le siège du vice écrouelleux, qui attaque tantôt leur substance cellulaire, & tantôt s'arrête sur les surfaces ou internes, ou externes de ces mêmes os, & sous les muscles qui les revêtissent. Le suc huileux dont ces cellules sont remplies, infecté de ce virus arrêté dans cette

ſubſtance oſſeuſe, acquiert de jour en jour de nouveaux degrés de putridité, détruit enfin les réſervoirs dans leſquels il eſt contenu, en briſant les cloiſons oſſeuſes qui les ſéparent. Cette deſtruction n'eſt pas toujours limitée, car elle peut s'étendre plus ou moins loin; & l'humeur qui ſéjourne dans le foyer qu'elle s'eſt creuſé, uſe l'une ou l'autre table de l'os, quelquefois toutes deux enſemble, les perce, ſe fraye des routes en ſuivant la direction des fibres des muſcles qui recouvrent l'endroit malade, & détruit en paſſant la ſubſtance cellulaire qui les unit : cette humeur, pourſuivant ſa route, s'arrête enfin dans le lieu où elle trouve le plus de réſiſtance; là, recueillie & encore augmentée par l'abord continuel de la matière qui ſort du foyer purulent oſſeux, & par celle du tiſſu cellulaire détruit, elle forme inſenſiblement une tumeur qui, s'accroiſſant ſucceſſivement, devient très-conſidérable.

Si la face externe de l'os iléon a été ſeule endommagée, la tumeur qui s'y eſt formée lentement eſt profonde, peu douloureuſe & ſans inflammation : le pus qu'elle renferme, par l'action des

muſcles feſſiers, eſt continuellement comprimé, ſe réfugie vers les trochanters, où ces muſcles s'attachent, & là, préſente une tumeur molle plus ou moins groſſe, laquelle s'étend quelquefois ſous le *faſcia-lata.* Si la face interne de ce même os a été affectée du virus ſcrophuleux réſidant ſous le muſcle iliaque, la tumeur qui s'y eſt formée, continuellement preſſée par la contraction de ce muſcle, force le liquide qu'elle renferme à ſe faire un paſſage à travers ſes fibres, en briſant le tiſſu cellulaire qui les unit. On voit alors paroître dans le pli de la cuiſſe & au deſſous, une tumeur molle, ronde, ſans changement de couleur à la peau, ſans douleur & ſans fièvre. Si l'os iſchium ou quelques parties de l'os pubis ſont imbibées de ce vice écrouelleux, la deſtruction qu'il aura faite dans ces os formera des dépôts qui s'étendront le long de la cuiſſe dans ſa partie poſtérieure, ou dans ſa partie interne, en ſuivant toujours la direction des muſcles qui s'attachent à ces os malades. La crête de l'os iléon eſt ſouvent affectée de ce virus; les dépôts qui s'y font lentement ne ſont point doulou-

reux; & s'ils s'ouvrent d'eux-mêmes, le pus qui en fort eft blanc, fluide & de mauvaife odeur. Si l'on paffe un ftylet par l'ouverture qui s'y eft faite, on fent toujours l'os à découvert dans plus ou moins d'étendue, en raifon du volume de la tumeur.

Après avoir préfenté les maladies qui arrivent à ces os, je crois qu'il eft néceffaire d'expofer les fignes auxquels on peut reconnoître que telle ou telle partie de l'os eft affectée. Lorfque l'os iléon eft malade dans fa face externe, l'enfant fent dans cet endroit une légère douleur, qui, d'abord, ne l'empêche pas de marcher : le gonflement eft feulement fenfible au toucher : cette douleur augmente infenfiblement, & fait boiter l'enfant. On apperçoit alors en touchant, une dureté profonde plus ou moins grande; elle s'accroît peu à peu, & elle devient vifible; enfin, parvenue à un plus grand volume, l'enfant ne peut marcher fans beaucoup de difficulté, & même fans douleur. C'eft à cette époque que les chofes changent tout-à-coup de face : la douleur ceffe, la tumeur diminue, & s'évanouit prefque entièrement; on croit l'enfant guéri:

lui, qui ſe ſoutenoit à peine, marche alors avec facilité, & preſque ſans ſouffrir. L'humeur qui formoit la tumeur apparente, n'eſt point diſſipée; elle n'a fait que changer de place & ſe dépoſer ailleurs : auſſi voit-on tout-à-coup paroître une tumeur dans une partie, ſans qu'aucun ſigne l'ait annoncée. C'eſt une véritable collection de pus, dont la ſource eſt plus ou moins éloignée de l'endroit où il étoit accumulé d'abord, ce qui la diſtingue des abcès, ou froids, ou phlegmoneux.

La cavité cotyloïde eſt quelquefois auſſi affectée de ce vice, qui tantôt attaque le cartilage, & tantôt les portions des os qui concourent à la former. Si le ſuc oſſeux qui en eſt imprégné détruit les cellules dans leſquelles il eſt renfermé, s'imbibe & pénètre juſque dans cette cavité, il altère & corrode bientôt le cartilage qui y eſt contigu. Comme dans les enfans les parties cartilagineuſes qui uniſſent les os iléon, iſchium & pubis, ſont d'une grande molleſſe, ainſi que les cellules oſſeuſes renfermées entre les tables de ces os où le vice ſcrophuleux s'eſt fixé principalement, il n'eſt pas étonnant qu'il

s'infinue, & fufe, pour ainfi dire, à travers les pores de ces os, & pénètre jufques dans la cavité. Cette humeur qui peu à peu s'amaffe, acquiert encore par fon féjour, des degrés d'acrimonie propres à détruire non-feulement le cartilage qui l'enduit, celui qui revêt la tête du fémur, mais encore le ligament qui, attaché à la tête du fémur, s'implante dans le fond de cette cavité, où il retient cet os. La corrofion de ces parties met bientôt à nu leur portion fpongieufe, dont le fuintement continuel remplit en peu de temps cette articulation, &, détruifant le rebord cartilagineux de la cavité, ainfi que la capfule articulaire qui l'enveloppe, fe fait un paffage à travers fon tiffu, & s'imbibe dans tout le tiffu cellulaire des mufcles qui la recouvrent; il fe fait d'abord une légère infiltration qui augmente, s'étend de jour en jour, & forme fous la peau une forte d'œdème qui offre à la vue un gonflement très-apparent dans toute la jointure. Cette humeur ne réfide pas long-temps dans la fubftance cellulaire & adipeufe, qui unit les mufcles & les diftingue les uns des autres, fans altérer & brifer ce réfeau, couler & s'é-

tendre entre les muſcles, juſqu'à ce qu'elle rencontre quelque obſtacle où elle puiſſe s'arrêter & ſe recueillir. C'eſt principalement vers les trochanters que l'on voit d'abord paroître une tumeur molle, ronde, qui en peu de temps acquiert un aſſez grand volume, ſans inflammation & ſans changement de couleur à la peau.

Les premiers indices de ce mal ſont annoncés par de petites douleurs lorſque l'enfant marche, & qui ceſſent dans le repos; il éprouve peu à peu des difficultés à marcher, & commence à boiter; les douleurs augmentent inſenſiblement, & l'enfant à peine peut ſe ſoutenir; alors on apperçoit de petits mouvemens de fièvre; la douleur, qui n'étoit que momentanée, devient continuelle, & on ne peut mouvoir la cuiſſe ſans accroître beaucoup la ſouffrance; toute l'articulation devient douloureuſe, ſe gonfle; en appuyant deſſus, on excite la douleur, & l'on ſent une ſorte d'œdème, ou d'empâtement dans tous les environs de la jointure; les douleurs deviennent enfin ſi atroces, la fièvre ſi violente, que l'enfant ne peut dormir ni jour ni nuit. L'agitation, les cris,

le moindre ébranlement dans la chambre, aggravent encore des souffrances si cruelles. Le terme de son soulagement arrive par l'apparition de la tumeur dont on vient de parler : les douleurs s'appaisent, la fièvre se calme, mais le gonflement subsiste toujours ; l'enfant ne peut se tenir couché que sur le côté opposé à la maladie, la cuisse pliée, & la jambe fléchie : on ne peut mouvoir cette partie sans causer de vives douleurs dans l'article où l'on sent de la crépitation.

Si cette tumeur, ainsi que les autres qui ne sont que des collections de pus, est comprimée assez fortement, le liquide qu'elle renferme cède, & paroît se réfugier dans tous les vuides qu'il s'est creusés. Lorsque la compression cesse, la tumeur reprend sa première forme. Cette tumeur, comme les précédentes, s'enflamme fort rarement ; cependant la peau s'use par la présence du pus, se perce d'elle-même peu à peu, & la tumeur se vuide ; la matière qui en sort est fluide, blanchâtre, & de mauvaise odeur. Après des vicissitudes de déplétion & de réplétion, il reste un ulcère fistuleux, d'où sort, avec plus ou moins d'abondance, une matière semblable

blable à la première. Pendant tout ce temps il y a beaucoup de rémiſſion dans la fièvre & les douleurs ; la cuiſſe, qui étoit auparavant gonflée, diminue, & la jambe maigrit. Cependant la fièvre lente qui perſévère, la quantité de matière qui ſort par l'ulcère fiſtuleux, le dévoiement qui ſurvient après des friſſons irréguliers, jettent le malade dans la maigreur, le maraſme, & donnent enfin la mort. Les autres tumeurs qui ſont une ſuite de la maladie des différentes parties des os innominés, ne ſont pas toujours auſſi funeſtes que celles qui affectent la cavité cotyloïde.

A l'ouverture des cadavres de ces malheureux enfans, j'ai ſouvent trouvé l'os iléon comme vermoulu par la deſtruction & la carie de l'une ou l'autre table, & même des deux enſemble, & s'étendant juſqu'à la cavité articulaire, qui, dénuée de ſon cartilage en cet endroit, ne laiſſoit que de petits fragmens oſſeux, repréſentant encore la figure qu'elle avoit auparavant. J'ai quelquefois auſſi trouvé que cette carie s'étendoit juſqu'à l'os ſacrum, entre les tables de l'os. Je n'ai jamais rencontré qu'une ſeule fois toute cette cavité

cariée, & le ligament qui s'implante dans ſon fond totalement détruit. C'eſt auſſi la ſeule fois que j'ai eu occaſion de voir dans le même ſujet, en différens endroits de la cuiſſe, des tumeurs de même nature paroître & s'accroître preſque dans le même temps.

J'ai rencontré quelques ſujets dans leſquels j'ai vu le virus écrouelleux, après avoir donné des ſignes non équivoques de ſon exiſtence, ſoit ſur les glandes, ſoit ſur la peau, ſe réfugier dans la ſubſtance des os du baſſin, environner la partie poſtérieure de la cavité cotyloïde, gêner les mouvemens de la cuiſſe, & même empêcher le malade de marcher. En obſervant avec attention cette jointure gonflée, on s'apperçoit que la tête du fémur s'éloigne de cette cavité; &, en effet, elle s'en éloigne inſenſiblement, de ſorte qu'elle en eſt enfin chaſſée. Les muſcles feſſiers alors entraînent cet os au deſſus de cette cavité, où ils le fixent : l'extrémité ſe raccourcit, & à l'aide d'un ſoulier dont le talon eſt haut, le malade peut marcher. Je n'ai jamais eu qu'une ſeule fois occaſion d'obſerver cette articulation, après la mort d'un jeune homme qui

avoit eu cette luxation dix ou douze ans auparavant. J'ai trouvé la cavité cotyloïde presque entièrement effacée ; mais l'os en cet endroit, avoit une très-grande épaisseur, & la place où étoit la cavité étoit aussi solide que l'os même. On peut donc avec raison regarder cette espèce de luxation de cause interne comme l'effet d'un vice écrouelleux affoibli, dont l'acrimonie n'a pu ronger & détruire les cellules osseuses dans lesquelles il s'est amassé, s'est épaissi, &, en comblant la cavité cotyloïde, en a chassé la tête du fémur.

SECTION IV.

Des Scrophules qui attaquent les os de la Poitrine.

IL n'est pas rare de voir le vice scrophuleux attaquer les côtes tant vraies que fausses, non-seulement dans leur partie moyenne, mais encore dans celle qui s'articule avec les vertèbres, & dans l'autre extrémité qui s'unit au sternum par le moyen de leurs cartilages. Si la partie articulaire vertébrale est affectée, les symptômes sont les mêmes que ceux

dont on a parlé dans ce qui concerne les apophyſes tranſverſes de l'épine. Si le virus s'eſt fixé ſur la partie moyenne, la douleur eſt vive d'abord dans cet endroit; la reſpiration un peu gênée & rarement accompagnée de fièvre ; cependant le gonflement douloureux de la partie, l'empâtement dans le voiſinage, ſont les indices de la tumeur qui ne tarde guère à paroître. Si l'os n'eſt endommagé que dans ſa ſurface externe, on y ſent promptement la fluctuation; mais ſi l'intérieur de l'os eſt atteint, le pus eſt plus lent à ſe faire connoître, & l'empâtement dure beaucoup plus longtemps. Si la partie de la côte qui s'unit au cartilage eſt affectée, il ſe forme une petite tumeur légère, circonſcrite, preſque ſans douleur, ni rougeur, ni fièvre. Il n'en eſt pas de même lorſque la face interne des côtes eſt malade ; les enfans ſe plaignent d'une douleur vive & pungitive dans la partie affectée, ſouvent accompagnée de fièvre. Le pus qui s'y amaſſe, tranſſudant entre les muſcles intercoſtaux, gagne le pannicule graiſſeux, où il forme ſous la peau un œdème. Ce n'eſt qu'en examinant avec ſoin le lieu où la douleur

a commencé, toujours environné d'œdème, que l'on peut juger de la maladie de la côte.

Les portions offeufes qui compofent le fternum dans les enfans, de même que le cartilage intermédiaire qui les réunit, font d'une ftructure affez lâche & molle pour recevoir & arrêter le vice fcrophuleux qui circule avec les humeurs qui s'y portent. On ne doit pas être furpris de voir cet os, dans les enfans, être le fiège de la maladie : foit que ce vice en attaque la face interne, foit qu'il réfide entre fes deux tables, foit qu'il fe fixe fur fa face externe, ou, enfin, qu'il s'établiffe dans la fubftance même des cartilages, il occafionne toujours des accidens très-fâcheux. Comme j'ai vu cet os devenir malade de plufieurs manières, je crois devoir expofer ici les différens maux que j'ai obfervés. Lorfque ce vice fe jette fur les cartilages, fans exciter prefque de douleur, on les voit fe gonfler & gêner un peu la refpiration ; en fort peu de temps il paroît une ou plufieurs tumeurs plates, molles, où la fluctuation fe fait aifément fentir. Si le vice s'eft borné à la furface externe de cet os, la tumeur

qui s'y montre eſt dure, arrondie, circonſcrite, & l'on ſent diſtinctement le fluide qui s'y eſt amaſſé. La ſubſtance cellulaire oſſeuſe qui a recelé ce vice entre les deux tables, ne le retient pas long-temps ſans donner des ſignes des déſordres qu'il doit produire; car la deſtruction qu'il y occaſionne eſt bientôt ſuivie d'un amas de matière, qui, écartant ſes tables encore peu ſolides, préſente un gonflement qui s'étend au loin, & dont la fin eſt une petite tumeur où, lorſque le fluide y eſt amaſſé, on ſent en la comprimant un peu fort, une excavation dans l'os au centre de la tumeur, qui, croiſſant de jour en jour, devient très-conſidérable. Si la matière a gagné juſqu'à ſes facettes articulaires avec les clavicules, elle corrode le cartilage qui les enduit, & il paroît à ſes jointures du pus amaſſé ſous les capſules qui joignent ces parties entre elles. La face interne de cet os eſt rarement attaquée ſans que le pus qui ſe raſſemble entre lui & le perioſte, ne ſe communique au médiaſtin qui s'y attache dans toute ſa longueur. La difficulté de reſpirer, l'oppreſſion habituelle, la douleur dans cette partie & la fievre,

ſont les ſignes qui indiquent l'exiſtence de la maladie. Ces accidens une fois calmés, le pus qui s'y eſt amaſſé va ſouvent former une tumeur dans la partie inférieure de cet os.

SECTION V.

Des Scrophules qui attaquent les os de l'Epaule.

LA ſtructure de l'omoplate ne paroît pas pouvoir aiſément donner priſe au virus ſcrophuleux; cependant il s'y arrête quelquefois, ſoit à l'angle inférieur de ſa baſe, ſoit dans ſon épine, ſoit enfin à l'acromium ou à l'apophyſe coracoïde. Les accidens que cet os malade occaſionne, ſont, ſi ce vice attaque l'angle inférieur de ſa baſe, une douleur légère, un peu de gonflement ſuivi d'une tumeur circonſcrite, ſans fièvre & ſans inflammation. Si la partie ſuſ-épineuſe de cet os eſt malade, le pus aiſément retenu ſous le muſcle qui la remplit, produit, preſque ſans douleur & ſans fièvre, une tumeur dont la fluctuation devient très-ſenſible en peu de temps. L'apophyſe coracoïde eſt de

toutes les parties de cet os celle que j'ai vue le plus ſouvent affectée, ſur-tout dans ſa portion articulaire. C'eſt là où commence la douleur, qui eſt promptement ſuivie d'inflammation & de dépôt. Lorſque le pus s'eſt fait jour, on trouve aſſez conſtamment l'articulation ouverte & ſa partie articulaire à nu. J'ai vu plusieurs fois la clavicule qui ſert d'arc-boutant à l'épaule, être affectée dans ſa partie moyenne, extrêmement gonflée, & la fluctuation ſenſible dans la tumeur qui l'entouroit : pour peu que l'on fît faire quelques mouvemens à l'épaule, je ſentois une crépitation ; & lorſque le pus étoit évacué, je trouvois l'os carié dans toute l'étendue de la tumeur. J'ai vu auſſi les extrémités de cet os gonflées & même cariées dans ſes parties articulaires, ſoit avec le ſternum, ſoit avec l'apophyſe coracoïde.

SECTION VI.

Des Scrophules qui attaquent les os du bras, de l'avant-bras & de la main.

QUOIQUE le virus écrouelleux paroiſſe devoir ſe fixer toujours ſur les ex-

trémités des os longs qui ont un canal médullaire, cette règle n'eſt pourtant pas ſans exception; car l'expérience fait voir que ce virus s'arrête moins à la tête de l'humérus, qu'à ſon articulation avec l'avant-bras, où il attaque en même temps l'humérus, l'olécrane, & la tête du rayon. Son ſéjour dans ces parties s'annonce d'abord par une gêne dans les mouvemens de flexion & d'extenſion, à laquelle ſuccède une ſenſation incommode, qui devient douloureuſe, &, s'accroiſſant peu à peu, ne permet plus à l'enfant de mouvoir le bras, ſans beaucoup ſouffrir. C'eſt alors qu'on apperçoit dans la jointure un peu de gonflement, qui, augmentant inſenſiblement de jour en jour, devient ſi douloureux, qu'on ne peut le toucher ſans l'irriter encore. Le ſuintement de ces os malades remplit peu à peu l'articulation. L'humeur, quoique renfermée dans la capſule, s'échappe néanmoins à travers ſa texture, s'infiltre entre les muſcles, &, parcourant l'avant-bras, le gonfle conſidérablement. La même infiltration gagne au deſſus des condyles, & s'étend juſqu'au milieu de l'humérus; ce qui forme une maſſe conſidérable, en

quelques endroits très-dure, œdémateuſe en d'autres, & en quelques autres un épanchement de fluide renfermé ſous la peau. A cette époque, la fièvre s'établit, la jointure s'enflamme, la peau rougit, les élancemens & battemens qui l'accompagnent augmentent en raiſon de l'inflammation, laquelle ſe termine enfin par des tumeurs en différentes parties du bras, & principalement vers le coude. Si, pendant tout le ravage que le mal exerce dans l'articulation, l'enfant a le bras étendu, il ne peut plus le fléchir, ni l'étendre ſi le mal a pris naiſſance pendant qu'il étoit fléchi; il s'eſt donc formé une véritable ankyloſe.

On voit que les os de l'avant-bras participent auſſi de cette maladie dans leur articulation avec l'humérus. Le vice qui exiſte dans ces os, les endommage ſouvent encore dans leur longueur, & occaſionne des dépôts ſous le périoſte qui les revêt, dont la matière, traverſant les chairs qui les environnent, forme des abcès dans tout l'avant-bras, dont on connoîtra aiſément le foyer par la dureté qui ſe manifeſte aux endroits de l'os malade. Comme ces ſuppurations ſe forment lentement, & preſque ſans

douleur, elles excitent très-rarement la fièvre, & viennent à maturité ſans cauſer de rougeur à la peau, ſi ce n'eſt dans les derniers temps. Il eſt rare que ces os ſoient malades dans leur articulation avec l'humérus, ſans l'être auſſi dans leur articulation avec le carpe : indice preſque certain de ſa maladie future.

Les os du carpe, d'une ſubſtance preſque toute ſpongieuſe, dont les facettes articulaires multipliées recouvertes de cartilages, réunies & jointes enſemble par des aponévroſes, lubréfiées par une abondante ſynovie deſtinée à rendre tous ſes mouvemens & plus doux, & plus faciles, ſont, par leur ſtructure, plus propres à recevoir le virus ſcrophuleux, & à le conſerver, lorſqu'il s'eſt une fois cantonné dans leurs cellules oſſeuſes. Comme dans les enfans ces os ſont d'une grande molleſſe, & encore en partie cartilagineux, il eſt aiſé de voir qu'ils s'imbibent ſans peine de l'humeur écrouelleuſe, que leur fourniſſent les os gonflés de l'avant-bras, avec leſquels ils ſont articulés lâchement. Tout le poignet ſe gonfle inſenſiblement & preſque ſans douleur, & les différens mou-

vemens que l'enfant exécute sont moins libres qu'auparavant. Il grossit lentement, & acquiert enfin un tel volume, que l'enfant ne peut plus le mouvoir sans souffrir, & qu'on ne peut le toucher sans lui faire beaucoup de mal. Ce gonflement, quoique considérable, est rarement accompagné de fièvre, malgré les petits dépôts qui se forment çà & là dans toute l'étendue du poignet. Le dégorgement qui se fait par les différens suintemens de l'humeur amassée sous la peau qui s'ouvre, diminue la masse du poignet, laquelle, examinée avec soin au toucher, paroît plus molle que les os, & cependant plus dure qu'une substance charnue.

J'ai souvent vu non-seulement la tête des os du métacarpe, articulée avec les os du poignet, participer aussi à leur maladie, mais encore le vice se prolonger & s'étendre dans le corps de ces mêmes os, les gonfler dans toute leur longueur, & considérablement tuméfier le dessus & la paume de la main par l'imbibition de cette humeur viciée, exsudante de ces os malades. Ce mal, qui croît lentement & sans douleur, s'annonce d'abord par la difficulté que les enfans

éprouvent à fermer la main ſans plier en même temps le poignet; mouvement qu'ils ne peuvent plus du tout exécuter quand la maladie eſt parvenue à ſon comble. La fièvre ſurvient; l'inflammation, la rougeur, les élancemens paroiſſent dans la partie, & ſe terminent enfin par la ſuppuration, qui eſt le terme de la ſouffrance du malade.

De ce que les os du carpe ſont malades, en tout ou en partie, on ne doit pas inférer qu'ils communiquent toujours le vice dont il ſont infectés; car les os du métacarpe s'endommagent rarement d'eux-mêmes par leurs extrémités articulaires avec le poignet; mais le mal commence plus ſouvent dans le milieu de l'os, qui eſt ſa partie la plus ſolide. Si ce vice s'arrête à la ſuperficie, la tumeur qui ſe forme eſt dure & circonſcrite, ſur-tout lorſqu'elle paroît ſur le dos de la main, où elle peut être facilement reconnue; tandis que dans la paume de la main, les tendons fléchiſſeurs, & les aponévroſes extrêmement tendues qui les recouvrent, empêchent de pouvoir la toucher. Si le mal a pris naiſſance dans l'intérieur de ces os, les parties, gonflées en tout ſens,

donnent à toute la main une épaiſſeur conſidérable, tant en dehors qu'en dedans ; les doigts ne peuvent ſe fléchir, la douleur eſt ſourde & profonde, & le malade éprouve dans toute la main une peſanteur qui l'empêche de la ſoulever ſans ſecours ; il ſe fait, ſans inflammation, de petits dépôts, dont le ſuintement ichoreux, fétide & habituel, eſt la ſuite néceſſaire.

Il n'y a point d'os dans le corps humain, que le virus ſcrophuleux attaque plus fréquemment que ceux des phalanges des doigts. Tantôt il s'arrête ſur une ou ſur pluſieurs phalanges d'une main ; tantôt il les attaque toutes deux enſemble. Ce mal ſe préſente ſous la forme d'un léger gonflement dans l'os, ſans la moindre ſenſation douloureuſe. Tout l'os paroît également gonflé : les mouvemens de flexion & d'extenſion ne ſont alors gênés en aucune manière, & la peau n'a point changé de couleur ; peu à peu l'os s'accroît dans ſon milieu & ſe renfle conſidérablement, ſans paroître au toucher rien perdre de ſa ſolidité ; tandis que ſes extrémités reſtent preſque toujours dans le même état. Ce mal, qui s'achemine à pas lents vers la ſuppuration

qui en eſt la fin, marque, par une petite tumeur, l'endroit de l'os percé, par où l'humeur qui s'y étoit accumulée s'eſt fait jour ſous la peau : c'eſt-là le lieu où elle s'enflamme ; &, ſi on appuie un peu fortement le doigt ſur cet endroit plus élevé, on ſent diſtinctement une dépreſſion dans l'os, qui, lorſque la peau s'eſt ouverte & que l'humeur eſt évacuée, admet, ſans le moindre obſtacle, la ſonde, qui en parcourt tout le vuide. Ces accidens ſe paſſent ſans douleur, & fréquemment ſans fièvre. J'ai ſouvent trouvé les premières & ſecondes phalanges malades, & preſque jamais les troiſièmes ; mais j'ai très-ſouvent obſervé que, quoique le vice eût détruit le centre de l'os, il avoit rarement endommagé ſes épiphyſes, & le cartilage dont elles ſont revêtues. Cependant j'ai quelquefois vu la maladie commencer par l'articulation, & l'humeur âcre qui s'y étoit amaſſée corroder les cartilages, ſans qu'auparavant les os euſſent été affectés dans leur milieu. La douleur, qui d'abord avoit été vive, accompagnée d'inflammation, s'étoit enfin terminée par la ſuppuration ; & l'on ſentoit, en faiſant faire

des mouvemens au doigt, une crépitation : preuve certaine de la deſtruction des cartilages.

SECTION VII.

Des Scrophules qui attaquent les os de la cuiſſe, du genou, de la jambe & du pied.

ON voit par ce qui vient d'être dit, que ſi la tête du fémur a été endommagée, le fond de la maladie ne réſidoit pas dans cet os, & que ce n'a été que par communication : cependant il pourroit auſſi être affecté ; mais on remarque qu'il l'eſt moins dans cette partie, qu'il n'a coutume de l'être dans ſon articulation avec le tibia, ſur-tout dans l'enfance.

Lorſque le vice ſcrophuleux s'eſt arrêté dans les cellules oſſeuſes qui conſtituent toute la partie inférieure du fémur, & principalement ſon épiphyſe recouverte de cartilages, il donne, pour premier ſigne de ſon exiſtence, de la gêne dans les mouvemens du genou. Ces parties, encore molles pour ainſi dire, ſe prêtent volontiers à la ſtaſe des

ſucs qui rempliſſent ces cellules, leſquelles ſe dilatant peu à peu, augmentent le volume de l'os. Ce qui n'étoit d'abord que gêne, ſe change en un ſentiment de douleur, à la vérité légère, qui empêchant l'enfant d'étendre la jambe, le fait un peu boiter. Il ne reſte pas long-temps dans cet état, ſans qu'on puiſſe aiſément s'appercevoir, en examinant la partie, & la comparant avec l'autre cuiſſe, qu'elle eſt plus groſſe. Quoique le gonflement ſoit ſans douleur, même au toucher, il ne laiſſe pas de s'accroître de jour en jour; l'enfant éprouve plus de difficulté à marcher, ce qu'il ne peut faire que ſur la pointe du pied, le genou plié. Les portions articulaires des condyles, en s'élargiſſant, ne ſont plus proportionnées aux ſurfaces des cavités du tibia, qui doivent les recevoir. La flexion & l'extenſion ne peuvent donc plus ſe faire ſans douleur.

Pendant que ces cellules oſſeuſes ſe dilatent, que l'os ſe gonfle, le périoſte, les aponévroſes & les muſcles qui les recouvrent, ſont tiraillés & tendus au point de cauſer bientôt de l'inflammation. C'eſt auſſi à cette époque qu'elle

paroît accompagnée de la fièvre qui ſuit la progreſſion du mal. Tout le genou eſt gonflé & tendu ; le gonflement s'étend juſqu'à la moitié de la cuiſſe, & ſe prolonge juſqu'au deſſous du ligament de la rotule qui, quoique ſaine & mobile au toucher, eſt englobée dans toute la tumeur qui paroît ronde, bombée, molle en quelques endroits où la fluctuation eſt ſenſible. Dans cet état l'enfant ne peut plus marcher, il tient toujours la jambe pliée.

Ce n'eſt pas encore là le terme de la maladie : la fièvre qui perſévère ſans relâche, annonce la ſuppuration qui paroît bientôt dans différens endroits du genou & du jarret, ſous la forme de petites tumeurs plates, molles, remplies d'une ſéroſité purulente qui ſort lorſque la peau vient à s'ouvrir. Les écoulemens qui ſe font alors, n'apportent pas un grand changement au volume de la tumeur; mais le liquide amaſſé dans la jointure, & retenu par la capſule articulaire, devient plus acrimonieux, &, en la détruiſant, ſe fait paſſage juſqu'à la peau qu'il ouvre bientôt. La tumeur ſe vuide en partie, le genou perd de ſon volume, mais la maladie n'a pas

perdu pour cela de ſa férocité ; car les os reſtent toujours gonflés. L'humeur ichoreuſe qui ſort de la jointure eſt ſi âcre, qu'elle cauſe au malade des douleurs intolérables, & entretient la fièvre ; les friſſons irréguliers, effets de la réſorpion de cette humeur, le dévoiement, la maigreur, font ſouvent périr l'enfant.

Il eſt bien rare que ces déſordres ſe paſſent dans les condyles du fémur, ſans que l'humeur âcre qui en découle, & qui eſt retenue ſous la capſule, n'attaque auſſi les cartilages du tibia, qui, une fois entamés, donnent paſſage à cette humeur corroſive, laquelle s'imbibe promptement dans la ſubſtance ſpongieuſe de ſon épiphyſe, où elle produit les mêmes accidens que nous avons obſervés à l'extrémité du fémur.

Quoique ici l'épiphyſe du tibia ait été compriſe dans les déſordres arrivés à l'articulation, elle peut auſſi pareillement ſervir de ſiège au vice écrouelleux, comme je l'ai vu pluſieurs fois arriver. La tubéroſité de cette épiphyſe commence à ſe gonfler vers l'endroit où s'implante le ligament de la rotule : ce gonflement, preſque ſans douleur,

s'étend ſur tous les côtés de cette épiphyſe, dont la maſſe croît viſiblement; & ſes faces articulaires ayant changé de forme, ne laiſſent plus à la jambe la liberté de ſe plier. Le périoſte & les aponévroſes qui la revêtiſſent, & s'implantent dans cette maſſe violemment tiraillée, s'enflamment, augmentent la douleur; la fièvre s'allume, la peau rougit, les élancemens, les battemens ſe ſuccèdent; les endroits douloureux ſe multiplient, &, de durs & ronds qu'ils étoient, commencent à s'amollir, & forment ſous la peau de petits dépôts applatis, où la fluctuation ne tarde guère à devenir ſenſible. On obſerve alors une grande rémiſſion dans les accidens; mais, malgré ce calme & les écoulemens qui ont eu lieu, l'épiphyſe n'en reſte pas moins gonflée, ainſi que les parties du voiſinage. Ce virus, devenu encore plus dangereux par ſon ſéjour, continue ſa route, & laiſſe partout des traces viſibles de ſon paſſage. La partie ſolide de l'os, unie à cette épiphyſe, admet ſans peine dans le canal médullaire & dans les tuyaux oſſeux, dont l'embouchure communique avec les cellules de l'épiphyſe, le ſuc

huileux vicié, qui, parcourant enſuite toute la ſubſtance de l'os, l'infecte bientôt, & y occaſionne ou un véritable *ſpina ventoſa*, ou des exoſtoſes répandues çà & là ſur la ſurface du tibia. Soit que l'un ou l'autre arrive, il n'en réſulte pas moins des ſuppurations lentes qui ſe forment entre le périoſte & l'os. Si elles naiſſent ſur la face antérieure de cet os, on reconnoît aiſément au toucher la matière qui s'y eſt amaſſée preſque ſans douleur. Si au contraire la face poſtérieure eſt affectée, la matière qui s'y forme, après avoir détruit le périoſte qui la retenoit, s'infiltre dans les graiſſes qui entourent les muſcles, cauſe une enflure œdémateuſe à toute la jambe, &, ſe réuniſſant en quelques points, forme des dépôts ſous la peau. Il eſt bien difficile de diſtinguer au toucher le principal foyer du mal: l'épaiſſeur des muſcles dont le tiſſu cellulaire qui les ſépare eſt infiltré, y apporte des obſtacles preſque inſurmontables. Comme d'ailleurs il n'y a pas eu auparavant de douleur fixe qui ait pu indiquer l'endroit de l'os malade, on ne peut jamais connoître avec préciſion la ſource de tous les déſordres qui arrivent à la jambe.

Les petits dépôts qui ſe forment ſur la tête gonflée du péroné étroitement lié au tibia par ſon articulation, ſont bien moins fréquens que ceux que j'ai vu arriver à ſa partie inférieure, près de la malléole. Les douleurs que les enfans reſſentent ne ſont pas aſſez vives pour les empêcher totalement de marcher; les tumeurs qui paroiſſent en ces endroits, ſont pour l'ordinaire longues, circonſcrites & peu élevées, &, en fort peu de temps, viennent à maturité ſans inflammation à la peau; cependant elle rougit lorſque la matière, l'ayant uſée, eſt prête à la percer.

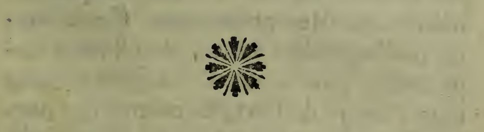
Le calcanéum eſt, de tous les os du tarſe, celui dont le virus ſcrophuleux s'empare d'autant plus facilement que ſa ſubſtance eſt toute cellulaire. Un ſentiment douloureux dans le talon, avec un peu de gonflement, annonce ſa préſence: à meſure que le ſuc vicié s'y raſſemble, les cellules qui le renferment ſe dilatent, &, augmentant le volume de l'os, excitent dans les fibres du perioſte déja tendues, des tiraillemens ſi ſenſibles, que l'enfant ne peut marcher ſans beaucoup de douleurs. La peau du talon eſt d'abord d'un rouge violet, &

comme macérée, ſemblable aux engelures : ce ſigne ſeroit d'autant plus capable de faire prendre le change, que la maladie éclateroit pendant l'hiver. Cette humeur, bien loin de s'enflammer, reſte preſque toujours froide & ſans action; l'os s'accroît très-lentement, s'élargit à ſa baſe; le mal gagne le cartilage; & l'humeur, ſortant des cellules qui la retenoient, s'épanche dans ſon articulation avec le ſcaphoïde; amaſſée dans cette jointure, elle ſe fait bientôt paſſage à travers les fibres de la capſule, s'infiltre dans tout le tarſe qu'elle engorge, & dont le plus ou le moins de gonflement s'étend ſur les articulations des os voiſins, qui, à leur tour, ſont promptement endommagés; l'enflure de deſſous le pied gagne auſſi la jointure; toutes les graiſſes qui environnent le talon, leſquelles ſont auſſi répandues ſous la plante du pied, l'infiltration dans celles qui entourent les tendons qui s'insèrent à ces os malades, gênent tellement l'action des muſcles, que non-ſeulement l'enfant ne peut marcher, mais même ne peut faire aucun mouvement ſans beaucoup de douleur. Les facettes articulaires des os du tarſe, & les carti-

lages qui les revêtiſſent, ſont ſi altérés, que les os ne peuvent plus ſe mouvoir entre eux. Tout le pied tuméfié préſente une maſſe informe dont le gonflement s'étend ſouvent au-delà de l'articulation avec la jambe. La fièvre, ſans être conſidérable, détermine enfin de petits dépôts dans les graiſſes en différens endroits du pied, & la ſéroſité ſortant par la peau qui s'ouvre, eſt ichoreuſe & fétide.

Quoique les os du métatarſe paroiſſent ſouvent & ſoient en effet compris dans la tumeur du pied, ces os ne ſont pas toujours tous atteints du vice écrouelleux, qui ſe borne principalement à celui qui ſoutient le gros orteil. Le premier indice de ce mal, qui s'annonce ſans douleur par un gonflement de cet os, eſt une ſenſation incommode qui dégénère en douleur, & fait boiter l'enfant. Cet os augmente de volume dans toutes ſes dimenſions, ſe bombe principalement dans ſon milieu. Après avoir demeuré long-temps dans cet état ſans avoir changé de forme, il ſoulève dans ſon milieu les chairs & la peau. Alors la douleur augmente; la peau rougit dans l'endroit le plus gonflé : là, s'élève
inſenſiblement

inſenſiblement une tumeur molle, au centre de laquelle on ſent pour l'ordinaire une ſorte de dépreſſion à l'os; l'humeur ſéreuſe une fois évacuée par l'ouverture qui s'eſt faite, le ſtylet introduit ne laiſſe aucun doute ſur l'état de l'os malade. La phalange qui s'articule avec cet os du métatarſe, eſt preſque toujours affectée par la préſence de l'humeur qui ſéjourne dans la jointure, & dont l'acrimonie a corrodé le cartilage. Auſſi y apperçoit-on une crépitation en faiſant faire quelques mouvemens à l'articulation gonflée & ouverte, d'où ſort un fluide ſéreux de la plus mauvaiſe odeur. Les autres phalanges des orteils ſont quelquefois malades; mais j'ai obſervé, en général, qu'elles étoient encore moins fréquemment affectées, que celles des doigts de la main.



CHAPITRE V.

Des caufes des Scrophules, & de leurs effets.

RIEN n'eft fi difficile que de ftatuer fur les caufes premières des maladies qui affectent la machine humaine. On peut, à la vérité, établir des principes qui ne répugnent ni aux connoiffances phyfiques, ni à la raifon, & d'où l'on peut tirer des conféquences judicieufes & raifonnables. Mais font-ce là les vraies caufes des maux dont la variété eft infinie ? Il eft vrai qu'avec quelques principes généraux diverfement combinés entre eux, qu'on regarde comme la bafe de toutes les maladies, on tâche d'expliquer tous les phénomènes qu'elles préfentent. Cette manière d'envifager les caufes eft très- importante pour diriger les jeunes gens dans l'étude de l'art, & mettre des bornes fixes à la fécondité de leur efprit. Ces fpéculations font donc indifpenfablement néceffaires; mais on n'a jamais

prétendu que l'obſervateur & le praticien fuſſent obligés de s'y conformer; car, qui, de bonne foi, oſe ſe flatter de tout connoître, d'expliquer tout & de rendre raiſon de tout? Qui, par exemple, connoît la véritable nature du cancer, des dartres, du virus vérolique, du vice ſcorbutique, du vice varioleux? On ſait ſeulement, par expérience, que tel ou tel vice a coutume d'attaquer telle ou telle partie du corps, de ſe montrer ſous telle forme diſtincte, & qu'il peut être efficacement combattu, & même anéanti par des remèdes que l'uſage a conſacrés. Ce qui rend quelquefois ces remèdes infructueux, c'eſt d'avoir à lutter contre des maladies compliquées de pluſieurs cauſes de différente nature : c'eſt ce que j'ai ſouvent rencontré dans le traitement des maladies ſcrophuleuſes, dont je me ſuis occupé pendant ſi long-temps. Pour ne pas les confondre, je les diſtinguerai en cauſes ſimples & en cauſes compliquées, & je montrerai, autant qu'il ſera poſſible, les effets qui les différencient.

SECTION PREMIÈRE.

Des caufes des Scrophules fimples ou bénignes.

LES enfans qui naiffent dans les grandes villes, font, en général, d'une complexion plus délicate, & d'un tempérament moins robufte, que ceux qui naiffent dans les campagnes : ils participent de la nature de leur mère. L'air, le fol, les alimens, la manière de vivre, les paffions, & le défaut d'exercice, apportent les différences fenfibles que l'on obferve. C'eft en examinant ces variétés, que l'on pourra aifément s'appercevoir des accidens qui peuvent arriver aux enfans, fi l'on ne fuit pas les règles que la nature a elle-même dictées.

C'eft en comparant les effets qui réfultent du premier aliment dont on les nourrit, que l'on fera en état de juger des maux auxquels ils feront livrés, fi l'on s'éloigne de ces règles. Il y a une relation abfolue entre le fyftême vafculaire & les fluides qui doivent le parcourir. Les forces pulfatives y font

aussi proportionnées. Il y a un rapport direct de la mère à l'enfant ; rapport qui existoit avant la naissance : les fluides étoient proportionnés au diamètre des vaisseaux ; leurs ressorts étoient en raison de la résistance des fluides. Tout étoit justement équilibré ; & la nature, livrée à des loix constantes & immuables, étoit dans l'ordre le plus régulier.

Si la mère nourrit elle-même son enfant, le lait qu'elle lui donne d'abord est très-fluide, & presque lymphatique ; il sera donc facile à digérer ; il s'unira aisément au suc gastrique, au suc pancréatique & à la bile ; il sera aisément pénétré dans son cours par la lymphe qui vient de toutes parts, en abondance, se rendre dans les glandes mésentériques ; après avoir pénétré celles du premier ordre, il recevra encore de nouveaux degrés de dilution par la lymphe qui s'y unira, &, confondue avec lui, arrivera au réservoir du chyle. A mesure que l'enfant croîtra, le lait de la mère changera de consistance ; les organes se fortifiant aussi, pourront aisément le transformer en une substance nutritive, qui, par une progres-

ſion ſucceſſive, développera l'enfant, & l'accroîtra. C'eſt d'après cette vérité conſtante, que les enfans ſains, nourris par leur mère, paroiſſent, dans les premiers temps, menus & délicats; mais l'expérience démontre que dans la progreſſion de leur développement, ils deviennent ſouples, forts, vigoureux, & conſervent cette juſte proportion le reſte de leur vie. On voit clairement par-là, combien grande eſt l'affinité qu'il y a entre le lait maternel & l'enfant que la mère allaite, & combien cette règle eſt uniforme dans toute la nature. Quels déſordres & quels bouleverſemens ne ſont donc pas à craindre, pour peu qu'on intervertiſſe ces loix & qu'on s'en écarte?

Un des abus les plus communs & des plus familiers aux nourrices, eſt de donner à leurs nourriſſons, trop prématurément, de la bouillie même la plus légère. Il réſulte de cet aliment pluſieurs inconvéniens : 1°. en ce que la farine non fermentée & pénétrée par le lait, forme une vraie matière glutineuſe & collante, laquelle n'ayant preſque de véhicule que la féroſité du lait même, doit néceſſairement s'ar-

rêter ou couler bien lentement dans les vaiſſeaux lactés, & trouver des obſtacles preſque invincibles à paſſer à travers les glandes du méſentère ; & ſi, par les forces de la vie, ce liquide épais pénètre juſques dans le réſervoir du chyle, il porte dans le ſang une matière glutineuſe propre à former encore de nouveaux engorgemens dans les extrémités artérielles. 2°. Comme cette ſubſtance farineuſe doit entrer en fermentation par l'effet de la chaleur, de l'humidité & du mouvement, que ne doit-on pas craindre lorſque, portée dans les plus petits capillaires, elle ſera ſoumiſe à cette action ? 3°. Dans la confection de la bouillie, le feu dérange la nature du lait, & le diſpoſe à la coagulation. Le ſeul véhicule qui pourroit charier toutes ces ſubſtances, ſeroit le lait de la nourrice ; mais la petite quantité qu'elle en fournit, raiſon qui la détermine à recourir à la bouillie pour y ſuppléer, n'a pas aſſez d'activité pour pénétrer & diſſoudre ce corps glutineux. Il réſulte de-là, que les viſcères du bas-ventre ſe farciront de cette matière collante ; les glandes du méſentère, le pancréas, le foie,

la ratte s'engorgeront ; leur volume augmentera ſenſiblement ; le ventre ſe tuméfiera ; le lait de la nourrice & la bouillie la plus legère, ne paſſeront que très-difficilement par les ouvertures des vaiſſeaux lactés, dont le canal inteſtinal eſt parſemé ; cette ſubſtance alimentaire, ou ſera rejetée par le vomiſſement, ou, après avoir ſéjourné dans les inteſtins & s'y être corrompue, cauſera des coliques, des diarrhées, des convulſions, &c.

Si des enfans ſains, d'une conſtitution délicate, reçoivent, dès les premiers inſtans qu'ils ont vu le jour, une ſorte de nourriture plus forte que ne le comporte leur ſtructure, ils paroîtront, en fort peu de temps, devenir gras, charnus, forts, & s'être accrus au-delà du terme de leur âge. Ce changement, qui apporte ordinairement tant de joie aux nourrices & aux parens, eſt ſouvent très-funeſte aux enfans, qui en ſont victimes ; car, vers le temps de l'éruption des dents, on leur voit ſurvenir les accidens dont on a parlé en ſon lieu.

Si les mères ne peuvent ou ne veulent pas nourrir, elles doivent au moins chercher à imiter tellement la

nature, que les nourrices qu'elles choisissent soient saines, & approchent le plus possible, 1°. de leur âge, 2°. de leur tempérament, 3°. de l'époque de leur couche; 4°. qu'elles soient peu éloignées du lieu que la mère habite; 5°. enfin, que leur nourriture & leurs habitudes aient le plus grand rapport avec celles de la mère. Mais rien n'est plus difficile que de réunir tous ces avantages.

Il est encore d'autres inconvéniens, tels que la mauvaise qualité du lait que forment les nourrices par les alimens qu'elles prennent, ou par les travaux pénibles de la campagne; la diminution de ce même lait, causée par le défaut de nourriture suffisante, ou par le flux menstruel auquel elles sont quelquefois sujettes, ou enfin par la grossesse dont elles ne s'apperçoivent souvent qu'au troisième ou quatrième mois.

Ce ne sont pas encore les seuls dangers auxquels les enfans sont exposés. A peine ont-ils essuyé les révolutions de l'éruption des dents, qu'on leur donne des fruits mûrs ou non mûrs, du lard, du vin, de la bouillie épaisse, du lait caillé, des pois, des fèves, &c. toutes substances dont on les farcit, & que les

organes de la digeftion ne peuvent réduire en un chyle fluide, doux, balfamique, dont les molécules puiffent former un bon fang, & toutes les humeurs qui en doivent émaner ; car tels font les alimens, tel eft le chyle; tel eft le fang qui en eft formé, & telles font les humeurs qui en dérivent. Auffi voit-on ces enfans, au fortir de nourrice, revenir chez leurs parens avec l'air de l'embonpoint, avoir de gros ventres; & peu de jours après, le dévoiement furvient, le teint fe décolore, ils perdent l'appétit, & éprouvent des changemens confidérables, non-feulement par les nouvelles nourritures & la différence de l'air qu'ils refpirent, mais encore par les lieux refferrés qu'ils habitent fouvent, où ils ne peuvent fe mouvoir comme auparavant.

On a rarement égard à l'époque du lait de la nourrice, pourvu qu'elle paroiffe en fournir abondamment; mais on ne fait pas attention que dès les premiers temps de l'accouchement, le lait eft très-fluide, a fort peu de couleur, & n'eft pas fort abondant : à mefure que l'enfant tête, la quantité augmente ; il perd un peu de fa fluidité, change

de goût & devient un peu plus blanc. Ces changemens feront fenfibles & très-frappans pour quiconque voudra les obferver : on verra clairement les différentes gradations par lefquelles il paffera pendant l'efpace de dix-huit à vingt mois, terme auquel on sèvre ordinairement les enfans.

Sur ces principes conformes à la raifon, & conftatés par l'expérience, il paroît évident que fi l'on donne à un enfant nouveau-né un lait de trois, fix mois, un an & même plus, qui eft proportionné à des enfans de ces âges, ce lait produira les maladies dont on a parlé. Il n'y aura plus de proportion entre la confiftance du lait & la délicateffe des vaiffeaux qu'il doit parcourir ; il les engorgera donc, & formera des obftructions dans les vifcères du bas-ventre & dans ceux de la poitrine ; ces engorgemens feront proportionnés à l'ancienneté du lait, & à la délicateffe de l'enfant qui l'aura reçu.

On vient de voir les inconvéniens que peuvent produire les caufes fimples qui fe trouvent dans la première nourriture de l'enfant. Je crois devoir fuivre la même progreffion, en examinant

les alimens qui ſuccèdent au lait, & dont on abuſe ſouvent dans le ſévrage. L'époque que la nature paroît avoir déterminée dans preſque tous les animaux, eſt celle où les dents ſont ſorties de leurs alvéoles, & par conſéquent propres à inciſer, broyer & mâcher les alimens. On fait ſi peu d'attention à cette loi générale, que, ſitôt qu'un enfant a acquis un peu de force pour ſe ſoutenir à peine, & qu'il a dix ou douze dents, on lui enlève le téton, pour ſubſtituer à cet aliment naturel, de la ſoupe, de la bouillie, du pain, de la pâtiſſerie, des fruits, des ſucreries, & quelquefois pis encore, de la viande & du pain trempé dans des ſauces. Quel chyle doit-on attendre de pareille nourriture? quel ſang formera-t-il? & la lymphe qui en ſera formée, ne portera-t-elle pas avec elle le caractère de l'aliment qui l'aura produite? Les éruptions à la peau, les convulſions, les fièvres & les engorgemens intérieurs doivent donc être regardés comme procédant de cette cauſe ſecondaire.

Si on obſerve avec exactitude les alimens dont on nourrit les enfans

dans le ſecond âge, principalement parmi le peuple, on ne ſera pas étonné que les ſcrophules leur ſoient ſi familières, ſur-tout ſi ces enfans ont été donnés à des nourrices dont le tempérament, l'âge & le lait avoient peu de rapport avec celui de leur mère. Les premiers embarras que cette nourriture lactée trop conſiſtante a occaſionnés, s'accroîtront inſenſiblement, &, dans le temps de la ſeconde dentition, produiront les effets dont on a parlé dans le ſecond âge.

Je crois devoir encore placer dans la claſſe des cauſes des Scrophules ſimples, les maux auxquels ſont expoſés les enfans qui, conçus dans le temps des criſes menſtruelles, apportent en naiſſant le germe d'un vice inhérent à leur être, & dont le développement doit ſe faire ou plus tôt ou plus tard, ainſi que nous l'avons déja obſervé. Le ſang qui s'écoule dans ces momens, ou eſt pur, & alors il ne fait aucun tort, ou il entraîne avec lui différentes impuretés. Mais, quelle merveilleuſe induſtrie la nature ne met-elle pas en œuvre pour rendre la génération plus parfaite ? C'eſt pour accomplir ſon deſſein, qu'on la voit

chaque mois occupée à préparer avec ſoin, & à mondifier le berceau natal où l'embryon animé doit ſe repoſer, ſe développer, s'étendre & s'accroître : or, ſi elle eſt interrompue & troublée dans ſon travail, comme lors de la fécondation, ce flux s'arrête ; & le liquide retenu dans la texture de l'organe, ſert de premier aliment à l'embryon qui y eſt dépoſé. Il eſt facile de-là de concevoir que les enfans engendrés dans ces temps preſque toujours déſavorables, doivent apporter en naiſſant les rudimens des maux qu'ils doivent un jour avoir. Il n'eſt donc pas étonnant de voir ces mêmes maux auſſi rebelles, & réſiſter beaucoup plus long-temps aux remèdes, que les autres maladies de la même claſſe.

Je n'ai expoſé juſqu'ici que les caractères qui déſignent les Scrophules bénignes ſimples dans les enfans nés ſains, de parens ſains, & allaités par des nourrices ſaines, & les cauſes que la première nourriture occaſionne. Il eſt important de faire voir que cette cruelle maladie n'eſt pas renfermée dans de ſi étroites limites, mais qu'elle étend beaucoup plus loin ſes ravages, quand

elle eſt intimément liée & combinée avec d'autres principes.

Section II.

Des cauſes des Scrophules compliquées ou malignes.

C'est en conſidérant avec attention les Scrophules, que l'on peut découvrir la principale cauſe qui les a fait naître. Comme elles doivent, pour la plupart, leur origine à la mauvaiſe ſanté des pères & mères ou des nourrices, il eſt important d'examiner quel eſt le vice prédominant qui a pu les produire.

Cette cruelle maladie, très-commune parmi les enfans du peuple, tire ſa première origine de l'indigence à laquelle ſont expoſés les journaliers qui, donnant peu de ſoins à leur propre ſanté, redoutent peu la gale, les dartres, les ulcères, les maux vénériens, les mauvaiſes nourritures, &c. ſe livrent inconſidérément à l'intempérance, à l'excès du travail, s'expoſent par beſoin aux intempéries des ſaiſons, & ne ſongent à leurs maux qu'autant qu'ils les empêchent de travailler. Quelle reſſource la

ſociété doit-elle donc attendre des enfans que ces malheureux peuvent donner à la population ? On n'en peut eſpérer que de chétives créatures qui méritent, de la part du médecin, d'autant plus de ſecours pour les conſerver & les guérir, qu'elles reproduiroient dans la ſuite de nouveaux êtres plus maléficiés qu'eux, entretiendroient la contagion, & détérioreroient enfin l'eſpèce humaine.

La plupart de ces enfans, en quittant leur nourrice, reviennent chez leurs parens habiter des endroits bas & humides que le ſoleil n'éclaira jamais. L'air rempli d'humidité, & chargé de vapeurs fétides qu'exhale tout ce qui les environne, ne circule point, & porte dans leur poumon & ſur tout leur être les qualités vicieuſes dont il eſt rempli. On voit aiſément de-là quels en doivent être les effets : relâcher les fibres, les priver de l'élaſticité néceſſaire pour faire avancer les liquides qui ſéjournent dans leurs canaux, & épaiſſir la lymphe par le défaut de mouvement. La mal-propreté du lieu, des linges, des vêtemens & du coucher, ajoute à cette cauſe ſi difficile à écarter ; &, s'il s'en joignoit encore provenant de la mauvaiſe ſanté

de leurs parens, quels maux ne devroit-on pas en redouter, quelle crainte légitime ne devroit-on pas avoir pour leurs jours ?

On a déja vu les effets que les causes simples opèrent sur des enfans nés de parens sains ; mais elles agiront & se montreront diversement, si elles rencontrent dans le sujet qu'elles affectent, quelque germe de maladie déja développé dans les parens qui l'auront engendré.

Entre les causes les plus communes, on peut compter la gale, tant sèche qu'humide, les dartres, les ulcères, & généralement toutes les maladies de la peau, comme celles qui agissent & se manifestent le plus promptement. Peu de temps après la naissance des enfans, il paroît de petits boutons galeux sur la surface de leur peau, sous les aisselles, aux avant-bras & aux mains, au ventre, aux jarrets, lesquels s'étendent souvent sur toute l'habitude du corps. A mesure que ces boutons sortent, ils blanchissent vers la pointe, se percent, se sèchent & repullulent sans enflammer la peau ; les petites écailles qui s'y forment, tombent & font place à de nouveaux bou-

tons. Si l'on ajoute à ce mal actuel, l'effet des causes simples dont on a parlé, on ne sera pas surpris de voir cette affection de la peau aussi opiniâtre, aussi rebelle aux moyens usités en pareil cas, acquérir de nouvelles forces à mesure que l'enfant croîtra. On sait d'ailleurs que cette maladie familière aux enfans du peuple, est abandonnée à des nourrices qui, loin de laisser un libre cours à l'effusion de cette humeur, pour diminuer leur peine, & soulager l'enfant de l'agitation que ce mal lui donne, emploient des topiques qui, desséchant la peau, repoussent cette humeur au dedans, ou la déterminent à se porter sur les glandes, comme on l'a dit. Il en est de même de l'humeur dartreuse, des écoulemens purulens, des ulcères, des érysipèles, &c. dont le caractère s'imprime sur la peau d'une manière assez distincte pour ne pas les confondre avec la gale. De-là naissent ces différentes affections de la peau dont on a parlé. Ce qui paroîtra fort singulier, & cependant digne de remarque, c'est que les affections cutanées & celles de la membrane adipeuse, passent invariablement ou des parens, ou de la nour-

rice aux enfans. Soit que ces enfans apportent ce vice en naiſſant, ou qu'ils le contractent par le lait de la nourrice, les effets n'en ſont pas moins les mêmes. Le choix des nourrices eſt donc très-important pour l'éducation ſalutaire des enfans.

Scrophules héréditaires.

Entre toutes les Scrophules, il n'en eſt point de plus redoutables que les héréditaires, qui, engendrées avec l'enfant, portent ſur tout ſon être le venin dangereux qui doit le pourſuivre dans tous les âges. On croiroit peut-être que ce vice s'adoucit en paſſant de races en races; l'expérience fait voir le contraire : car, ſi les pères & mères ont la peau, la graiſſe & le genre glanduleux malades, les enfans qu'ils mettent au monde ont, dès les premiers temps, le caractère du mal de leurs parens. Cette cauſe, née avec l'enfant, acquiert chaque jour de nouvelles forces, & ce qui pourroit en diminuer la violence, ne ſert qu'à l'accroître. Car, ainſi qu'on l'a dit, tous les organes de l'enfant ſont d'une extrême délicateſſe ; &,

comme ils ſont déja gênés par une cauſe qui les affecte, ſi la mère allaite elle-même ſon enfant, ils ſe trouveront de plus journellement alimentés par une nourriture viciée; ce ſera donc alors un mal de plus pour lui, puiſqu'il recevra preſque à chaque inſtant, avec la nourriture qui doit le développer, une nouvelle portion d'un miaſme ſemblable à celui dont il eſt déja infecté. Si cet enfant eſt confié à une nourrice dont le lait ne ſoit pas proportionné au diamètre des vaiſſeaux qu'il doit parcourir, ils ſeront bientôt engorgés & obſtrués; les fonctions vitales interrompues feront périr bientôt l'enfant. Ce qui pourroit éluder ces accidens, ſeroit un lait très-nouveau, clair & fluide, d'une ſaine & jeune nourrice, qui, par ſa limpidité, pourroit enfiler ſans peine tous les capillaires, s'appliquer à leurs parois intérieures, les étendre, les fortifier, leur donner aſſez de reſſort pour briſer & atténuer les humeurs épaiſſies, & enfin mettre l'enfant en état d'eſſuyer les ſecouſſes de la première dentition. Cette cauſe, pour ainſi dire énervée, oppoſeroit moins d'obſtacles au développement toujours tardif de cet

enfant, & le mettroit en état de participer au ſecours que l'art pourroit lui fournir dans un autre temps.

Scrophules accidentelles par contagion.

IL y a différens degrés d'activité entre les miaſmes contagieux : l'expérience journalière le prouve. On ſait que la gale, tant sèche qu'humide, ſe communique très-aiſément; que les dartres n'épargnent guère les perſonnes qui vivent habituellement avec celles qui en ſont attaquées ; que le virus vénérien s'acquiert par le contact immédiat ; que le miaſme cancéreux ſe gliſſe lentement & ſourdement par communication ; que le vice varioleux ſe tranſmet avec promptitude : de même le virus ſcrophuleux porte facilement la contagion. En effet, l'on voit tous les jours des enfans ſains, nés de parens ſains, contracter ce mal par la ſeule communication avec des enfans qui en ſont attaqués. Soit qu'ils jouent, boivent & mangent enſemble, ſoit qu'ils couchent enſemble ou ſéparément dans une chambre ſerrée, reſpirant le même air & ſous le même pavillon, il n'en

réfulte pas moins les mêmes effets, qui font d'autant plus prompts, que les émanations feront directes, fur-tout s'il y a des éruptions à la peau, des fuppurations dans les glandes, & des effufions d'humeurs fanieufes que fourniffent les os cariés. Ce mal, quoique tranfmis, ne dégénère point; il conferve toujours le même caractère. Il y a cependant une différence entre celui qui a donné le mal, & celui qui l'a reçu; en ce que, 1°. l'un, vexé déja depuis long-temps par une caufe qu'il portoit en lui, n'a pu s'en délivrer par les forces de la vie; tandis que l'autre, peu auparavant fain, jouit de toute la puiffance de fes refforts, qui peuvent affoiblir ce venin, & modérer les fuites dangereufes d'une caufe nouvellement acquife; 2°. en ce que cette maladie ne fe montre jamais avec les mêmes indices précurfeurs qui ont paru dans celui qui l'a communiquée.

J'ai eu beaucoup d'occafions d'obferver que ce mal eft très-contagieux, contre l'opinion vulgaire; car le peuple eft perfuadé que les adultes ne peuvent recevoir cette maladie des enfans, tandis qu'il eft convaincu que les en-

fans, à peu près du même âge, peuvent fe le communiquer entre eux. Entre autres obfervations, j'ai vu deux femmes âgées, dont une de foixante & dix ans, grand'mère d'un enfant malade de carie dans les os du tarfe, & d'une ankylofe fuppurée au bras, contracta la maladie fcrophuleufe, qui, dans l'efpace de trois ou quatre mois, la fit périr de carie aux clavicules, au fternum, aux côtes & au tibia; la feconde, moins âgée, eut des gonflemens dans les glandes jugulaires, qui s'endurcirent, & acquirent tant de volume, que la déglutition & la refpiration furent fi gênées, qu'elle en périt. On fera moins étonné de voir ces effets terribles de la contagion, quand on faura que ces enfans malades couchoient l'un avec fa grand'mère, & l'autre avec fa tante.

Suites de maladies.

On a quelquefois vu furvenir aux enfans, bien au-delà du terme de la feconde dentition, après des maladies aiguës, & fur-tout après la petite vérole, des gonflemens dans les glan-

des ſous le menton, le long du cou, ſous les aiſſelles, & même des dépôts aux bras ou aux jambes, leſquels reſſembloient beaucoup, par leur indolence, aux tumeurs ſcrophuleuſes. Si on examine bien ſoigneuſement ces maladies, on reconnoîtra une différence marquée entre elles & les ſcrophules, en ce que, 1°. les glandes ſont beaucoup moins dures, plus arrondies, avec de la phlogoſe, & tendance à prochaine ſuppuration à meſure que l'enfant ſe rétablit de ſa première maladie ; 2°. quant aux dépôts qui ſe font ſur les os, ils paſſent rarement dans leur intérieur, & ſuppurent aſſez promptement ; 3°. le défaut de ſignes indicatifs de cette maladie, & les recherches exactes ſur la ſanté des parens, en conſtatent la différence ; 4°. la célérité avec laquelle ces maux ſe diſſipent, & la ſimplicité des remèdes qu'on emploie, prouvent évidemment que la cauſe n'en eſt pas maligne.

Le miaſme ſcrophuleux ſe développe ou plus tôt, ou plus tard. Quelques recherches que j'aie faites là-deſſus, je n'ai jamais pu rien découvrir qui pût me ſervir de règle, même générale, pour

pour ſtatuer ſur le temps de ſon développement. Je ſuis même tellement autoriſé à penſer ainſi, que j'ai vu ce mal dans une même famille, ſe manifeſter à des époques bien différentes. Une fille de vingt-ſix ans, d'un bon tempérament & bien réglée, ſe trouva attaquée de gonflement dans les glandes axillaires & jugulaires; ces glandes, quoique très-dures & très-volumineuſes, ſe terminèrent par réſolution, après un traitement de dix-huit à vingt mois. Une de ſes ſœurs, âgée de ſeize ans, déja nubile, eut de pareilles tumeurs glanduleuſes, qui cédèrent de même aux remèdes, mais en beaucoup moins de temps. Une troiſième ſœur enfin, âgée de quatorze ans, eut, avec les pâles couleurs, des tumeurs ſous le menton, le long du cou & ſous les aiſſelles : ces tumeurs opposèrent peu de réſiſtance aux remèdes; les règles s'établirent, & elle guérit heureuſement. On obſervera qu'aucune d'elles n'avoit eu auparavant les ſignes précurſeurs de cette maladie : les père & mère de ces filles avoient toujours joui de la plus belle ſanté; le père n'avoit jamais eu aucune maladie; &, quoique âgé de ſoixante & ſix ans, il n'avoit en-

core été ni ſaigné ni purgé. C'eſt à cette époque que cet homme apperçut des glandes à la nuque, ſous le menton, le long du cou des deux côtés, ſous les aiſſelles & ſous les jarrets. Ces glandes, qui d'abord paroiſſoient de nature loupeuſe, s'endurcirent & acquirent en fort peu de temps un ſi grand volume, qu'il ne pouvoit remuer ni la tête ni le cou, ne pouvoit abaiſſer ſes bras ſur ſa poitrine ni ſur ſes côtés, ni plier les jarrets: les tumeurs du cou, ſur-tout, devinrent ſi conſidérables, qu'il en fut ſuffoqué pendant la nuit. Comment ce miaſme a-t-il pu demeurer ſi long-temps caché, ſans donner aucun ſoupçon de ſon exiſtence? Pourquoi s'eſt-il manifeſté dans ces trois filles, à différentes époques? C'eſt un problême que je n'entreprendrai pas de réſoudre: il eſt au deſſus de mes forces; il me ſuffit de l'avoir propoſé.

Scrophules vermineuſes.

Il eſt encore une autre eſpèce de Scrophules, ſuite fort ordinaire des fièvres vermineuſes, qui tire ſa principale origine des fruits aigres, acerbes & non mûrs; des mauvais légumes, du vinai-

gre pris avec excès, & des farineux non fermentés. Toutes ces ſubſtances reçues dans l'eſtomac & dans les inteſtins, s'y putréfient aiſément, & excitent ſur les membranes inteſtinales, de violentes coliques, des diarrhées, la dyſſenterie, le maraſme. Ce n'eſt pas encore là tout le mal qu'elles produiſent: cette matière ſaburreuſe eſt plus propre que toute autre, par ſa corruption, à faire éclore, développer, nourrir les inſectes vermineux dont toutes les matières avalées ſont remplies, &, par conſéquent, à entretenir les mauvais ſucs qui ſe tranſmettent dans la maſſe du ſang, d'où procèdent les fièvres lentes qui font périr les malades. Les enfans, outre l'engorgement des glandes, qui caractériſe leurs maladies, ont encore le teint pâle & décoloré, la peau sèche & terreuſe, des démangeaiſons intolérables au nez, à l'ombilic, à l'anus & au méat urinaire; des convulſions, des coliques habituelles, des dévoiemens, des vomiſſemens de matière verte, tous ſymptômes qui caractériſent la préſence des vers que ces malades rendent par haut & par bas. Toute la maſſe des humeurs eſt ſi dépravée, que les exhalaiſons qui ſe font

à la peau, ont une odeur aigre & fétide, & propre à entretenir & à nourrir les poux dont tous ces enfans ſont couverts. Les glandes ſuppurées, ou les ulcères qui ſe font à la peau, rendent un pus fluide & verdâtre de très-mauvaiſe odeur, dans lequel j'ai quelquefois trouvé de petits vermiſſeaux blancs qui ſe reproduiſoient d'un jour à l'autre, ſouvent en très-grand nombre, & ſe conſervoient vivans ſous les emplâtres qui recouvroient ces parties.

Cauſes accidentelles.

LES cauſes les plus communes qui déterminent les Scrophules ſur telle ou telle partie, ſont les compreſſions, les chutes & les coups. Si quelque partie du corps eſt long-temps comprimée, les liquides imprégnés du vice ſcrophuleux, s'arrêteront dans cet endroit, & la réſiſtance qu'ils éprouveront à leur paſſage, excitera la phlogoſe dans le lieu preſſé, & du gonflement dans le voiſinage. Ces accidens ſont très-communs aux enfans qui portent des colliers trop ſerrés, ou des machines dures, roides & mal garnies, pour leur faire tenir la tête droite;

d'où naiſſent les engorgemens & les ſuppurations qui leur ſurviennent. Les corps durs & baleinés, par leur compreſſion, déterminent, comme je l'ai vu ſouvent, des engorgemens aux glandes axillaires, des tumeurs aux apophyſes épineuſes & tranſverſes des vertèbres dorſales & lombaires, aux côtes & à leurs cartilages. Ce n'eſt pas là le ſeul inconvénient; car, en comprimant toute la poitrine, ils gênent ſes mouvemens & l'action des viſcères qui y ſont contenus. Les corps trop pincés par le bas, opèrent par leur preſſion les mêmes déſordres ſur les viſcères du bas-ventre. Les ſouliers étroits & trop courts bleſſent le talon, & froiſſent tellement la jointure du gros orteil & l'os du métatarſe qui le ſoutient, que ces parties deviennent bientôt malades par la longue compreſſion qu'elles endurent. Cette compreſſion ſeroit bien capable d'incommoder les enfans ſains, mais elle ne produiroit jamais ces maux, ſi ceux qui en ſont affligés ne portoient dans leur ſein un germe de maladie, toujours diſpoſé à éclater à la moindre occaſion.

Les mouvemens vifs & tumultueux, auxquels ſe livrent inconſidérément les enfans, leur occaſionnent ſouvent des

maux dont on ne s'apperçoit pas d'abord, mais qui, pour avoir été quelque temps ignorés, n'en ſont par la ſuite que plus funeſtes. Dans leurs jeux, ils ſautent ſouvent de haut en bas, & retombent quelquefois ſur les talons, la jambe droite & tendue ſur la cuiſſe : dans cette chute perpendiculaire, les os du tarſe s'entrechoquent contre ceux de la jambe, & ceux-ci contre l'os de la cuiſſe. Le cartilage des os frappés, eſt froiſſé, contus dans le point de la colliſion. La douleur, qui eſt d'abord vive, fait boiter l'enfant qui, entraîné par la diſſipation, oublie bientôt ſon mal qui s'allège & ſe diſſipe preſque entièrement. Ce calme apparent eſt quelquefois de longue durée ; car la contuſion des parties cartilagineuſes dont les épiphyſes ſont revêtues, ſe réſout très-lentement. Mais ſi le ſuc huileux, renfermé dans les cellules oſſeuſes, eſt atteint du vice écrouelleux, il exercera avec d'autant plus de facilité ſon action ſur ſes réſervoirs, qu'ils auront reçu quelques dérangemens par le choc & la commotion que ces parties auront ſoufferte dans la chute. L'engorgement inſenſible de cette épiphyſe, ſon gonfle-

ment & celui de toutes les parties qui la recouvrent, ſont & doivent en être les effets : de-là les ankyloſes vraies ou fauſſes, la ſuppuration des articles, la carie : c'eſt ce que j'ai obſervé dans les chutes, où la tête du fémur ayant fait contuſion à la çavité cotyloïde, y avoit produit les maladies dont on a parlé. Le danger des chutes ne ſe borne pas ſeulement là ; car, outre la compreſſion que ſupporte la partie ſur laquelle l'enfant tombe, la commotion porte dans tout ſon corps une ſorte d'ébranlement capable d'occaſionner des ſtaſes dans les viſcères qui ont reçu de violentes ſecouſſes, dont les effets paroiſſent ou plus tôt ou plus tard. Il n'eſt pas rare de trouver ces malades ayant des tumeurs dont on ignore la première origine ; mais, en recherchant avec ſoin, & en interrogeant les parens ſur la cauſe de ces maladies, on découvre preſque toujours que les chutes leur ont donné naiſſance, ſans qu'on ſe ſoit auparavant apperçu d'aucun ſigne qui pût les annoncer, ſi ce n'eſt la douleur momentanée & paſſagère dont l'enfant s'eſt plaint d'abord, mais qui, s'étant diſſipée peu à peu, a ſouvent été oubliée pendant long-temps.

Comme, dans ces ſortes de maladies, la nature chemine toujours à pas lents, on ne s'apperçoit ſouvent du mal, que lorſqu'il a fait de très-grands progrès.

Les coups que les enfans reçoivent, ſont bien propres à déterminer & à fixer ſur les parties frappées, le vice encore caché dans les humeurs qui les arroſent. La contuſion, ſi elle eſt forte, détruit & briſe profondément les vaiſſeaux capillaires de tout genre, d'où naît extravaſation, épanchement dont la réſorption eſt d'autant moins facile, que ces vaiſſeaux, pour ainſi dire macérés, ont perdu leur reſſort; & que le vice ſcrophuleux, intimément uni aux différens liquides accumulés, a exercé dans le vuide où il eſt recueilli, toute l'action dont il eſt capable : c'eſt ce qui arrive aux parties molles. Mais, ſi les parties cartilagineuſes ou oſſeuſes ſont frappées, non-ſeulement elles ſont contuſes, mais encore celles qui les recouvrent. Il arrive de-là que le vice écrouelleux ſe montre quelquefois au milieu des os longs, où il forme des tumeurs, quoique de ſa nature il n'y paroiſſe jamais; cependant on le reconnoîtra toujours aux caractères qui lui ſont propres, & aux autres ſignes,

ou qui ont précédé cet accident, ou qui l'accompagnent, ou qui paroîtront dans la fuite; car il eft très-rare qu'il fe borne à une feule partie, comme l'expérience de tant d'années le confirme.

Exiftence du miafme fcrophuleux dans la fubftance graffe.

D'APRÈS les effets conftamment obfervés fur une multitude de malades, il paroît évident que le miafme fcrophuleux réfide principalement dans la fubftance graffe du corps animé.

Entre les différentes fubftances alimentaires dont les enfans du peuple font ufage, il n'y en a pas de plus redoutable & de plus propre à produire des fucs âcres, que les graiffes qui ont été longtemps expofées au feu, le vieux beurre ou l'ancien beurre falé, le lard rance, les fromages forts, pourris, fétides, puans, & les falaifons. Ces fortes de nourritures ne peuvent former qu'un chyle acrimonieux, qui, parvenu dans la maffe du fang, lui imprime fon caractère, d'autant plus que ces fubftances fubiffent très-peu de changemens dans la digeftion, & qu'elles font prompte-

ment portées telles à leurs deſtinations. D'un côté, l'on voit que la ſéroſité du ſang qui eſt leur vrai véhicule, eſt auſſi le ſeul de nos fluides qui ait la propriété de diſſoudre les ſels : elle ſera donc chargée du principe ſalin de ces alimens ; par conſéquent elle picotera toutes les parties où elle ſera transférée. Or, la peau étant l'organe par lequel la nature s'affranchit, en partie, de la quantité ſurabondante d'humidité, cette humidité doit donc, par ſon acrimonie, y cauſer des picotemens & des éruptions. De l'autre, on voit quels déſordres ces ſucs âcres, huileux & fétides, doivent opérer ſur la membrane adipeuſe & ſur la moëlle où ils ſont dépoſés, ſans avoir reçu preſque d'altération. Ce vice intimément aſſocié aux graiſſes, s'établit, non-ſeulement dans les cellules du pannicule graiſſeux, ſous la peau, dans le tiſſu qui occupe les interſtices des muſcles, & dans celui qui entoure les grains glanduleux dont l'aſſemblage conſtitue le corps compacte des glandes ; mais s'aſſimile encore, & s'unit à la moëlle & au ſuc médullaire renfermé dans toutes les cellules oſſeuſes où il eſt dépoſé par les extrémités artérielles qui rampent

ſur la ſurface des membranes déliées, leſquelles tapiſſent ces réſervoirs, où ce vice confondu avec le ſuc huileux, contracte, par ſon ſéjour, différens degrés d'altérations, & acquiert aſſez de force & d'activité pour les offenſer & même les détruire.

L'expérience confirme cette vérité dans l'ankyloſe, tant vraie que fauſſe, de la cuiſſe avec la jambe, & de celle-ci avec le pied; dans celle du bras avec l'avant-bras, & dans les autres affections particulières dont les apophyſes & les épiphyſes peuvent être attaquées; car le ſuc huileux imprégné de ce miaſme & porté dans les cellules oſſeuſes où il ſe dépoſe, & dans le canal qui renferme la moëlle, ſe diſſipe & ſe répare comme tous les autres fluides. Il tranſſude à travers la ſubſtance des os, donne de la ſoupleſſe au périoſte qui les recouvre, s'inſinue dans les muſcles qui s'y implantent, répand dans les gaînes des tendons l'humidité qui les lubréfie, & s'évapore enfin dans toute la ſubſtance charnue dont les os ſont entourés. Il eſt facile de ſe convaincre de cette tranſſudation; car, après avoir dénué un os de ſon périoſte, ſi

on l'expoſe à l'air, on verra bientôt ſa ſurface toute remplie d'une matière huileuſe. Après l'avoir eſſuyé à différentes repriſes, la moëlle qu'il contenoit s'épuiſe, & diſparoît enfin de la cavité intérieure.

Lorſque l'animal eſt vivant, les artères qui rampent dans l'épaiſſeur des os, ont des ramifications infinies, leſquelles s'étendent juſques ſur les membranes qui enveloppent la moëlle; le ſuc huileux, apporté avec le ſang, ſe ſépare dans les extrémités artérielles, ſe dépoſe dans le canal médullaire & dans la ſubſtance cellulaire des os, pour être enſuite diſtribué à toutes les parties qui les environnent. C'eſt ce même ſuc médullaire qui, des cellules vraiment oſſeuſes, ſe filtrant à travers la ſubſtance intermédiaire qui unit le corps de l'os à l'épiphyſe, pénètre encore ſa ſubſtance recouverte d'un cartilage, à travers lequel ce ſuc, originairement huileux, ſe dépoſe dans l'articulation, & forme ce qu'on appelle la ſynovie, qui ſert à lubréfier les extrémités des os, pour rendre le mouvement plus doux & plus facile. Cette liqueur n'eſt plus graſſe, ni de la même nature que

celle qui lui a donné naiſſance ; elle s'eſt transformée dans les différentes filtrations qu'elle a ſubies, & a acquis la propriété de devenir facilement concrète dans ceux qui ſont ſujets aux maladies arthritiques.

Si, par quelques cauſes que ce puiſſe être, ce ſuc médullaire acquiert des qualités vicieuſes, ſoit par un trop long ſéjour dans ſes réſervoirs, ſoit par la nature du ſang dont il eſt émané, il opérera d'abord ſur la ſurface du cartilage de légères éroſions, qui, s'accroiſſant de plus en plus, cauſeront une ſenſation incommode dans les mouvemens de flexion, d'extenſion, de rotation & de frottement. Les malades alors s'apperçoivent d'une eſpèce de craquement ou de crépitation, de gêne & même de douleur dans leur exécution. Ces légers accidens, d'abord peu incommodes, deviennent inſenſiblement de plus en plus douloureux ; la ſynovie devenant plus âcre, irrite la ſurface de la capſule qui environne l'article, & y excite de la phlogoſe ; le malade ne peut, ſans de vives douleurs, mouvoir la partie affligée, & l'on ne peut la toucher ſans le faire ſouffrir ; l'in-

flammation ſuit de près ; la jointure ſe gonfle ; l'humeur ſynoviale, retenue dans la cavité articulaire qu'elle remplit lentement, forme enfin une tumeur dans laquelle, avec plus ou moins de temps, on apperçoit au toucher une fluctuation ſenſible.

Pendant que ces accidens ſe manifeſtent au dehors, la cauſe qui les produit, retenue dans les cellules oſſeuſes & dans celles des épiphyſes, n'agit pas avec moins d'activité ſur les réceptacles qui la renferment. Le caractère d'acrimonie que cette humeur avoit d'abord, ſe développe de plus en plus; & ayant enfin acquis aſſez de virulence & de force pour détruire les membranes qui revêtiſſent les parois oſſeuſes, les attaque, les ébranle, & détruit la cohéſion qui étoit entre elles. C'eſt l'ordre que ſuit la nature dans la formation de l'ankyloſe ; cependant, ce qui vient d'en être dit n'eſt pas encore le terme où cette maladie peut ou doit parvenir : car la fièvre, qui a toujours accompagné ces premiers accidens, perſévère encore, & en augmente la violence. Les humeurs recueillies dans l'articulation environnée de la capſule arti-

culaire, acquièrent, par la chaleur, des degrés d'acrimonie qui ſe développent de plus en plus. Ces humeurs ont bientôt aſſez de force pour attaquer la capſule, briſer les liens qui uniſſent enſemble les fibres membraneuſes & tendineuſes qui la conſtituent, ſe frayer un paſſage à travers ſa texture déja affoiblie par l'éroſion, & former, entre les interſtices des muſcles & le pannicule graiſſeux, des tumeurs molles, qui, au toucher, diſparoiſſent & reparoiſſent aiſément.

Pendant ce temps, les malades ne peuvent ſe mouvoir ſans des douleurs cruelles; le ſommeil ſe diſſipe; l'appétit ſe perd; les urines, en petite quantité, tantôt ſont rouges & ſédimenteuſes, tantôt d'un rouge foncé, couvertes d'une pellicule & d'un nuage blanchâtre ſuſpendu au milieu, lequel, après le refroidiſſement, ſe précipite au fond du vaſe ſous la forme de glaire blanche. Enfin, la matière accumulée dans l'articulation, après avoir exercé toute ſa puiſſance ſur les parties qui la retiennent, émince & uſe la peau qu'elle perce encore.

On voit d'abord ſortir une ſéroſité,

qui, peu à peu, devient plus abondante & plus épaiſſe. Le trou qui s'eſt fait de lui-même s'élargit de jour en jour; la matière qui en ſort eſt d'un blanc verdâtre, & répand une très-mauvaiſe odeur. L'articulation diminue de volume, ſans que la maladie perde rien de ſa férocité. De temps en temps on voit ſortir par l'ouverture qui s'eſt faite à la peau, des flocons de matière purulente, ſemblable à du lait caillé, leſquels ſont les débris de la ſubſtance cellulaire oſſeuſe, & des cartilages que ces matières ont détruits.

Comme tout ce qui environne l'articulation eſt imbibé de cette humeur âcre qui s'y eſt infiltrée, on ne doit pas être étonné de voir naître, dans tous ſes environs, des tumeurs plus ou moins groſſes, qui ſe percent comme la première, d'où découlent des matières de même nature. Auſſi s'apperçoit-on de la diminution du volume de la jointure, dont le mouvement devient de plus en plus difficile & douloureux, non-ſeulement par la dénudation des cartilages qui revêtiſſoient les extrémités des os, mais encore par le raccourciſſement des muſcles fléchiſſeurs, dont

les tendons implantés dans les os près les jointures malades, ſont comme englobés, &, pour ainſi dire, confondus dans toutes les tumeurs. D'un autre côté, les muſcles extenſeurs ſe ſont alongés à meſure que les fléchiſſeurs ſe ſont raccourcis; ils ſe ſont émincés, leurs tendons ſe ſont applatis, & la contraction dont ils ſont encore ſuſceptibles, n'eſt pas capable de vaincre la réſiſtance qu'oppoſent les fléchiſſeurs raccourcis. L'immóbilité de la partie eſt donc une conſéquence néceſſaire de tous ces changemens. De-là il réſulte que cette ankyloſe, qui d'abord étoit fauſſe, puiſqu'il y avoit encore du mouvement, ſe change en une vraie, en rendant la partie tout-à-fait immobile.

Tandis que ces déſordres ſe paſſent dans la partie malade, la fièvre, devenue lente, occaſionne bientôt des dérangemens dans toutes les fonctions. La matière purulente, renfermée dans l'article, & continuellement réſorbée, entretient, fomente les accidens, & en produit encore de nouveaux, tels que les dévoiemens colliquatifs, des ſueurs nocturnes, & quelquefois des dépôts intérieurs. Quoique le volume

de l'articulation paroiſſe fort diminué, les os n'en ſont pas moins malades; & les muſcles, qui en recouvrent la partie, tant ſupérieure qu'inférieure, s'atténuent ſi ſenſiblement, que le membre paroît, & eſt en effet beaucoup plus maigre que toutes les autres parties du corps. La ſuppuration, qui d'abord étoit fort abondante, ſe ralentit inſenſiblement; le pus qui découle des ouvertures, quoique blanc, n'a pas de conſiſtance, & eſt de très-mauvaiſe odeur. Les ouvertures, qui ſe ſont élargies en rond, laiſſent voir des chairs luiſantes d'un rouge plus ou moins foncé; la peau, extrêmement mince, flotte ſur ces chairs fongueuſes & inſenſibles, & l'on voit le pus ſortir de toute la circonférence de l'ulcère. Il eſt bien difficile de ſonder ces plaies, à cauſe de la ſinuoſité & des contours multipliés que le pus fait en ſortant de ſon foyer, pour arriver au dehors. Si l'on tente de les ſonder, l'on excite ſouvent des hémorragies plus ou moins grandes, qui à la vérité ne ſont pas dangereuſes; mais ces tentatives ne donnent aucun éclairciſſement ſur les moyens curatifs. Si, par haſard, la

ſonde pénètre juſques dans le milieu de l'articulation, on trouve preſque toujours les os dénués de cartilages, cariés & vermoulus.

Scrophules ſcorbutiques.

LES ſcrophules ont entre elles des différences ſenſibles qui les diſtinguent, & laiſſent voir la cauſe qui les a fait naître. On ſera donc en état, en examinant avec beaucoup d'attention l'origine de la maladie, ſes progrès, les viciſſitudes & les caractères qui lui ſont propres, de juger quel eſt le genre du vice prédominant qui s'eſt combiné avec la maladie primordiale. On peut encore reconnoître, à certains veſtiges, l'ancienneté du mal antérieur aux ſcrophules, ou s'il eſt venu pendant leur développement, ou ſi ce mal ne s'eſt montré qu'après. Lorſque le vice ſcorbutique a précédé, on le reconnoît facilement, ſi les dents, ſorties de leurs alvéoles, ont des crénelures diſtinctement marquées au tranchant des dents inciſives, où l'on obſervera de petites pointes piquantes dépouillées d'émail, & aſſez aiguës pour excorier les lèvres,

piquer la langue & le doigt qui les touche; les dents canines offrent auſſi le même caractère : les unes & les autres ſont jaunâtres & d'une couleur livide.

Si ce vice ne s'eſt montré que lorſque les ſcrophules ont commencé à paroître, les dents ſeront belles & ſaines en apparence; mais les gencives qui s'appliquent vers leurs racines ſeront pâles & même blanches, & leurs rebords ſeront d'une couleur rouge & vifs, ſans aucuns gonflemens. Si le vice ſcorbutique n'a paru qu'après les ſcrophules, les gencives ſe tuméfieront & deviendront ſanguinolentes, bleuâtres; le ſang qui en ſortira ſera d'un rouge brun, & la bouche répandra une mauvaiſe odeur, quoique les dents ſoient ſaines, blanches, d'un bel émail, mais mal affermies dans leurs alvéoles.

Si l'on interroge, dans le premier cas, la nourrice ou les parens, on apprendra que l'enfant a été très-chétif dans le premier temps; que les dents ont été fort tardives; qu'il n'a commencé que fort tard à ſe ſoutenir, & à marcher ſeul; qu'il a preſque toujours été languiſſant, ayant été ſujet

à des dévoiemens & à des fièvres passagères ; que le teint a été toujours décoloré ; que le ventre a été bouffe, & que l'enfant étoit sédentaire & toujours dans la langueur. Dans le second & le troisième cas, indépendamment des signes qui décèlent le vice scorbutique, lequel annonce déja son existence par les indices des gencives ou pâles, ou tuméfiées, on trouvera encore aux jambes, aux cuisses & aux bras, de petites taches lenticulaires d'un rouge obscur, qui insensiblement deviennent livides ou bleuâtres, & cette teinte, diminuant peu à peu, devient jaune, & enfin disparoît pour se reproduire en d'autres endroits.

On pourra encore bien mieux juger du vice scorbutique prédominant, s'il y a sous la peau, dans le pannicule graisseux, de petites tumeurs, dont la couleur livide, la fluidité de l'humeur qu'elle contient, la promptitude avec laquelle elles se percent, & le fluide noirâtre qui en sort, indiquent le caractère. On ne pourra méconnoître ce vice dans les scrophules osseuses, à la couleur de la peau livide qui recouvre les os malades, au gonflement des épi-

physſes articulaires ; à l'inſenſibilité des parties affectées ; à une eſpèce de ſenſation froide, même pendant les chaleurs ; à l'atténuation des chairs dont ces parties malades ſont recouvertes ; enfin, à tous les autres ſignes qui indiquent la préſence de l'humeur ſcorbutique, dont le vice inhérent au ſuc médullaire, attaque d'abord la ſubſtance ſpongieuſe des os, les gonfle ſenſiblement, & augmente leur volume ; effets qui ſe paſſent preſque ſans ſans fièvre & ſans douleurs.

Comme le ſuc médullaire, émané du ſang artériel qui arroſe les membranes déliées dont toutes ces cellules ſont revêtues, ne doit y réſider qu'un temps preſcrit par la nature, au-delà duquel il contracte par ſon ſéjour des degrés de corruption ; il s'enſuit que par le repos, auquel ces malades ont beaucoup de tendance, il s'accumule, étend les cellules encore molles dans l'enfance, détruit les petites membranes qui les recouvrent ; & le degré de putréfaction qu'il y contracte, briſe bientôt la plupart de ces petites cloiſons oſſeuſes.

La langueur, l'indolence, & même

la pareſſe, effets néceſſaires de la cachexie, favoriſent encore le retardement de ce ſuc médullaire dans les cellules oſſeuſes; ſtaſes qui n'auroient pas lieu, ſi le corps mis en mouvement l'eût diſſipé en même proportion qu'il l'a reçu.

Scrophules dartreuſes.

Les écrouelles qui participent de l'humeur dartreuſe, tranſmiſes aux enfans par leurs pères & mères, ou nourrices, outre leurs ſymptômes propres, ont encore un caractère particulier, qui décèle la nature de l'humeur jointe aux ſcrophules. Cette humeur, qui établit ordinairement ſon ſiège ſur la peau, affecte ſouvent encore les gencives, qui deviennent pâles & douloureuſes; le vice gagne la ſubſtance ſpongieuſe des alvéoles, & détruit l'union intime qui les tient affermies avec les dents. Les enfans alors éprouvent dans les mâchoires une ſorte de douleur qui les empêche de manger, & la bouche eſt ſouvent ſi remplie d'eau, que la ſalive s'en écoule involontairement. Inſenſiblement la douleur augmente; l'acrimonie de l'humeur occaſionne des aphthes ſur les gencives, à la langue & au dedans des

joues. Lorſque ces accidens ſont un peu adoucis, on apperçoit les dents, quoique ſaines, mal affermies dans leurs alvéoles, d'où l'on voit ſortir une eſpèce d'humeur purulente; les gencives ſe décollent auſſi; elles deviennent minces, pâles, applaties; & pour peu qu'on les preſſe avec le doigt, on voit l'humeur ſortir de deſſous.

Ces accidens ne paroiſſent guère qu'après la ſeconde dentition; & ſi l'on n'a pas été aſſez à temps pour en arrêter les progrès, la chute de ces dents ébranlées eſt inévitable. Mais, lorſque ce vice attaque les enfans avant la première dentition, les dents qui ſortent ſont ſi peu affermies dans leurs alvéoles, qu'elles tombent le plus ſouvent; ce qui cependant n'arrive ordinairement qu'aux dents inciſives & canines.

Scrophules rachitiques.

LES Scrophules dont la cauſe eſt jointe au rachitis, ont précédé cette maladie, ou elles l'accompagnent, ou elles ne paroiſſent que lorſqu'elle a éclaté. Dans tous les cas, on reconnoîtra toujours l'exiſtence du vice rachitique au volume de la tête, à la forme du viſage,

visage, de figure quarrée ou alongée, au gonflement des épiphyses articulaires, & à celui des articulations, sur-tout du poignet & des genoux, à la nodosité des cartilages des vraies côtes avec le sternum, à la courbure des os, à la petite stature de l'enfant, eu égard à l'âge, au gonflement du ventre & à sa rénitence; enfin, à un certain défaut de rapports & de juste proportion entre les parties du corps, plus aisé à appercevoir au coup d'œil, que facile à décrire; de plus à la lenteur de la dentition, à la paresse, à la langueur de l'enfant, & au temps qu'il a commencé à se soutenir & à marcher seul. Comme souvent les écrouelles paroissent avant que le rachitis se manifeste, il n'est pas étonnant que ces deux causes réunies produisent des maladies combinées, dont les symptômes seront manifestement plus sensibles aux parties osseuses qu'aux parties molles; car le périoste qui recouvre les os malades, retiendra l'humeur amassée entre l'os & lui, de manière qu'il formera une tumeur stéatomateuse conjointement avec les graisses & les chairs qui entourent l'os affecté. Ces sortes de tumeurs paroissent plus volontiers aux clavicules,

aux vraies côtes & au ſternum, quoique les cartilages ſoient ſouvent attaqués du même mal.

La même choſe arrive dans les Scrophules oſſeuſes, qui, pour l'ordinaire, ſont compliquées de ſcorbut; mais elles ont cela de particulier, qu'elles n'attaquent ordinairement que les os ſpongieux, & rarement les os longs, qu'elles ne les recourbent pas, qu'elles n'endommagent que leurs épiphyſes & leurs apophyſes. Le caractère des Scrophules oſſeuſes a donc cela de ſingulier qui le diſtingue du ſcorbut & du rachitis. Dans l'une & dans l'autre de ces maladies, les fibres oſſeuſes ſont amollies, & ont d'autant plus de tendance à s'alonger, que le ſuc médullaire, accumulé dans ces cellules, les étend davantage, & leur fait perdre tout leur reſſort, tandis que dans les Scrophules qui ſont purement oſſeuſes, je n'ai guère obſervé que ce vice s'arrêtât dans l'intérieur des os longs, qu'il attaquât la partie la plus ſolide de l'os; mais j'ai toujours remarqué qu'il ſe fixoit plus volontiers ſur la ſurface de l'os ſous le périoſte; ſuite néceſſaire de la réſidence de ce vice dans les cellules oſſeuſes.

Scrophules vénériennes.

ON reconnoîtra toujours à des ſymptômes non équivoques les Scrophules qui ont pour cauſe un vice vénérien, lequel ſe manifeſtera peu après la naiſſance, vers le temps de la dentition, par des éruptions puſtulaires plus ou moins grandes, dont les bords un peu élevés ſeront rouges, & laiſſeront voir dans leur milieu la peau dans ſa couleur preſque naturelle, répandues çà & là ſur la ſurface du corps, mais plus nombreuſes au ventre, aux lombes, aux cuiſſes & aux parties génitales; par la dégénération de ces puſtules en ulcères de mauvaiſe nature, au centre deſquelles s'élèvent des excroiſſances fongueuſes plus ou moins groſſes, dures & douloureuſes, qui prennent bientôt la forme chancreuſe, caractériſée par le renverſement de leurs bords, qui deviennent dentelés, bleuâtres, & ſaignent facilement au moindre contact; par des eſpèces de condylomes, des rhagades vers l'anus, entre les cuiſſes & aux feſſes; à l'engorgement de toutes les glandes inguinales, de celles du cou,

de deſſous le menton & des aiſſelles ; au larmoiement des yeux, aux petits ulcères de la conjonctive & de la cornée tranſparente ; au bourſoufflement des lèvres, à l'écoulement abondant par le nez, aux aphthes & aux petits ulcères de la bouche, à l'angoiſſe, à la douleur & aux cris continuels ; enfin, à tous les autres ſymptômes dont il a déja été fait mention dans ſon lieu. Ce vice vénérien, joint aux Scrophules, ſera encore bien plus remarquable, ſi l'enfant eſt né dans le temps que les pères & mères ou la nourrice étoient atteints de la vérole. C'eſt alors que les os, devenus malades par le vice vérolique qui s'y inſinue, ſe gonflent dans leur milieu, principalement les os longs, & forment un vrai *ſpina-ventoſa*, facile à diſtinguer à l'humérus, au fémur & au tibia : ſymptôme frappant de la vérole la plus évidente. Les parens qui ont eu des gonorrhées, & qui, après la guériſon, ont conſervé des écoulemens, engendrent, pour l'ordinaire, des enfans d'une grande délicateſſe & ſujets aux Scrophules, ou cutanées ou glanduleuſes ; mais ſi le virus conſerve encore toute ſa vigueur, non-ſeulement la

peau & les glandes s'affectent, mais encore les os se gonflent & se carient. Ce vice se développe ou plus tôt ou plus tard; mais, en général, il ne paroît guère avant la sortie des dents, à moins que, par sa grande activité, il ne se montre plus tôt. Cependant l'expérience fait voir qu'il ne s'annonce guère avant l'espace contenu entre la première dentition & la seconde, & souvent même au-delà de ce terme. Ce qui distingue le vice vénérien, c'est principalement la douleur, sur-tout pendant la nuit, l'inflammation & la promptitude avec laquelle la suppuration se fait dans ces parties; mais si les vices rachitique, scorbutique & vérolique, associés au miasme scrophuleux, & confondus avec toutes les humeurs, n'ont pu, par les forces de la vie, être portés à la surface du corps & aux extrémités, ils s'arrêtent alors dans les glandes & dans les graisses qui les entourent, tant dans la cavité de la poitrine, que dans celle du bas-ventre, où ils produisent tous les phénomènes déja exposés dans les Scrophules malignes internes.

Mais si le vice vénérien, associé au miasme scrophuleux, ne se développe

que dans l'adolefcence, ou au temps de la virilité ; chacune de ces caufes, confondues d'abord & réunies, fe partage pour ainfi dire, &, participant d'un vice commun, va occuper la demeure qui lui eft propre : l'une s'empare de la peau, des graiffes & des glandes ; & l'autre va s'établir dans le milieu des os longs, où elle exerce toute fa puiffance. La membrane qui tapiffe l'intérieur de l'os, eft foumife à des maladies comme toutes les autres membranes. Si le fuc huileux qui lui eft apporté par les extrémités artérielles, eft affez âcre pour y caufer de l'irritation, l'inflammation qui fuivra endommagera tellement cette membrane, qu'elle communiquera bientôt à la moëlle le caractère dont elle eft imprégnée. L'obftruction dans les conduits offeux fera une fuite de la réfiftance que les liquides, qui doivent y aborder, éprouveront de la part du canal médullaire engorgé. Ils s'accumuleront donc dans la fubftance même de l'os, dont les parties fe gonfleront infenfiblement & en augmenteront le volume dans la partie malade. On voit aifément quel doit être l'effet de la ftafe de ces humeurs dégénérées. Leur acri-

monie ſe développant de plus en plus, il en réſulte éroſion, deſtruction & la carie. Par conſéquent les parties charnues qui recouvrent cet os, participant du vice qui eſt au deſſous, ſeront bientôt atteintes de phlogoſe, d'inflammation, de fièvre, de chaleur, d'élancement, de douleur, de tenſion, de rougeur & de ſuppuration. Il n'eſt pas toujours facile de découvrir au toucher, ſur-tout dans les commencemens, ſi l'os eſt malade dans ſon centre, ou s'il ne l'eſt que dans ſa ſuperficie. On ne peut parvenir à cette connoiſſance, qu'en examinant avec beaucoup de ſoin la partie où le malade éprouve d'abord une ſenſation incommode, qui, pendant la nuit, va juſqu'à la douleur, mais qui ſe diſſipe le matin. Cette incommodité continue pendant quelque temps ſans le moindre accroiſſement. Inſenſiblement elle augmente, & d'incommode qu'elle étoit d'abord, elle devient douloureuſe pendant le jour, tandis que les douleurs, qui étoient ſupportables pendant la nuit, deviennent intolérables. On n'apperçoit encore au toucher aucun changement dans la partie malade; preuve évidente que le foyer eſt dans le cen-

tre de l'os. Si, au contraire, on ſent au dehors un peu de gonflement dans l'endroit douloureux, & que la gradation de la douleur ſoit en raiſon de ce gonflement, on peut conclure de-là que la maladie eſt dans la ſuperficie de l'os.

Ce qui confirme cette aſſertion, eſt que l'os, par lui-même, eſt inſenſible, & que la douleur ne devient manifeſte, qu'autant que le périoſte, qui le recouvre tant extérieurement qu'intérieurement, eſt doué d'un ſentiment très-exquis; car on ſait que ce ſont des membranes compoſées de filamens nerveux, entrelacés d'une multitude infinie de petits vaiſſeaux de tous genres, dont l'aſſemblage forme un réſeau tendu & appliqué ſur l'os, & dont les extrémités s'implantent même dans ſon corps pour y porter la nourriture, de ſorte que leur direction ne peut être changée ſans cauſer de vives douleurs. Si l'os ſe gonfle du côté du canal médullaire, ou dans ſa partie extérieure, il réſulte néceſſairement un alongement dans les fibres membraneuſes qui le revêtiſſent tant en dedans qu'en dehors. Plus ce gonflement ſera grand, plus les

fibres membraneuſes naturellement tendues ſeront alongées, écartées, & approcheront de la rupture : par conſéquent, la douleur ſera en raiſon des différens degrés de la tenſion du périoſte tant interne qu'externe.

Ce principe invariable peut ſervir de règle pour porter un jugement certain ſur le foyer du mal. Car on voit que, ſi la douleur eſt plus profonde & que le malade puiſſe ſe mouvoir encore avec facilité, le foyer de la maladie eſt dans l'intérieur de l'os; mais ſi, au contraire, au même degré de douleur, le malade ne peut faire de mouvemens ſans une ſenſation très-incommode, on ne doit pas douter que le mal ne ſoit dans la ſuperficie de l'os, puiſque les muſcles qui doivent mouvoir la partie, y ſont attachés & quelquefois implantés. La douleur ſera donc le premier ſigne indicatif au commencement de cette maladie; la perſévérance de la douleur, & le toucher, conſtateront avec préciſion l'état de l'os malade : c'eſt de cet aſſemblage & de ce concours d'obſervations, qu'on pourra tirer un juſte pronoſtic.

CHAPITRE VI.

Des crises des Scrophules.

Il est peu de maladies, tant aiguës que chroniques, qui, abandonnées aux seules loix de la nature, ne parcourent des périodes réguliers dans leurs commencemens, leurs progrès & leur fin, dont les formes, quoique variées, ne soient constantes, & les effets presque certains dans des temps prescrits. Mais la médecine, interprète de ces loix, guidée par l'observation, son unique flambeau, arrête, par des moyens qui sont en sa puissance, le cours des maladies qui seroient mortelles, si elles étoient abandonnées à elles-mêmes; &, en changeant la marche de la nature, les métamorphose, les rend susceptibles des secours de l'art, & peut plus aisément les guérir en éloignant & écartant ce qui gêne ses ressorts, délayant & évacuant les humeurs disposées à former des dépôts, en évitant enfin les crises très-souvent funestes aux malades, & par les changemens qu'elle opère, ou les élude, ou leur

en procure de plus falutaires. La nature a donc tracé, d'une manière bien fenfible, dans quelques maladies aiguës, les routes qu'elles doivent parcourir, les ftations qu'elles ont coutume de faire, & les viciffitudes qu'elles fubiffent avant d'arriver à leurs termes préfix. Le médecin éclairé reconnoîtra prefque toujours à leur infpection quel en eft le terme; &, par les différens rapports du paffé & du préfent, il verra quelle en doit être la crife, qui fera plus ou moins évidente, relativement aux accidens plus ou moins variés qui auront déterminé à faire ufage de tels ou tels remèdes.

On ne connoît pas toujours avec la même exactitude l'époque des maladies chroniques, & l'on ne s'en apperçoit fouvent que lorfqu'elles ont fait de grands progrès. On ne trouve pas de moindres difficultés à les fuivre dans leur marche, à les reconnoître dans leurs formes, à décider de leur durée, à juger quel en fera l'événement, & de quelle manière elles doivent fe terminer. Ces maladies, abandonnées à elles-mêmes, ont leurs crifes comme les maladies aiguës; celles-ci les ont

dans des temps déterminés & invariables; les autres, au contraire, dans des temps fort éloignés & indéterminés. Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que faire attention à ce qui se passe dans les tumeurs de différens ordres, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du corps, & l'on verra avec étonnement que quelques-unes de celles qu'on avoit souvent regardées comme irrésolubles, se sont enfin, avec le laps de temps, terminées ou par résolution, ou par suppuration.

Mais, avant de chercher à pénétrer le mystère des crises, je crois devoir m'écarter un peu de mon sujet, pour considérer les différentes terminaisons de quelques tumeurs intérieures. Ces observations, bien constatées pendant la vie & après la mort, répandront une sorte de lumière sur une matière encore environnée d'épaisses ténèbres. C'est cependant à la faveur de cette foible lueur, & soutenu par l'analogie, mon unique guide, que j'oserai m'approcher du sanctuaire de la nature, pour la contempler & admirer ses merveilles.

Combien de fois, dans le cours de ma

pratique, & principalement chez les femmes, n'ai-je pas vu se résoudre des tumeurs formées dans le bas-ventre, qui avoient acquis un volume considérable, & qui, par leur dureté & leur ancienneté, étoient regardées comme de vrais squirrhes ? Dans ce grand nombre, j'en ai vu plusieurs qui se sont entièrement dissipées d'elles-mêmes, à la suite de mouvemens de fièvre, de petits dévoiemens, de sueurs abondantes, ou de flux copieux d'urines épaisses. Ces guérisons se sont faites par le seul bénéfice de la nature, sans aucuns secours étrangers. J'en ai vu d'autres qui se sont également dissipées après avoir long-temps éludé l'effet des remèdes propres à les résoudre, & sans avoir paru en être ébranlées. Cependant on pourroit croire, & cela est vraisemblable, que ces remèdes, dont l'action a été insensible, ont disposé lentement la nature à la crise qui s'est faite sans aucune augmentation sensible dans les évacuations, ni aucun changement dans les fonctions. C'est ce que j'ai observé dans ces sortes de tumeurs qui subsistoient dans le même état depuis vingt-cinq ou trente ans.

Ces maſſes, ſouvent énormes, n'étoient qu'incommodes aux malades dans les derniers temps, quoique dans leur origine, juſqu'au terme de leur plus grand accroiſſement, elles euſſent été fort douloureuſes, & qu'elles euſſent cauſé de grands accidens.

Sans l'expérience journalière, on auroit peine à croire que ces tumeurs dures, inégales & preſque ſquirrheuſes, puſſent jamais ſe réſoudre; cependant, lorſque les temps ſont arrivés, que le flux menſtruel eſt abſolument ceſſé, que le ſang qui ſe portoit à l'utérus a pris une autre route, & que la circulation dans ces parties a été changée, on voit l'inégalité de ces tumeurs inſenſiblement ſe diſſiper, leur dureté diminuer, la maſſe totale s'arrondir & devenir plus molle au toucher, la gêne & la preſſion qu'elles faiſoient s'alléger, & les tumeurs perdre peu à peu leur volume, & diſparoître enfin entièrement.

Ce qu'on rapporte ici eſt conforme à ce que préſente l'obſervation, à l'ouverture des cadavres des perſonnes qui avoient eu de pareilles tumeurs. On découvre, dans le lieu où

elles étoient ſituées, plus d'épaiſſeur dans la membrane adipeuſe & dans le péritoine qui la recouvre, dans leſquels on obſerve ſenſiblement des vaiſſeaux en plus grand nombre, & comme injectés pour ainſi dire, & d'un plus grand diamètre que dans les parties circonvoiſines. Cet épaiſſiſſement de membranes, cette multitude de vaiſſeaux apparens, ſont les ſeuls veſtiges qui reſtent de ces anciennes tumeurs, dont la réſolution s'eſt opérée par une plus grande affluence de ſang, & par les battemens répétés des artères plus dilatées, qui, dans les premiers inſtans de leur dilatation, ont ébranlé ces humeurs épaiſſies, & les ont diſpoſées à la réſolution.

C'eſt dans ces momens favorables & ſouvent ſi long-temps attendus, où la nature travaille avec tant d'énergie, & emploie de ſi grands efforts pour ſe libérer d'un fardeau incommode & dangereux, que l'art peut utilement voler à ſon ſecours, en diſpoſant les liquides à des degrés de plus grande fluidité, en augmentant ou retardant l'oſcillation des vaiſſeaux, en conciliant leurs mouvemens avec la réſiſtance des

humeurs épaissies, & en ouvrant partout des issues pour la sortie salutaire de ces liquides nuisibles & dégénérés.

Pour peu que l'on considère ce qui se passe chez les femmes, lors de la cessation des règles, on sera moins surpris de voir ces tumeurs se résoudre; car elles éprouvent alors des révolutions très-incommodes : elles sentent dans les commencemens de fréquens battemens dans les artères de la tête & du cou, & dans la poitrine des palpitations presque intolérables; le pouls est plein, dur, inégal & tendu; malgré le volume du ventre, on sent dans la région épigastrique le battement de l'aorte, & celui des artères qu'elle fournit au dessous du diaphragme; les bras, les jambes se ressentent aussi de ces mouvemens impétueux & convulsifs appelés *inquiétudes*. Ces agitations momentanées, qui ressemblent à la fièvre, les jettent dans le mal-aise, les angoisses & les souffrances, accidens nécessaires & indispensables pour l'opération que la nature médite. On sait que les artères qui portent le sang à l'utérus pour procurer le flux menstruel, insensiblement s'oblitèrent, & que ce-

lui qui y arrive alors, n'eſt deſtiné qu'à la nourriture de cet organe : or, comme la même quantité de ſang eſt déterminée vers cette partie, & qu'il y éprouve des réſiſtances de la part des vaiſſeaux, dont le diamètre eſt en partie rétréci & en partie oblitéré, il eſt forcé à enfiler d'autres routes ; il augmente en conſéquence le diamètre des vaiſſeaux voiſins, & il excite dans tout ce qui les entoure des battemens qui auparavant étoient inſenſibles. Ce ſont donc ces mouvemens de ſyſtole & de diaſtole qui ébranlent & meuvent les liquides ralentis & même arrêtés depuis long-temps dans ces vaiſſeaux. Cette réſolution ne ſe fait pas toujours ſans quelques déſordres : car tantôt l'humeur qui y eſt renfermée, transférée à la peau, y occaſionne des éruptions de différentes eſpèces, mais non d'aſſez mauvaiſe nature pour n'être pas ſoulagées, & même guéries par différens moyens que l'art emploie en pareil cas; tantôt cette humeur réſorbée ſe dépoſe dans les viſcères ou de la poitrine, ou du bas-ventre, & cauſe des maladies ſouvent mortelles ; d'autres fois enfin, ayant acquis des degrés

suffisans de fluidité pour rentrer dans les voies de la circulation, elle rencontre des obstacles qui la portent à la surface de la tumeur; alors elle rompt les vaisseaux qui la contiennent, & donne naissance à l'hydropisie par épanchement.

Mais il en arrive autrement lorsque ces humeurs fluides ne peuvent pas être résorbées, & que, par la texture du kiste trop solide qui les renferme, elles sont forcées de se rassembler dans le centre de la tumeur, où elles forment une hydatide très-difficile à distinguer d'abord au toucher, non-seulement à cause de l'épaisseur des tégumens du bas-ventre, mais encore de la rénitence & de l'épaisseur du kiste qui renferme l'humeur épanchée. Cependant la figure sphérique de la tumeur, susceptible de déplétion & de réplétion, est le seul signe auquel on puisse s'en rapporter pour s'assurer qu'elle renferme du liquide; ce qui produit dans la suite une hydropisie enkistée, dont le caractère ne peut être méconnu au tact, lorsque cette tumeur a acquis un plus grand volume. Il est cependant nécessaire d'observer que ces sortes de tumeurs dont

je viens de parler, ſont ordinairement plus fréquentes chez les perſonnes célibataires & chez les femmes peu fécondes, que chez celles qui ont eu beaucoup d'enfans.

La nature peut donc ſeule, & par ſes propres forces, réſoudre dans des temps indéterminés, des humeurs anciennement épaiſſies, &, pour ainſi dire, concrètes; leur donner des degrés de fluidité propres à les faire rentrer dans les voies de la circulation, à les rendre homogènes à tous les fluides qui circulent, & capables de pénétrer & de franchir hardiment les organes ſécrétoires, ſans craindre d'y être arrêtées, & d'être portées au dehors ſans obſtacles. L'art peut auſſi de ſon côté aider la nature, exciter en elle & accélérer des mouvemens qu'elle n'opéreroit jamais, ou que dans des temps très-reculés.

Entre les maladies chroniques, il en eſt peu où la nature travaille auſſi aſſidument & avec autant d'activité, que dans les Scrophules bénignes. On la voit toujours occupée, dès leur comment, à garantir & à préſerver les viſcères eſſentiels à la vie, des humeurs

nuisibles qu'elle porte au dehors ; à les pousser, avec plus ou moins de force, du centre à la circonférence, où leur mouvement se ralentit ; & à les déposer enfin ou dans la peau, ou dans les graisses, ou dans les glandes, comme nous l'avons déja dit. A peine y ont-elles établi leur demeure, & pris la forme & le caractère qui décèle leur nature, que de nouvelles humeurs, suivant la même route, & chassées par la même force centrale, se recueillent dans les mêmes lieux, dilatent les réceptacles où elles se sont d'abord amassées, & forment des tumeurs qui viennent promptement à maturité.

Lorsque le pus est évacué, la plaie se mondifie & se consolide aisément ; & si toute l'humeur étrangère a été en même temps portée à la surface du corps, on peut regarder ces dépôts comme une crise parfaite. Mais si la dépuration se fait à plusieurs reprises dans des temps & à des âges différens, ces crises, quoique salutaires, sont cependant imparfaites ; car les tumeurs reparoissent successivement dans tous les temps où la machine éprouve de grands changemens. Comme la cause

de ces maladies eſt ſimple, leurs effets ſont peu redoutables. Les efforts que fait la nature pour procurer la réſolution à ces humeurs épaiſſies, ſont plus prompts & plus marqués, que quand des vices combinés avec les humeurs mettent des entraves aux reſſorts qui doivent les chaſſer, & les obligent à ſéjourner long-temps dans les lieux où elles ſe ſont d'abord dépoſées : c'eſt ce qu'on obſerve dans les Scrophules malignes, où la langueur, l'indolence & l'inertie des viſcères, retardent l'expulſion des humeurs hétérogènes, & empêchent leur coction dans les lieux où elles ſont dépoſées.

Dans la deſcription fidelle des Scrophules, on a vu les ſignes qui les annoncent, leur caractère, leur forme, les nuances différentes par leſquelles elles paſſent pour arriver d'une époque à l'autre, & le terme enfin où elles parviennent.

On a auſſi examiné les premiers principes qui les cauſent, leurs développemens & leurs progrès dans les Scrophules bénignes; on a remarqué les effets cruels des cauſes combinées dans les Scrophules malignes compliquées, &

par conséquent la composition de leur assemblage monstrueux & informe. Je crois devoir à présent exposer mes vues sur les moyens efficaces dont la nature se sert dans quelques sujets pour décomposer assez promptement ce qu'elle avoit été si long-temps à rassembler; mais, avant de les mettre au jour, il est nécessaire d'établir quelques idées générales, tirées de l'expérience sur laquelle elles sont principalement fondées; & pour y parvenir, il est important de jeter un coup d'œil rapide sur la circulation & sur les sécrétions; d'observer ce qui se passe dans les liquides qui circulent, & de les comparer avec ceux que l'on rencontre dans les vaisseaux après la mort.

On sait que les artères sont des canaux cylindriques & élastiques, doués, dès la première conformation, de mouvemens de systole & de diastole, qui font avancer le sang que le cœur leur fournit. C'est dans cette progression que les humeurs, confondues dans la masse du sang, abordent aux organes sécrétoires destinés à séparer de cette masse sanguine les différentes humeurs qui se trouvent dans le corps animé.

A chaque ramification d'artères, la colonne du ſang ſe partage dans différens rameaux, qui ſe ſubdiviſent encore en d'autres plus petits, ſe terminent enfin en de petits canaux d'une extrême délicateſſe. La colonne du ſang que le cœur pouſſe à chaque inſtant, parcourt ces ramifications; mais à chaque diviſion, qui deviennent de plus en plus nombreuſes, à meſure qu'elles s'approchent de leur fin, cette colonne de ſang rencontre des orifices qui la ſéparent & la coupent, pour ainſi dire, de manière que les globules qui compoſent cette colonne ſanguine ſe briſent à chaque ſyſtole du cœur, & la cohéſion devient d'autant moins grande, que les diamètres ſont plus petits; de-là vient que cette colonne ſanguine, arrivée enfin aux extrémités, perd ſa couleur rouge en ſe transformant en lymphe, qui eſt l'effet de l'extrême diviſion des globules ſanguins.

Cette lymphe, après avoir ſubi tous les changemens auxquels elle eſt deſtinée ſuivant les loix de la nature, & avoir fourni ſa propre ſécrétion; cette lymphe, dis-je, en continuant ſon cours, enfile d'autres extrémités, qui, formant inſen-

ſiblement de petits troncs, deviennent enfin veineuſes, &, ſe réuniſſant de plus en plus, conſtituent le ſyſtême vaſculaire veineux. La lymphe, qui parcourt ces canaux réunis, change bientôt après de forme; &, par la privation du mouvement de ſyſtole, pluſieurs de ces globules, en s'uniſſant, forment les globules ſanguins. C'eſt ce que j'ai pluſieurs fois obſervé, au moyen du microſcope, ſur les membranes déliées des animaux vivans. Cependant tous les globules lymphatiques ne ſe réuniſſent pas toujours pour recompoſer des globules ſanguins; mais ils adhèrent & ſe reuniſſent enſemble en plus grand nombre, de ſorte qu'il en réſulte de petites maſſes qui, confondues avec la colonne ſanguine, reviennent au cœur; le cœur alors, par ſon action muſculaire, briſe en partie ces maſſes, les pouſſe par les artères pulmonaires dans leſquelles elles ſubiſſent encore de nouveaux degrés de diviſion, non-ſeulement par la contraction des artères qui les contiennent, mais encore par l'action & la preſſion de l'air qui parvient à chaque inſpiration dans les véſicules du poumon. Mais en traverſant toute la ſubſtance

de ce viſcère, elles n'ont pas toujours été ſuffiſamment diviſées, & leur cohéſion n'a pas été tellement détruite, que la coction qu'elles ont dû ſubir ait été parfaite. Si, par quelque cauſe que ce ſoit, ces petites maſſes lymphatiques n'ont pas été entièrement réſoutes, & qu'en revenant par les veines au cœur, elles aient laiſſé en paſſant des molécules endurcies dans les organes ſécrétoires, il eſt aiſé de concevoir quels en doivent être les effets.

A chaque révolution de la circulation, la nature travaille à diviſer ces petites maſſes confondues dans le liquide ſanguin; malgré tous ſes efforts, elle ne réuſſit pas toujours à procurer cette réſolution, qui devient d'autant plus difficile, que ces petites maſſes s'aſſocient quelquefois dans leur cours d'autres molécules de même nature, & forment enſemble de petites concrétions tout-à-fait irréſolubles. Cette cohéſion ſe fait rarement dans les artères, &, ſi elle s'y fait quelquefois, ce n'eſt que vers la fin de la vie; car leur mouvement de ſyſtole s'y oppoſe continuellement & efficacement, tant que les forces de la vie ſont ſuffiſantes. Il

n'en eſt pas de même des canaux veineux, qui, deſtitués de mouvement de ſyſtole, favoriſent leur union & leur cohérence. Auſſi voit-on ſouvent pendant l'écoulement du ſang dans la ſaignée, des filamens lymphatiques s'arrêter à l'ouverture de la veine, empêcher le ſang de couler, &, après qu'on les a tirés ſous leur forme concrète & filamenteuſe, le ſang reprendre ſon cours. On peut donc avec raiſon conclure de-là, que ces filamens lymphatiques s'étoient formés dans les veines, & que la lymphe, qui devoit être de nouveau convertie en ſang, étoit devenue concrète; d'où il réſulte que la maſſe ſanguine a dû néceſſairement diminuer, en raiſon de l'épaiſſiſſement de la lymphe.

Ce qui favoriſe encore ſingulièrement la diviſion de la colonne ſanguine artérielle, eſt la multiplicité des anaſtomoſes qu'on obſerve vers les organes ſécrétoires, & principalement le long du conduit inteſtinal. Elles ſont encore fort ſenſibles vers le ſein, où les artères mammaires forment des anaſtomoſes avec les artères épigaſtriques. On ſait que les anaſtomoſes ne ſont autre choſe que la réunion de deux artères de même dia-

mètre, partant de différens troncs. Il est évident que la colonne du sang que le cœur pousse à chaque systole, venant à se rencontrer dans le même canal en sens contraire, les molécules qui la composent doivent se heurter & s'entre-choquer. Il doit arriver de cette collision un changement dans la configuration des molécules du sang. Les anastomoses doivent donc être regardées comme des organes propres à disposer à des sécrétions ultérieures. De-là il n'est pas difficile de concevoir que si le sang artériel est trop épais, & que la cohésion de ces molécules soit plus grande qu'elle ne devroit l'être, les sécrétions seront dérangées, imparfaites, le cours des liquides ralenti dans une partie & accéléré dans d'autres, & de proche en proche la circulation troublée dérangera les fonctions de la nature.

C'est en considérant les liqueurs, tant avant qu'après la mort de l'animal, sain ou malade, que l'on pourra observer les vicissitudes qui leur arrivent, soit en raison de la rapidité de leurs mouvemens, de la lenteur dans leurs progressions, soit enfin dans les stases ou dans leurs propres canaux, ou dans

les glandes. A mesure que le sang s'arrête dans les veines destituées de mouvement, & privées d'ailleurs de l'action musculaire qui y supplée, il en aborde une moindre quantité au cœur, qui, à son tour, en fournit moins aux artères, & encore ce qu'elles en reçoivent est poussé dans les veines. Comme les obstacles augmentent de plus en plus par la cohésion du sang avec la lymphe épaissie, il en retourne très-peu au cœur; les veines se gonflent de plus en plus par celui qui s'y accumule; leur diamètre augmente; celui des artères, presque vuide, diminue; le cœur se contracte & redouble ses mouvemens; le pouls devient serré, fréquent & petit; l'angoisse, effet de la contraction générale, exprime la sérosité qui servoit de véhicule au sang: de-là les palpitations, la suffocation, les sueurs à la tête, au cou, à la poitrine; enfin un froid universel, la diminution graduelle des mouvemens du cœur, sa cessation, la mort.

En ouvrant les ventricules du cœur de ceux qui sont morts de scrophules, on trouve presque toujours, dans leurs cavités, des concrétions polypeuses d'une grande consistance, dont les ra-

cines ſe prolongent très au loin dans les gros vaiſſeaux. Dans le ventricule gauche, l'aorte & ſes premières diviſions, ces concrétions n'ont point de parties rouges ſanguines qui y tiennent; dans le ventricule droit au contraire, les concrétions polypeuſes ſont toujours accompagnées d'une portion ſanguine qui y eſt cohérente, & les ſuit dans leur propagation; d'où il réſulte que la partie rouge du ſang a diminué en raiſon de l'épaiſſiſſement de la lymphe; mais cet épaiſſiſſement n'eſt ſucceſſivement arrivé à la lymphe que par l'addition des ſucs nourrriciers extraits des différens alimens dont ſe ſont nourris les enfans, tels que les ſalaiſons, les ſubſtances graſſes, rances & âcres, auxquelles ſe ſont unis les miaſmes galeux, dartreux, ſcorbutique, vérolique, rachitique & ſcrophuleux.

C'eſt à cet aſſemblage, à cet aſſortiment fortuit, qu'il faut référer les premiers degrés de condenſation, & à leur perſévérance, l'épaiſſiſſement & même la concrétion de la lymphe. On feroit, à chaque inſtant, effrayé de voir les périls auxquels la machine humaine eſt expoſée, ſi l'expérience ne diſſipoit ces

craintes, en donnant des preuves convaincantes des reſſources que la nature a pour décompoſer avec violence des aggrégations qu'elle avoit formées lentement. Pour remplir ſes deſſeins, elle médite & prépare de loin les opérations qu'elle doit exécuter. C'eſt pourquoi on voit que les mouvemens inſenſibles & ſpontanées qui ſe paſſent dans les liqueurs qui circulent, tendent à la conſervation du corps, & à entretenir l'équilibre reſpectif entre les fluides & les ſolides qui les meuvent, par la force élaſtique qu'ils ont reçue dès la première conformation. Toutes les humeurs animales, compoſées de molécules extraites, par les forces de la vie, des différentes ſubſtances dont on ſe nourrit, ſubiſſent des changemens indicibles, paſſent par des degrés innombrables de fluidité avant d'être en état de réparer les pertes qui ſe font à chaque inſtant.

Chaque ſubſtance nutritive contient en elle-même les élémens & les principes des parties qu'elle doit réparer, &, y étant une fois appliquée, elle prend leur forme & leur nature. Cette réparation eſt toujours faite ſur le même plan & avec les couleurs propres à chaque

partie; elle acquiert avec le temps les mêmes propriétés qu'avoient auparavant les parties dont les sucs alimentaires ont pris la place; cette réparation sera donc viciée, si ces sucs nutritifs, en circulant, se sont assimilés aux différens germes impurs confondus avec eux.

Lorsque l'animal est vivant, toutes les humeurs, tant homogènes qu'hétérogènes, passent par des degrés sensibles ou insensibles de fluidité; ce qui s'opère, ou dans leurs propres vaisseaux, ou dans des réservoirs naturels ou contre nature, dans lesquels elles prennent différentes consistances, & même deviennent concrètes.

On sera convaincu de cette vérité en considérant la circulation dans les gros vaisseaux, & en l'examinant avec soin dans les plus petits capillaires, comme il a déja été dit: c'est en la contemplant toute animée qu'on verra, avec admiration, l'action des solides sur les fluides, leur progression, leur frottement, leur division, & la réaction des molécules de ces fluides contre les parois des vaisseaux qui les poussent.

On a vu jusqu'ici toutes les humeurs, confondues dans les liqueurs qui circu-

loient, s'arrêter dans différentes parties, s'y dépofer, y demeurer comme en réferve & dans un parfait repos : c'eſt là le but & le terme auxquels elles parviennent felon les loix établies dans l'économie animale ; mais, quoique ces humeurs arrêtées paroiſſent dans un parfait repos, elles ont cependant encore un mouvement inteſtin qui tend à changer leur conſtitution, à détruire leur cohéſion & à les rendre plus fluides. Or, pour que ces humeurs puiſſent entièrement fe réfoudre, devenir homogènes & rentrer dans le torrent de la circulation, il faut qu'il fe paſſe dans le corps humain, tant dans les fluides que dans les folides, des actions aſſez fortes qui leur donnent le branle & les déterminent : c'eſt ce qu'on appelle *criſe.*

Les criſes font donc des révolutions qui fe paſſent dans la nature, laquelle fait des efforts plus ou moins violens pour fe délivrer & pouſſer au dehors ce qui eſt étranger & nuiſible à fa conſervation. Ce grand œuvre ne peut s'accomplir fans le rapport & le concours unanime de toutes les parties dont le corps eſt compofé. Si des fluides plus épais qu'ils ne devroient l'être, oppo-

ſent trop de réſiſtance à l'action des ſolides qui les meuvent, leur impuiſſance ralentira leur cours, elles croupiront dans leurs réſervoirs; & le vice ſcrophuleux conjoint aux humeurs, ou ſéparé d'elles & dégagé de ſes liens, agira avec toute l'énergie dont il eſt capable, & produira les maux dont on a parlé.

Toutes les fonctions de la nature, pour ainſi dire enchaînées, languiſſent & gémiſſent en ſilence ſous l'oppreſſion d'un vice dont les forces combinées attendent impatiemment l'occaſion de déployer leurs malignes influences, de briſer & de détruire les organes où elles ſe ſont réfugiées. Plus ce vice aura été retenu & concentré, plus, s'il eſt une fois mis en liberté, il paroîtra avec violence; plus ce virus aura long-temps ſéjourné dans les organes ſécrétoires, plus les aſſociations qu'il aura fomentées feront multipliées, les alliances plus étroites & plus intimes, les combinaiſons plus fortes, plus ſolides; plus la cohéſion ſera grande entre les molécules des humeurs, plus leur diviſion ſera difficile. Mais la nature, toujours admirable & ſi féconde en moyens, tirera de ce dédale morbifique de puiſ-

ſans ſecours pour combattre, avec ſuccès, les cauſes multipliées prêtes à la détruire. On a vu que ces cauſes avoient retardé l'accroiſſement des enfans, s'étoient oppoſées à leur développement en donnant des entraves à toutes les fonctions, & qu'elles les menaçoient d'être un fardeau inutile à la ſociété: cependant être malade, n'eſt pas renoncer au droit & à la prétention que l'on a à vivre & à ſe reproduire. Vers les temps déterminés pour cette reproduction, on voit paroître les ſignes qui annoncent les changemens, leſquels doivent s'opérer ſuivant les loix conſtantes établies dans l'économie animale. C'eſt ce terme tant deſiré que la nature attend pour mettre en jeu tous ſes reſſorts, & ſubjuguer, par des actions vives & répétées, le vice ſcrophuleux, ou ſeul, ou combiné, en ménageant avec ſoin ſes ſecours économiques pour l'expulſer de ſon ſein.

Voici, enfin, l'inſtant où la nature va mettre la dernière main à ſon ouvrage, l'étendre, le former, & lui donner les propriétés qu'il doit avoir pour ſe reproduire. Tous les agens ſont retenus, concentrés, engourdis & privés de

mouvement apparent. Le temps de la nubilité ou de la puberté arrive : la raréfaction qui s'obſerve alors dans les liquides, ébranle les ſolides qui, à leur tour, réagiſſent ſur les fluides épaiſſis, déja diſpoſés à ſe décompoſer : alors les malades commencent à éprouver des laſſitudes, de la langueur, de la pareſſe ; le teint, déja pâle, ſe décolore encore davantage ; l'appétit diminue, le ſommeil augmente ; ces jeunes gens tombent dans l'inertie & l'engourdiſſement ; à cet état, ſuccèdent des agitations nocturnes qui, peu à peu, ſont converties en mouvemens fébriles. Ces malades, qui juſques-là pouvoient encore marcher, ne peuvent preſque plus ſe mouvoir pendant le jour ; ils éprouvent des bâillemens fréquens, des pandiculations, un ſentiment de froid, de petits friſſons paſſagers, des mouvemens irréguliers de fièvre, la dépravation totale de l'appétit ; la langue eſt chargée, & quelquefois la bouche sèche ; les yeux, qui étoient d'abord ternes, deviennent plus brillans ; la peau eſt plus chaude ; le pouls déja petit devient plus fréquent & plus fort ; les urines, qui étoient d'a-

bord troubles & épaiſſes, paroiſſent plus claires & moins colorées ; le ventre déja pareſſeux ſe bourſouffle ſans douleur, la reſpiration devient plus fréquente, la fièvre enfin s'établit.

Si l'on obſerve avec beaucoup d'attention les glandes engorgées & même endurcies, les différentes tumeurs répandues çà & là dans leſquelles la fluctuation étoit ou ſenſible ou douteuſe ; ſi l'on examine avec le même ſoin les épiphyſes articulaires gonflées, ſuppurées ou non, les tumeurs nées entre l'os & le périoſte, repréſentant des exoſtoſes par leur forme & leur dureté ; ſi, enfin, on conſidère les collections de pus dont la ſource eſt éloignée de l'endroit malade, on verra dans toutes ces tumeurs des changemens ſenſibles ; à meſure que la fièvre non-ſeulement perſévérera, mais encore s'accroîtra, on diſtinguera facilement au toucher plus de molleſſe dans les glandes, & ſur-tout dans leur centre ; elles s'arrondiront davantage, & perdront preſque tout-à-fait leur figure irrégulière ; &, bien loin d'augmenter de volume, leur maſſe diminuera. C'eſt dans ces agitations fébriles & ces mouvemens violens de fièvre,

que ces malheureux enfans éprouvent de cruelles douleurs dans les articulations & même dans les os ; c'eſt auſſi pendant ce temps que l'on voit ſenſiblement diminuer le gonflement des jointures par l'affaiſſement des épiphyſes, & la ſuppuration, s'il y en avoit, ſe tarir. On voit auſſi les tumeurs nées ſur les os, & celles qui, quoique formées dans le tiſſu cellulaire, ont leur ſource dans les os malades, s'amollir, diminuer, & même diſparoître entièrement. Il en eſt de même des éruptions à la peau, leſquelles ſe dessèchent pendant ces temps tumultueux qui ſont plus ou moins longs, relativement à la conſtitution des ſujets malades.

Dans cet état, toutes les ſécrétions ſont ralenties, ſuſpendues, même arrêtées, & les évacuations ſupprimées ; toutes les iſſues ſont fermées, & toutes les humeurs ne paroiſſent recueillies au dedans que pour y ſubir, en même temps & par les mêmes forces, les différens degrés de coction dont elles ont beſoin : à quels périls ces mouvemens orageux n'expoſent-ils pas ?

Tous ces phénomènes ſont l'effet de l'impétuoſité de la circulation, qui eſt

vivement accélérée par la résorption des humeurs qui ont long-temps croupi & se sont décomposées. On conçoit aisément que les tuniques des vaisseaux doués de sensibilité doivent être irritées par ces humeurs âcres qui les parcourent, & que les parois sensibles des réceptacles où elles sont renfermées doivent être agacées par leur présence. Ces premières insultes se passent, pour l'ordinaire, dans les capillaires & hors des grandes voies de la circulation. A mesure que ces humeurs sont repompées, le cœur & les artères, stimulés par leur acrimonie, s'irritent & redoublent leurs mouvemens, qui ébranlent de plus en plus les molécules de ces humeurs encore cohérentes, les divisent & les broient, favorisent leur fluidité, & les rendent propres à être reprises par les orifices veineux, & à être confondues dans toute la masse des liquides.

Si, par ces actions répétées & par des révolutions totales de la circulation, ces humeurs deviennent homogènes, elles pourront alors être portées dans les différens organes sécrétoires, y subir de nouvelles filtrations,

être enfin utilement évacuées, & faire une crise salutaire; mais si, au contraire, l'aggrégation des molécules des humeurs n'a pas été entièrement détruite par la vivacité des mouvemens de systole & de diastole, ces petites masses, sans avoir changé de nature, & n'ayant été seulement que déplacées, s'arrêtant de nouveau dans les organes essentiels à la vie, y formeront des dépôts & y feront une crise mortelle.

Malgré ces vices réunis, dont l'association menace d'une ruine prochaine, il est cependant quelques tempéramens privilégiés, certaines constitutions assez robustes pour porter, du centre à la circonférence, une chaleur propre à ranimer les tumeurs indolentes, à échauffer les humeurs refroidies, à les mûrir sur le lieu, à les conduire promptement à suppuration; à ébranler, détacher, même pousser au dehors les portions d'os cariés, & fournir ensuite à ces parties malades les sucs propres à faire de bonnes cicatrices. C'est ce que j'ai quelquefois vu avec étonnement arriver, & les malades de l'un & de l'autre sexe jouir de la santé la plus florissante, quoique

portant encore en eux le germe du mal dont ils étoient atteints, & le transportant avec la vie aux enfans qu'ils engendroient. Les crises ne sont donc pas toujours un moyen suffisant pour anéantir le principe de ce mal cruel.

C'est pendant que le sang est poussé avec tant d'impétuosité que l'on voit, dans les scrophuleux rachitiques, les os recourbés se redresser par l'impulsion du sang dans les artères dont le battement continuel tend toujours à les alonger, & par conséquent à redresser les tuyaux osseux qu'elles accompagnent. La situation horizontale que les malades gardent dans leurs lits, favorise encore ce redressement qui devient d'autant plus aisé pendant cette révolution, que les os des jambes & des cuisses ne supportent plus le poids du corps. C'est pourquoi on observe assez constamment que les os des extrémités inférieures se redressent plus volontiers que ceux de l'épine & de la poitrine, & que ce changement ne se fait jamais que lorsque le corps de l'os est encore souple & les épiphyses molles ; ce qui, par conséquent, n'arrive guère au-delà de l'âge de dix à douze ans. Les crises

qui arrivent dans ces ſujets, ſont donc également utiles, & à la réſolution des tumeurs ou glandes, & au dénouement des articulations gonflées. Lorſque les enfans ont été aſſez heureux pour échapper au danger de ce développement aſſez ſouvent funeſte, on les voit, auſſitôt que le calme eſt rétabli, s'être alongés au-delà de ce qu'on auroit pu l'eſpérer, principalement les jambes & les cuiſſes, tandis que le même développement a rarement eu lieu à l'égard du tronc : d'où il ſuit que ceux qui ont été rachitiques, n'ont jamais cette juſte proportion d'où dépend la force, la ſoupleſſe, l'élégance & la beauté.

Les ſcrophuleux ſcorbutiques ne ſupportent pas impunément le choc des criſes, qui ſont aſſez rares chez eux, ſans courir les plus grands riſques. La violence de la fièvre qui les acccompagne, l'effervеſcence & la raréfaction du ſang, le bourſoufflement du corps, la plénitude & la dureté du pouls, des ecchymoſes profondes dans le pannicule graiſſeux, avec des phlyctènes toujours ſuivies d'effuſion de ſang lorſqu'elles ſe percent, des extravaſations dans les viſcères, des hémorragies par

le nez, des crachemens de ſang abondans, des déjections ſanguinolentes, des piſſemens de ſang, terminent en peu de jours la vie de ces malheureux.

Les enfans ſcrophuleux qui ont apporté en naiſſant le germe du mal vénérien, ſont beaucoup moins ſujets aux criſes, & s'ils en ont quelquefois, elles ſont rarement à leur avantage; car, par la violence de la fièvre, le ſuc médullaire, infecté de virus, devenant encore plus âcre par la vivacité de la chaleur, enflamme les membranes qui revêtiſſent les cellules oſſeuſes, ce qui met plus d'obſtacles à l'abord des liquides, & s'oppoſe à leur retour. Le gonflement du corps de l'os & de ſes épiphyſes, ce qui conſtitue un véritable *ſpina-ventoſa*, en eſt donc une ſuite néceſſaire. Ce déſordre ne peut arriver, que le périoſte interne & externe ne ſoit violemment étendu & n'approche de la rupture, d'où naiſſent les douleurs atroces dont ces malades ſont vexés.

Pendant que ces accidens ſe paſſent dans les os, les glandes, loin de s'arrondir & de devenir plus molles, affectent des figures irrégulieres, & s'en-

durciſſent ; les ulcères de la peau, s'il y en a, rendent une ſanie ichoreuſe ; les bords ſe renverſent & prennent un caractère chancreux ; la durée de ces accidens épuiſe les malades, qui ſuccombent enfin après de longues ſouffrances.

Ce qui vient d'être dit des criſes, ne s'obſerve guère que ſur des malades délaiſſés par l'indigence & la pauvreté, dans leſquels la nature, abandonnée à ſes propres loix, a ſuivi, ſans être interrompue par aucun remède, le cercle qu'elle devoit parcourir. Il n'en eſt pas de même de ceux qui ont fait uſage de médicamens dont l'effet a effleuré la cauſe, a diſſipé & évacué des humeurs ſurabondantes, a relâché les liens qui tenoient les fonctions à la gêne, & par conſéquent a retardé le développement des cauſes combinées, dont les ſuites euſſent pu être fâcheuſes. Mais ces remèdes, pour la plupart purgatifs, en dérobant une partie de l'humidité qui ſervoit de véhicule aux humeurs, les ont encore rendues plus épaiſſes, & les ont fait devenir concrètes : ce qui conſtitue la claſſe des ſcrophules ſtationnaires qui demeure-

roient pendant toute la vie presque toujours dans le même état, si l'art, éclairé par l'observation des moyens que la nature emploie elle-même pour son propre soulagement, ne mettoit le médecin en état de leur porter des secours efficaces, dont il sera fait mention en son lieu.

CHAPITRE VII.

Du pronostic des Scrophules.

On a vu, dans la description des scrophules bénignes, leur naissance, leurs progrès, & tous les degrés par lesquels elles passent pour parvenir à leur terme; les différentes formes qu'elles prennent, les caractères qui les indiquent & les constatent, les causes simples qui les produisent, & leurs terminaisons. On a observé aussi que dans les scrophules malignes, la complication des causes y apportoit des différences sensibles, & que, conservant toujours leur génie primordial, elles affectoient non-seulement les parties

molles, tant au dehors qu'au dedans, mais qu'elles ſe jetoient encore indiſtinctement ſur toutes les parties ſolides. Enfin, on a remarqué les reſſources que la nature tire de ſon propre fonds, pour délivrer, par des criſes, quelques malades du germe ſcrophuleux qui les opprime. Quoiqu'en expoſant ces maux je les aie conduits par degrés depuis leur commencement juſqu'à leur fin, & qu'en général j'y aie joint le pronoſtic tel qu'il ſe préſente de lui-même, je crois devoir encore revenir ſur mes pas, en établiſſant un autre pronoſtic tiré de l'expérience fondée ſur l'effet de mes nouveaux procédés.

Il eſt évident, d'après ce qui a été dit, que les humeurs infectées du miaſme ſcrophuleux qui a endommagé plus ou moins les parties où il s'eſt dépoſé, ne pouvant être dépouillées de ce vice que par un long uſage de remèdes propres à le corriger, & que les organes qui ont été altérés ou détruits ne peuvent être réparés que dans un grand eſpace de temps; on jugera donc quelle doit être la durée de la maladie, d'après les déſordres qu'elle aura occaſionnés.

Lorſque la peau & la graiſſe ſont ſeulement affectées, on peut eſpérer de guérir les malades en faiſant uſage des remèdes dont on parlera, à moins que, par un mauvais traitement, on ne ſuſpende ou l'on n'arrête les humeurs que la nature porte au dehors par les forces de la vie.

S'il y a de l'empâtement & de l'engorgement dans les glandes extérieures du cou ſeulement, qu'elles ſoient molles, arrondies, & un peu ſenſibles au toucher, on peut eſpérer que ces glandes ſe réſoudront; mais ſi les remèdes n'opèrent pas la réſolution, elles prendront en peu temps un caractère phlegmoneux, & ſuppureront. Si les glandes ſituées plus profondément ſont obſtruées, la réſolution ſera plus longue & plus difficile, & la ſuppuration plus rare & plus tardive. Mais ſi les glandes des aiſſelles & des aines ſont en même temps obſtruées, la maladie ſera beaucoup plus longue & plus difficile à guérir. Si les glandes du méſentère, celles qui ſont placées çà & là dans la cavité du bas-ventre, & celles qui accompagnent la trachée-artère, les bronches, l'œſophage, ſont obſtruées,

ce que l'on connoîtra par les ſignes déja indiqués, il y a tout à craindre pour la vie du malade, comme il a déja été dit en parlant des ſcrophules bénignes ſimples.

Malgré la ſimplicité & la bénignité de la cauſe & de ſes effets, on ne doit pas s'attendre à voir promptement le mal ſe diſſiper; car les ſymptômes ne s'évanouiront qu'autant que les remèdes auront réſout la lymphe, que les engorgemens auront diſparu, que les malades, dont le développement & l'accroiſſement auroit été lent & tardif, s'alongeront, ſe fortifieront, & que toutes les fonctions de la nature rentreront dans leur premier état. On ne doit donc pas être étonné de voir ces maladies durer des ſix mois, un an, dix-huit mois, & quelquefois plus.

On ne pourra guère porter de jugement ſolide ſur l'événement des ſcrophules malignes, qu'autant que l'on ſera bien inſtruit de la nature du mal, de ſes différens rapports, de ſes cauſes, de ſes changemens, & du terme où il eſt parvenu. Lorſque ce vice ſe ſera jeté ſur les parties intérieures, ſoit de la poitrine, ſoit du bas-ventre, ce qui

n'arrive pour l'ordinaire qu'aux enfans du premier âge, qu'il se sera cantonné soit dans les follicules du pannicule graisseux, soit dans le corps des glandes, qu'il y aura séjourné assez long-temps pour en déranger l'organisation, on ne pourra alors avoir aucun espoir de guérison; mais si on a attaqué ce vice dès les premiers instans qu'il s'est montré, on en arrêtera les progrès par l'usage des remèdes, & on pourra espérer de guérir les malades. Si les forces intérieures ont été assez puissantes pour avoir poussé au dehors les humeurs viciées, quoique déposées dans la peau, dans la membrane adipeuse & dans les glandes, on peut encore espérer de guérir ces malades, à moins que le mal ne fût arrivé à son comble, ne les eût épuisés par de longues & abondantes suppurations, des dévoiemens & une fièvre lente habituelle, & ne les eût mis hors d'état de recevoir les secours de l'art.

Lorsque j'ai décrit les scrophules osseuses, il a été facile de juger quel devoit être le sort de ceux qui en étoient attaqués, principalement si le corps des vertèbres, les os innominés, les épi-

physes

physes du fémur & du tibia, tant au dedans qu'au dehors, étoient infectés de ce vice. Ce que j'en ai dit est tracé d'après l'observation la plus exacte faite sur les malades, dont le grand nombre m'a présenté presque tous les cas qui peuvent se rencontrer. J'en ai vu de tous les âges, de sexes différens, à toutes les époques, & j'ai été dans les circonstances les plus favorables pour observer toutes les phases variées de cette maladie. J'en ai rencontré qui avoient fait usage de remèdes de différente nature, & il m'a été facile d'établir une comparaison entre les changemens bons ou mauvais que ces remèdes avoient opérés, & l'état où étoient ceux qui n'en avoient fait aucuns au même terme de la maladie. Cet examen m'a fait voir aussi la différence des effets de mes nouveaux procédés.

C'est pourquoi, sans m'arrêter au jugement qu'on doit naturellement porter sur ces maladies, je n'exposerai que le pronostic que mes observations, presque invariables, m'ont engagé d'adopter. Malgré l'érosion, & même la destruction que le miasme scrophuleux

opère, tant ſur la ſurface des os que dans leur ſubſtance ſpongieuſe & cellulaire, on ne doit pas toujours regarder ces déſordres comme indomptables, puiſque, dans le grand nombre de malades qui ſe ſont préſentés à mes audiences publiques, j'en ai beaucoup vu que je regardois comme au deſſus des forces de l'art, guérir cependant, par une longue perſévérance dans l'uſage des remèdes.

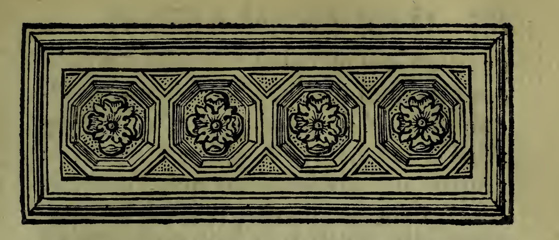
De toutes les maladies ſcrophuleuſes, il n'en eſt pas de plus effrayantes, ni de plus dangereuſes que celles qui ſont accompagnées de ſcorbut, principalement ſi les épiphyſes ſont gonflées, que les parties charnues qui les recouvrent ſoient tuméfiées & profondément ecchymoſées, avec des phlyctènes remplies de ſéroſité rouſſâtre : ces ſortes de malades guériſſent difficilement & rarement; cependant, en uniſſant les remèdes propres à l'une & à l'autre maladie, on peut eſpérer de les guérir, comme je l'ai vu pluſieurs fois.

Lorſque le vice vérolique s'eſt aſſocié au miaſme ſcrophuleux, les ſymptômes ſont terribles, les douleurs atroces, & les enfans ſouvent périſſent

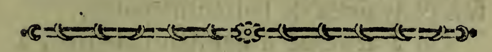
s'ils ne ſont ſecourus promptement, ſur-tout ſi le mal a gagné l'intérieur de l'os.

Comme le rachitis a beaucoup de rapport, & même d'affinité avec les ſcrophules, puiſque les remèdes propres à guérir celles-ci arrêtent ordinairement les progrès de l'autre, & quelquefois même les guériſſent, on pourra porter un ſeul & unique jugement ſur ces maladies combinées, & il ſera relatif aux ſymptômes qui les caractériſent.

Fin de la première Partie.



TRAITÉ DES SCROPHULES.



SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Obſervations générales ſur les principaux Remèdes les plus uſités jusqu'à préſent dans la cure des Scrophules.

AVANT d'expoſer l'uſage des nouveaux procédés dont je me ſers avec ſuccès depuis bien des années, pour la

guérifon des maladies fcrophuleufes, je crois qu'il eft indifpenfable de dire quelque chofe des motifs qui m'ont déterminé à réformer, & même à rejeter la plupart des préparations que l'on rencontre dans les auteurs, tant anciens que modernes. Ils fe font contentés d'indiquer çà & là des remèdes généraux, fans déterminer avec précifion les circonftances dans lefquelles on doit les adminiftrer. C'eft après les avoir inutilement éprouvés pendant long-temps, & fur beaucoup de malades, que je me fuis convaincu de leur infuffifance.

On a attribué à quelques plantes, à certains topiques, la propriété de guérir les écrouelles, & on a célébré ces remèdes comme des fpécifiques. Il eft poffible que des remèdes fimples aient opéré la guérifon de maladies bénignes; mais il eft bien difficile de croire que des maladies compliquées de différentes caufes, aient pu par leur moyen être déracinées auffi efficacement. Ce feroit donc à tort qu'on prétendroit avoir vu ces remèdes agir avec la même énergie fur des maladies compofées; car les principes des maux affociés entre eux produifent des combinaifons qui ne pour-

ront jamais être détruites par ces remèdes simples, dont l'action a été si marquée sur les maladies bénignes & principalement extérieures. Il est vrai que les enfans des habitans des campagnes ont quelquefois été guéris par l'usage de quelques plantes données tant intérieurement qu'appliquées au dehors, lesquelles n'auroient pas eu un aussi heureux succès sur les enfans de ceux qui habitent les grandes villes: dans ceux-ci, les maladies sont presque toujours compliquées, tandis que dans les autres elles sont ordinairement simples. Le même remède par conséquent peut être salutaire aux uns, & nuisible ou pour le moins indifférent aux autres.

L'expérience ne m'a que trop fait voir que ces guérisons apparentes, opérées par ces remèdes, sont souvent insidieuses; car, comme la cause en est intérieure, & que ces remèdes n'ont pu l'attaquer & la détruire, les tumeurs sont à peine dissipées & les plaies desséchées ou cicatrisées, qu'on voit le mal reparoître bientôt dans d'autres endroits, où ces humeurs déposées de nouveau font souvent de grands ravages. On ne doit donc attendre de guérisons

ſolides, qu'autant qu'on a attaqué la cauſe, qu'on l'a atténuée, & entièrement détruite.

Entre les remèdes les plus uſités, & qui ont paru mériter le plus de confiance, on s'eſt principalement ſervi de ſucs d'herbes, de bouillons, de décoctions de plantes apéritives ou des autres claſſes, de différens extraits, de cloportes, &c. Ces remèdes, toujours utiles, ne peuvent être regardés que comme préparatoires, & propres à diſpoſer la nature à recevoir l'action de médicamens plus efficaces, ou leur ſervir de véhicule.

On a auſſi employé le mercure doux, la panacée, les frictions mercurielles, la diſſolution de mercure dans l'acide nitreux, & le ſublimé corroſif. On s'eſt encore ſervi du vitriol martial, de la limaille d'acier, des différens ſafrans de mars, de l'éthiops martial, du cinabre, de l'antimoine crud, du ſoufre doré d'antimoine, de l'antimoine diaphorétique, de la magnéſie, des coraux, des yeux d'écreviſſes, des coquillages calcinés, tant ſous forme sèche & pulvérulente, que mélangés avec quelques ſirops en forme d'opiats ou de pilules; on a

auſſi mis en uſage différens ſels, les ſavons, les teintures, les eaux minérales, tant acidules que thermales, le remède de Rotrou, pluſieurs prétendus ſpécifiques & antidotes : remèdes dont je parlerai en particulier, lorſque je publierai l'examen analytique de mes nouveaux procédés, qui termineront la troiſième & dernière partie de cet ouvrage.

CHAPITRE II.

Remarques ſur les propriétés & les principaux effets du nouveau Remède anti-ſcorphuleux, avec la manière ſommaire d'en faire uſage.

DANS l'expoſition des Scrophules, on a remarqué qu'abandonnées à elles-mêmes, elles ſuivent immuablement toutes les gradations obſervées dans leur naiſſance & dans leur développement. On a vu auſſi que le génie de cette maladie cruelle eſt un être à part & diſtinct, dont les caractères ſont invariables & les formes régulières ; que ſa marche eſt ſourde & lente ; que ſon

développement eſt toujours tardif; & que ſi juſqu'ici on n'a pas été aſſez heureux pour le combattre efficacement, c'eſt qu'on a manqué de moyens qui puſſent détruire l'agrégation de toutes les cauſes réunies de ce mal. On a dû voir encore que ce vice n'affecte les parties ſolides, qu'après avoir altéré les humeurs qui circulent, & dont il occaſionne la ſtagnation par la condenſation & l'épaiſſiſſement qu'il leur communique.

Anéantir ce miaſme primordial, détruire cet aſſemblage de différens vices en diminuant la choéſion des humeurs qu'une longue aſſociation a fomentée, diſpoſer inſenſiblement les liquides à couler avec plus de facilité dans leurs canaux, redonner à ceux-ci le reſſort qui leur manque, & dont ils ont beſoin pour faire avancer les fluides trop diſpoſés à s'arrêter, eſt le but où je me ſuis propoſé d'atteindre, & auquel je ſuis parvenu en compoſant le remède dont je me ſers depuis ſi long-temps avec les plus grands ſuccès.

Il n'eſt pas accordé aux hommes de connoître avec préciſion tous les mouvemens qui ſe paſſent dans les fluides,

& l'action que les médicamens exercent sur eux ; mais on sait par l'observation que la nature, toujours régulière dans ses mouvemens, & favorisée par des secours que l'art lui prête, suit dans la cure des Scrophules des loix constantes & uniformes, pour détruire les désordres que des causes simples ou réunies ont occasionnés tant dans les parties dures que dans les parties molles, en procurant la fluidité aux humeurs épaissies, en sollicitant les sécrétions par de douces évacuations, & restituant l'élasticité aux parties qui l'ont perdue.

J'ai appris par une expérience longue & constante, que ce remède est spécialement propre aux maladies scrophuleuses, qu'il détruit avec efficacité. Je l'ai tellement disposé à agir de concert avec d'autres remèdes propres à combattre le vice scorbutique & vérolique, &c. qu'ils parviennent tous au même but pour la guérison de ces différens maux associés. De-là il est facile de concevoir, par les effets qu'il opère, quelles sont ses propriétés. Résoudre la lymphe, stimuler les fibres, augmenter l'action des vaisseaux, ranimer les parties dans l'atonie, en leur

rendant leur première élasticité, déterminer les liquides vers les organes sécrétoires, en évacuant sans violence les humeurs nuisibles & résoutes : ce sont là ses principales fonctions.

Depuis tant d'années que je me sers de ce remède, je ne puis de bonne foi lui faire le moindre reproche; au contraire, j'ai toujours vu, à ma grande satisfaction, que les parties attaquées de Scrophules paroissoient être les seules sur lesquelles il agissoit; que les malades ne maigrissoient pas ou ne paroissoient maigrir qu'autant que la bouffissure, faisant partie de leur mal, se dissipoit. On peut donc regarder ce remède comme une substance homogène à tous nos liquides, laquelle subit sans désordre toutes les révolutions répétées de la circulation. C'est en parcourant ainsi les plus petits capillaires, qu'il brise les globules sanguins, trop cohérens entre eux, & les lymphatiques épaissis. Ces effets ne pourroient jamais s'opérer sur les liquides, si les parois des vaisseaux de tout genre ne recevoient une nouvelle élasticité par le contact légèrement stimulant de ce médicament. Son action s'étend donc sur

tout le syſtême vaſculaire & nerveux; & en aiguillonnant doucement toutes les parties qui ſont preſque dans l'atonie, il leur donne du reſſort; & en ſollicitant les organes ſécrétoires, il rétablit leurs fonctions ou ralenties, ou ſuſpendues.

S'il étoit important d'énoncer les propriétés & les vertus du nouveau remède anti-ſcrophuleux, il ne l'eſt pas moins d'expoſer la manière de l'employer, ſoit ſeul, ſoit aſſocié à d'autres remèdes applicables aux différentes eſpèces de cette maladie. C'eſt pour remplir ces vues, que toujours modifié de manière à éteindre le germe de ce mal, il eſt diviſé en trois claſſes de pilules, dont la première eſt réſolutive, la ſeconde laxative, & la troiſième tonique. Il eſt facile de concevoir qu'après avoir réſous les humeurs épaiſſies, il faut les évacuer lentement, ou au moins les y diſpoſer, pour être plus facilement entraînées par les purgatifs dont on parlera; & après avoir délivré les organes des humeurs qui les ſurchargeoient, il eſt néceſſaire de les fortifier, ſans perdre néanmoins de vue la cauſe qui les avoit jetés dans l'inertie:

c'eſt l'effet que produiſent les pilules toniques.

On commencera d'abord par les pilules réſolutives, dont on donnera la moitié d'une le matin aux enfans du premier âge; & après qu'ils y auront été accoutumés pendant dix-huit ou vingt jours, on leur en donnera une autre moitié le ſoir, délayée dans le véhicule dont on parlera : cette doſe eſt celle qui convient aux enfans de l'âge de deux juſqu'à quatre ans ou environ. Lorſqu'ils ſont parvenus à cet âge, on doit augmenter la doſe d'une demi-pilule; & après avoir continué pendant quelques mois, on en donnera une entière le matin, & une pareille le ſoir : cette quantité ſera ſuffiſante pour les enfans depuis quatre ans juſqu'à l'âge de douze à quatorze. Depuis ce terme juſqu'à celui de vingt-cinq, trente ans, & même au-delà, on en donnera juſqu'à trois, en commençant d'abord par une le matin, que l'on continuera pendant au moins huit à dix jours; enſuite une autre le ſoir; & après un pareil eſpace de temps, on en fera prendre une ſeconde le ſoir ſeulement. Cette doſe ne ſera portée au-delà, qu'autant

que les tempéramens seront forts & robustes, & qu'on n'appercevra aucune diminution sensible dans les symptômes.

Ces pilules tiennent rarement le ventre plus libre; cependant, si l'on s'appercevoit que les déjections fussent trop abondantes, il seroit nécessaire d'en supprimer une.

Les pilules laxatives, prises à la quantité d'une le matin & d'une autre le soir, tiennent ordinairement le ventre plus libre, sans pour cela cesser d'agir efficacement sur la cause; elles seront par conséquent de la plus grande utilité, lorsqu'il s'agira d'évacuer doucement les humeurs à mesure qu'elles seront fondues; mais on aura l'attention de ne s'en servir que lorsqu'on verra quelque commencement de résolution dans les engorgemens & dans les tumeurs. Si cependant elles occasionnoient plus de trois évacuations dans les vingt-quatre heures, on n'en donneroit qu'une le soir, & le matin une autre résolutive. Mais si au contraire, prises à la dose de deux, elles ne procuroient pas au moins deux selles par jour, on pourroit, sans la moindre crainte, aller jusqu'au nombre de trois, & même de quatre.

Quant aux pilules toniques, elles ne doivent en général être mises en usage que vers le milieu de la cure, & principalement dans les maladies des os: on n'en donnera que le soir à la quantité d'une d'abord, & ensuite de deux; ce qui n'exclura pas les pilules ou résolutives, ou laxatives, prises le matin à jeun avec le véhicule dont on fera mention.

J'ai cru devoir donner une idée des propriétés essentielles du nouveau remède anti-scrophuleux, avant d'exposer les différens cas dans lesquels il convient de l'administrer. Ce remède seul opère la guérison des maladies scrophuleuses, comme je l'ai observé tant de fois chez les indigens; mais ces malheureux, pour la plupart, privés des choses les plus essentielles à la vie, sont presque toujours dans l'impuissance de se procurer les secours propres à en aider l'effet, & par conséquent sont beaucoup plus long-temps à guérir. Comme les malades de toutes les classes doivent être également instruits des moyens propres à accélérer leur guérison, j'ai placé ici sommairement les différens remèdes auxiliaires dont je me suis très-utilement servi dans la cure.

CHAPITRE III.

Des différens Remèdes auxiliaires, tant internes qu'externes, dont je me sers dans la cure des Scrophules.

SECTION PREMIÈRE.

Des Remèdes internes.

Sucs d'herbes.

N°. 1. PRENEZ feuilles très-récemment cueillies de creſſon de fontaine, de beccabunga & de cochléaria, de chaque partie égale, & quantité ſuffiſante pour qu'étant pilées & exprimées, il en réſulte ſix onces de ſuc, dans lequel on fera fondre douze grains de ſel ammoniac. On y délaiera enſuite une once de ſirop anti-ſcorbutique. Cette doſe ſera diviſée en deux parties égales, dont l'une ſera priſe le matin, & l'autre le ſoir.

Si ces ſucs, ſans être dépurés, fati-

guoient un peu l'eſtomac, on les filtreroit avant d'y ajouter le ſirop. La doſe ſera plus ou moins grande, relativement à l'âge & aux circonſtances de la maladie. On obſervera de ne point expoſer au feu & de ne point chauffer ce ſuc d'herbes, qui perdroit par ce moyen ſa principale vertu.

Liqueur anti-ſcorbutique.

N°. 2. Prenez racines de raifort ſauvage & de bardane, de chaque une once; ſemences de ſinapi, demi-once; feuilles de beccabunga, de creſſon, de cochléaria, de trêfle d'eau, de chacune une grande poignée; pilez les ſemences dans un mortier de marbre ou de bois; écraſez les racines nettoyées & découpées; écraſez auſſi un peu les plantes fraîches; mettez le tout dans une cucurbite de verre d'environ deux pintes; verſez deſſus deux livres d'eau la plus pure, & la couvrez d'une veſſie mouillée: vous la placerez dans un bain-marie non bouillant, & continuerez l'infuſion pendant douze heures. Lorſque la liqueur ſera refroidie, vous la filtrerez, & vous y ferez fondre quatre onces de

ſucre en poudre, & deux gros de ſel ammoniac purifié; on enfermera cette liqueur dans une bouteille que l'on tiendra bien bouchée, & dans un lieu frais.

Dans les maladies ſcrophuleuſes compliquées de ſcorbut, je préfère cette liqueur au vin anti-ſcorbutique, qui, quoique compoſé des mêmes ingrédiens, n'a pas un ſuccès auſſi marqué dans celles qui attaquent les os. J'ai vu le gonflement des gencives, les taches à la peau & la langueur ſe diſſiper en partie par ſon uſage, tandis que les os acquéroient plus de volume. Seroit-ce parce que la partie acide du vin combiné avec les eſprits volatils des plantes, énerveroit leur action, & que, malgré ſon union, cet acide feroit encore aſſez puiſſant pour augmenter la cauſe de la maladie, dont le ramolliſſement des os & le gonflement des chairs qui les recouvrent, ſont le produit? Cela eſt vraiſemblable, & paroît s'accorder avec les obſervations.

Il eſt vrai que les plantes qui entrent dans la compoſition de cette liqueur, ſont de même nature & ont les mêmes propriétés que celles du vin anti-

ſcorbutique; mais les eſprits volatils, dont ces plantes abondent, forment des combinaiſons avec l'acide du vin, d'où réſulte un être bien différent de celui de notre liqueur. Ce que j'ai obſervé de bien ſingulier, c'eſt que les malades qui font uſage du vin anti-ſcorbutique, répandent une odeur d'ail que n'exhalent point ceux qui prennent la liqueur anti-ſcorbutique à l'eau. Ce phénomène paroît dépendre de la combiſon des eſprits volatils avec la partie acide du vin, d'une part, & de l'autre de l'action qu'il opère ſur le corps humain, dont le réſultat eſt l'odeur d'une ſubſtance qui n'entre point dans ce compoſé.

Poudre purgative.

N°. 3. PRENEZ ſcammonée en poudre, un ſcrupule; rhubarbe en poudre & ſel d'abſinthe, de chaque douze grains; magnéſie de Glauber un ſcrupule; mêlez le tout bien exactement pour une priſe, que l'on délaiera dans un demi-gobelet d'eau tiède. Cette doſe, pour les adultes, convient ſur-tout à ceux qui ſont d'un tempérament humide & difficile à purger. Cette poudre ne ſera

pas moins efficace pour les enfans, en proportionnant la dose à leur âge.

En prescrivant cette poudre, qui m'a mieux réussi que les autres purgatifs, je n'entends pas exclure ceux-ci, dont les malades pourront se servir s'ils ont coutume de s'en bien trouver.

Quant aux enfans qui prennent difficilement la manne, j'y supplée par la potion suivante.

Purgation commune pour les enfans.

N°. 4. PRENEZ séné mondé, un gros & demi; polypode de chêne ou régliffe concaffée, deux gros; quatre onces de petits pruneaux noirs; faites bouillir dans un demi-feptier d'eau, & réduire à moitié; paffez à travers un linge, & ajoutez-y un petit morceau de fucre.

Teinture de Mars.

N°. 5. PRENEZ teinture de mars & efprit volatil de cochléaria, de chaque fix gros; diffolvez dans ce mélange un gros d'alkali volatil concret de fel ammoniac; vous mettrez cette liqueur dans un flacon que vous tiendrez bien bouché.

Teinture de gaïac.

N°. 6. PRENEZ une once & demie de teinture de gaïac, dans laquelle vous diſſolverez un gros de ſel martial ammoniacal, & vous tiendrez la liqueur dans un flacon bien bouché.

Infuſion de gaïac.

N°. 7. PRENEZ un gros de rapure de bois de gaïac, que vous ferez infuſer pendant la nuit ſur la cendre chaude dans une pinte d'eau; vous paſſerez la liqueur à travers un linge, & y ferez fondre douze grains de tartre martial ſoluble. Ce ſera la boiſſon ordinaire de ceux qui ſont affectés de Scrophules oſſeuſes.

Infuſions théiformes.

N°. 8. 1°. L'infuſion de ſcabieuſe, pour boiſſon ordinaire, convient aux maladies ſcrophuleuſes qui attaquent la peau.

2°. L'infuſion de ſquine eſt plus propre que toute autre aux maladies ſcrophuleuſes qui affectent la membrane adipeuſe.

3°. Celle de feuilles de noyer réussit beaucoup mieux dans les maladies scrophuleuses des glandes.

On fera, au besoin, chacune de ces infusions avec un gros ou de fleurs de scabieuse, ou de squine, ou de feuilles de noyer, dans une pinte d'eau bouillante, en forme de thé.

SECTION II.

Des Remèdes externes.

LE principal objet que l'on doit avoir en vue dans l'application des topiques, est de diminuer la résistance que les humeurs portées à l'extérieur du corps opposent aux forces motrices, soit que ces humeurs aient été déposées dans la peau, dans la graisse ou dans les glandes, ou concentrées dans les os. Diminuer ces obstacles, c'est augmenter la puissance qui meut les liquides; c'est faciliter l'effusion des humeurs nuisibles, & soulager la nature par la voie qu'elle a choisie elle-même pour s'affranchir de ce qui l'incommodoit; c'est enfin éluder les crises, ou en préparer de salutaires. Or, ce qui peut résoudre les em-

barras formés dans la peau & dans les graiſſes, & donner un libre cours aux exhalaiſons des humeurs ténues qui doivent s'échapper par les ouvertures innombrables dont la peau eſt parſemée, doit remplir, & remplit en effet le vœu de la nature; & en cela mon attente a rarement été trompée dans l'uſage des fomentations, des cataplaſmes & des bains de l'eau minérale artificielle, dont j'indiquerai les cas dans ſon lieu.

Eaux minérales artificielles.

N°. 1. PRENEZ ſel marin bien décrépité, ſel de ſoude biendeſſéché, l'un & l'autre en poudre, de chaque demi-livre; fleurs de ſoufre, quatre onces; mêlez ces ſubſtances bien exactement: vous projetterez par parties ce mélange dans un creuſet rougi; & lorſque toute la matière ſera miſe en belle fuſion, vous la coulerez dans un mortier de fer, chauffé & graiſſé. Lorſque cette maſſe ſera refroidie, vous la réduirez en poudre, & verſerez deſſus ſix pintes d'eau bien claire, & la diſſolution s'en fera promptement. Vous filtrerez enſuite

cette

cette eau, qui aura une teinte jaunâtre & répandra une forte odeur hépatique sulfureuse. Vous mettrez cette liqueur dans des bouteilles que vous boucherez exactement, & les tiendrez dans un lieu frais. La dose de cette liqueur pour un bain ordinaire, est depuis demi-septier jusqu'à chopine.

Quoique cette eau minérale soit principalement destinée à résoudre les embarras & les obstructions extérieures, elle n'est pas moins utile à la résolution des viscères du bas-ventre engorgés, & même des tumeurs qui y sont nées, telles que celles dont on a fait mention en parlant des crises. Son usage ne se borne pas seulement à l'extérieur du corps; on peut aussi en donner intérieurement, sur-tout dans les maladies rebelles de la peau. La dose de cette liqueur sera de demi-gros, & même plus, sur une pinte d'infusion de scabieuse, à laquelle on ajoutera un peu de sucre. On parviendra au but qu'on se propose, en faisant d'ailleurs usage des pilules laxatives ou résolutives, suivant le besoin.

Dans toutes les maladies du visage, soit de la peau ou du pannicule grais-

ſeux, ſoit dans le gonflement des os avec ou ſans ſuppuration, les maladies des yeux, le bourſoufflement de la membrane pituitaire, & dans les maladies de poitrine, je n'ai pas trouvé de meilleur moyen pour appaiſer & diminuer la violence des accidens, que d'expoſer le viſage à la vapeur de deux onces de cette eau minérale étendue dans une pinte d'eau bouillante. On peut, ſuivant les circonſtances, y faire infuſer quelques plantes appropriées aux différens états de la maladie. On fera ce bain de vapeur matin & ſoir, & on aura ſoin de tenir la tête couverte tant que l'eau demeurera chaude.

Les gens du peuple qui ne pourroient pas aiſément ſe procurer cette liqueur, la ſuppléeront avec beaucoup de facilité en faiſant chez eux celle qui ſuit.

Prenez ſix onces de ſoude en poudre, deux onces de ſel marin, & une once de fleurs de ſoufre; mettez le tout dans un pot de terre verniſſé; verſez deſſus trois pintes d'eau; faites-les bouillir & réduire à deux; paſſez la liqueur, & enfermez-la dans des bouteilles, comme il eſt dit ci-deſſus.

On conçoit aiſément quelles ſont les

propriétés & les avantages de ces bains, eu égard aux causes & aux effets des maladies scrophuleuses.

Cérat.

N°. 2. PRENEZ quatre onces de cire blanche, six onces d'huile d'amandes douces, une once de blanc de baleine, & demi-once de térébenthine de Venise; faites fondre le tout au bain-marie; remuez le mélange, &, lorsqu'il sera refroidi, mettez-le dans un pot pour l'usage.

Emplâtre contentif & défensif.

N°. 3. PRENEZ deux pintes de bon vinaigre blanc que vous verserez sur deux livres de litharge; faites bouillir dans un chaudron de fer, ayant soin de remuer la matière qui se précipite au fond. La liqueur blanchira à mesure que le plomb se dissolvera; &, lorsque la liqueur sera presque évaporée, ajoutez-y deux livres d'huile d'olive; continuez l'ébullition jusqu'à ce que la matière devienne épaisse & prenne une consistance emplastique;

ajoutez-y alors demi-livre de cire jaune coupée par morceaux : vous aurez ſoin dans ce moment de modérer le feu, & quand elle ſera fondue & mélangée, vous y ajouterez quatre onces de térébenthine de Veniſe.

Au défaut de cet emplâtre, on pourra ſe ſervir d'onguent de la mère. Soit qu'on emploie l'un ou l'autre, on aura ſoin de ne pas trop charger d'emplâtre ou d'onguent les linges dont on doit couvrir les plaies.

Emplâtre fondant & réſolutif.

N°. 4. PRENEZ demi-livre de ſavon d'Alicante bien choiſi, coupé par morceaux minces, & une once de bon alkali fixe diſſous dans le moins d'eau poſſible; faites-le amollir dans une terrine de terre verniſſée, que vous expoſerez au bain-marie; lorſqu'il ſera réduit ſous une forme gélatineuſe, vous y ajouterez demi-livre d'emplâtre *manus Dei*, coupé auſſi par morceaux; &, quand le tout ſera bien mélangé, vous verſerez deſſus une once de ſel ammoniac diſſous dans ſuffiſante quantité d'eau : vous obſerverez de toujours re-

muer cette maſſe juſqu'à ce qu'elle prenne la conſiſtance emplaſtique ; en retirant la terrine du bain-marie, vous y ajouterez ſix gros de camphre diſſous dans ſuffiſante quantité d'huile d'olive, & vous continuerez de remuer juſqu'à ce que toute la maſſe ſoit refroidie.

Toutes les fois que l'on emploiera cet emplâtre, on aura ſoin de l'étendre d'abord très-mince ſur du linge ; car, ſans cette précaution, il exciteroit à la peau une ſorte de phlogoſe qui, devenant bientôt trop douloureuſe, obligeroit à en ſuſpendre l'application : ſi cependant, malgré cette attention, la peau devenoit trop ſenſible, on le ſuſpendroit, pour le mettre quand la peau auroit repris ſa teinte naturelle. J'ai très-ſouvent remarqué que cet emplâtre excitoit ſur la partie où il étoit appliqué un ſuintement dont l'humeur, en ſe deſſéchant, formoit ſur la peau une ſorte d'incruſtation, ſans néanmoins l'endommager. C'eſt par ces ſuintemens continués, aidés d'ailleurs des remèdes internes, que s'opère la réſolution dans les tumeurs.

Poudre résolutive pour former les sachets.

N°. 5. PRENEZ sel marin bien décrépité & sel ammoniac bien sec, de chaque quatre onces; réduisez-les en poudre fine; ajoutez-y une once de chaux éteinte à l'air, & demi-once de camphre en poudre; mêlez le tout bien exactement, & enfermez cette poudre dans une bouteille que vous boucherez bien, & que vous tiendrez dans un lieu sec.

Lorsqu'on voudra s'en servir, on en enfermera dans un sac d'une toile serrée, de la grandeur requise pour l'endroit où on veut l'appliquer; on piquera cette toile de manière que les fils, qui passent de part en part, fassent de petites locules capables de retenir la poudre, & de l'empêcher d'aller çà & là. Ce sachet, applicable dans les cas que l'on indiquera, sera renouvelé tous les huit jours.



CHAPITRE IV.

De la cure des Scrophules en général.

COMME on a vu les Scrophules, ſouvent légères dans leur origine, inſenſiblement s'accroître, marquer tous les changemens par leſquels elles paſſent, par des caractères déterminés, avant d'arriver à leur comble; on les verra de même dans la cure ſuivre une dégradation régulière, & ſe terminer pour la plupart heureuſement, les unes ſans laiſſer aucuns veſtiges de leur ancienne exiſtence, & les autres en laiſſant quelques traces, mais rarement difformes, & très-peu de ſujets mutilés. On doit cependant excepter de cette règle générale les maladies qui, avant l'uſage des remèdes, étoient déja trop avancées pour en recevoir tout le bénéfice, telles que ces groupes glanduleux ſuppurés, ces énormes dépôts dans les interſtices des muſcles que la ſuppuration a preſque diſſéqués; ces caries aux os de la face & ſur-tout de l'orbite, les ca-

ries profondes aux épiphyses articulaires, celles de l'épine & des os innominés; & enfin, la plus grande partie de ces maladies qui avoient été attaquées par le caustique, & qui, bien loin d'avoir été soumises à un traitement méthodique, avoient encore reçu de nouvelles forces par l'impropriété des médicamens qu'on avoit employés.

Pour procéder avec ordre dans la cure des Scrophules, je crois devoir reprendre celui que j'ai établi au commencement de cet Ouvrage: par ce moyen j'éviterai la confusion, & j'appliquerai à chaque classe de maladie le remède principal & les moyens auxiliaires déja indiqués; je distinguerai le temps où ils doivent être changés relativement à leur effet, & aux différentes formes que la maladie prendra.

On ne sera pas toujours assez heureux pour arrêter subitement les progrès d'un mal qui, au premier aspect, paroît ne devoir pas être de conséquence, mais qui, en peu de temps, devient quelquefois si terrible, que les remèdes, même les plus efficaces, ne peuvent pas d'abord en arrêter le cours. Cette progression rapide d'accidens auroit, à

la vérité, de quoi effrayer, si l'expérience ne mettoit un terme à la terreur qu'ils inspirent. Ces mouvemens impétueux, mais assez rares, lesquels ne peuvent être critiques au commencement d'une maladie, sont, pour l'ordinaire, de bon augure; cette effervescence qui dure plus ou moins de temps, s'appaise, diminue insensiblement, & s'arrête enfin. Le calme qui succède met la nature en état de profiter de tous les secours que l'art lui offre, & d'agir de concert avec eux pour rétablir la santé : c'est ce qu'on observe ordinairement dans les Scrophules bénignes.



CHAPITRE V.

De la cure des Scrophules qui attaquent les parties molles.

SECTION PREMIÈRE.

De la cure des Scrophules bénignes qui attaquent la peau, la graiſſe & les glandes.

IL n'eſt pas toujours facile de diſtinguer, dans les premiers temps, quelles doivent être les ſuites des éruptions cutanées qui arrivent aux enfans dans le temps de la première dentition. Comme elles peuvent être ſalutaires, elles peuvent auſſi être ſuivies d'incommodités ſecondaires; ce ne ſera donc qu'en les obſervant, qu'on ſera en état de juger ſi elles ſont critiques ou non. Si elles reparoiſſent après s'être une fois diſſipées, on ne pourra douter que l'enfant ne conſerve un vice qui, quoique ſimple, pourroit être la ſource de ſa mauvaiſe ſanté future.

Si le lait de la nourrice eſt trop ancien, trop épais & en petite quantité, & que pour y ſuppléer elle ait donné de la bouillie à l'enfant, on ne pourra faire ceſſer les accidens dont il eſt vexé, qu'en lui donnant une nouvelle nourrice, dont le lait, plus fluide, ſoit aſſez abondant pour délayer les humeurs déja épaiſſies, fournir une nourriture légère & propre à réparer tous les torts de la première. On ſera d'autant plus sûr de réuſſir & de préſerver l'enfant des nouvelles ſecouſſes, qu'on aura ſoin, dans les premiers temps, de débarraſſer l'eſtomac & les premières voies, des humeurs qui y ſont amaſſées, en lui faiſant prendre, à pluſieurs repriſes dans la journée, quelques cuillerées de ſirop de chicorée, ou ſimple, ou compoſé de rhubarbe, ſuivant le beſoin.

Si, malgré ces précautions, il eſt encore reſté dans le ſang quelques veſtiges de la mauvaiſe nourriture donnée d'abord, & qu'elle ſe dépoſe à la peau, dans les follicules du pannicule graiſſeux, ou dans les glandes, on pourra donner des ſucs dépurés faits avec parties égales de feuilles de chicorée & de cerfeuil, dont l'enfant prendra matin

& ſoir une cuillerée, & dont on continuera l'uſage pendant quelques mois, obſervant de le purger tous les quinze jours, avec demi-once de ſirop de pomme & autant de ſirop de chicorée compoſé. On interrompra de temps en temps ces remèdes, pour les reprendre enſuite: mais ſi l'on n'appercevoit aucun changement dans les tumeurs ou glanduleuſes, ou adipeuſes, on pourroit alors ajouter au ſuc de chicorée & de cerfeuil, une égale quantité de celui de creſſon de fontaine.

C'eſt après avoir ainſi diſpoſé la nature à recevoir l'impreſſion d'un remède plus actif, que l'on peut, avec la plus grande ſécurité, faire uſage de la moitié d'une de nos pilules réſolutives, donnée d'abord le matin à jeun, délayée dans une cuillerée du ſuc ci-deſſus; & quand l'enfant y aura été habitué pendant quinze à vingt jours, alors on en donnera une doſe ſemblable le ſoir; on continuera pendant au moins trois mois, & même plus, obſervant de purger l'enfant comme il a été dit. Il faut cependant obſerver que ſi l'enfant alloit à la garderobe plus de deux ou trois fois dans les vingt-quatre heu-

res, on s'en tiendroit ſeulement à la première doſe du matin, en donnant néanmoins le même ſuc le ſoir. Cette quantité ſera ſuffiſante pour un enfant depuis l'âge de deux juſqu'à trois & quatre ans.

Par ces moyens, on verra les rougeurs qui ſont à la baſe des incruſtations galeuſes, ſe diſſiper peu à peu; les croûtes ſe deſſécher, & tomber d'elles-mêmes ſans laiſſer d'impreſſion à la peau. Mais ſi, après la chute de ces gales, la peau n'étoit pas entièrement cicatriſée, qu'il s'y fît encore de nouveaux ſuintemens, & que les linges vinſſent à s'y coller, leur décollement exciteroit de très-vives douleurs chaque fois que l'on changeroit l'enfant: c'eſt pour obvier à ce déſordre, qui en pourroit encore occaſionner d'autres, que je me ſers du cérat n°. 2. ſect. 2. ci-devant indiqué, étendu aſſez mince ſur du linge, qu'on renouvellera matin & ſoir.

On verra encore l'engorgement des glandes, celui du pannicule graiſſeux, & les petites tumeurs qui s'y ſont formées, s'affaiſſer peu à peu & ſe diſſiper entièrement. Il ne faut pas pour cela

s'attendre à ne voir jamais reparoître quelque éruption, toutes les fois que la nature fera de nouveaux efforts pour la ſortie des dents; mais ces éruptions ſeront moins fortes, moins abondantes & de moindre durée. Les accidens de la dentition une fois paſſés, on reprendra l'uſage des remèdes ci-deſſus, que l'on continuera dans le calme, & que l'on interrompra pendant les ſecouſſes momentanées de la dentition. Toutes ces révolutions ſeront paiſibles, ſi la nourrice ou la mère fait uſage d'alimens ſains, & que le lait ſoit aſſez abondant pour nourrir l'enfant ſans le ſecours de la bouillie, ou d'autres alimens auſſi peu convenables à ſon état.

Mais ſi cette humeur morbifique n'a pu être évacuée, ou ne l'a pas été ſuffiſamment, & que par l'action des remèdes elle ait été ſeulement diviſée & réſorbée dans la maſſe du ſang, elle ſe dépoſera ſur les glandes ou dans les graiſſes qui les environnent, ou dans la membrane adipeuſe, où elle formera promptement des dépôts, comme nous l'avons dit. La fièvre qui accompagnera ces dépôts critiques & phelgmoneux, s'appaiſera ſitôt que le pus ſera

amaſſé & que les tumeurs ſeront venues à parfaite maturité. On favoriſera la ſuppuration par l'application de différens cataplaſmes émolliens & maturatifs. Lorſque la fluctuation ſera bien ſenſible, & que les duretés ſeront tout-à-fait fondues, on laiſſera ouvrir ces tumeurs d'elles-mêmes; le pus s'écoulera lentement par la petite ouverture qui ſe ſera faite dans l'endroit le plus élevé; de jour en jour cette ouverture s'élargira; le pus s'évacuera inſenſiblement; la peau s'affaiſſera, ſe recollera à la baſe de la tumeur, & laiſſera l'ulcère rond & plat, qui ne tardera pas à ſe cicatriſer au moyen de l'emplâtre n°. 3. ſect. 2, qu'on renouvellera matin & ſoir. Cependant ſi ces tumeurs étoient très-conſidérables, & que l'on préſumât qu'elles ne puſſent pas ſuivre la loi générale que nous venons d'établir, alors on les ouvriroit avec la lancette; & en les panſant ſuivant leurs différens états, & ſuivant d'ailleurs l'uſage des remèdes intérieurs, elles parviendront promptement à bonne cicatrice. Cette terminaiſon, qui eſt la plus favorable, n'arrive guère qu'aux enfans qui ont une forte conſtitution; car, dans ceux qui ſont foibles, délicats & lan-

guiſſans, & dont les forces centrales ne ſont pas aſſez puiſſantes pour porter l'humeur viciée à l'extérieur du corps, elle ſe dépoſe alors dans les graiſſes ou dans les glandes de la poitrine & du bas-ventre, où, par le ravage qu'elle y fait, elle cauſe ſouvent la mort aux enfans, à moins que par un nouvel effort de la nature, elle ne ſorte avec les crachats, ou que, transférée ſur les inteſtins, elle ne ſe confonde avec les déjections, & ſoit portée au dehors, comme je l'ai vu arriver pluſieurs fois. Soit que cette humeur ait été expulſée, ou qu'elle ait été retenue au dedans, il ne faut pas moins continuer les remèdes pour dépurer la maſſe du ſang, & empêcher de nouveaux amas dans les parties, qui ne font déja que trop d'obſtacles à la circulation.

Lorſqu'on n'a pas dompté ce vice dans les premiers temps du ſecond âge, & que les engorgemens des glandes du cou, loin d'être diſſipés, ſe ſont encore accrus, il faut avoir recours aux mêmes pilules réſolutives, & en augmenter graduellement la doſe depuis une juſqu'à deux, dont les enfans prendront moitié le matin, l'autre moitié,

le ſoir, & par deſſus, trois onces de ſuc de creſſon. On continuera pendant deux ou trois mois de ſuite, obſervant de purger l'enfant toutes les trois ſemaines ou tous les mois, avec la poudre ſect. 1[ere]. n°. 3. ou autre eſpèce de purgatif. On appliquera à nud ſur ces glandes gonflées un cataplaſme de ciguë fraîche écraſée, qu'on renouvellera matin & ſoir, ayant ſoin de le mettre aſſez épais pour qu'il ne ſe sèche pas. Cette plante, facile à avoir pendant ſept à huit mois de l'année, ſera ſuppléée pendant l'hiver par une forte décoction de racine de ciguë, dans laquelle on mettra quantité ſuffiſante de farine de graine de lin, pour en faire un cataplaſme épais, dont on ne fera uſage qu'autant que les glandes ſeront volumineuſes, dures & douloureuſes; car, autrement, on ne mettra deſſus qu'un paquet de laine graſſe ou de coton, enveloppé dans de la mouſſeline; ou bien on appliquera deſſus un ſachet, dans lequel on aura enfermé de la poudre réſolutive, ci-devant déſignée n°. 5. ſect. 2.

Quelque moyen qu'on emploie, on aura grande attention de tenir toujours ces parties couvertes & chaudement,

ſur-tout pendant l'hiver. Sous quelques prétextes que ce puiſſe être, il faut bien ſe garder de manier ces glandes, & de les toucher avec une ſorte de rudeſſe capable de rompre les follicules où l'humeur eſt amaſſée : traitement qui procureroit bientôt la ſuppuration dans une partie qui doit ſe réſoudre naturellement. Ces remèdes, long-temps continués & rarement interrompus, ſi ce n'eſt quelquefois pendant ſeulement quelques jours après les purgations, procureront la réſolution des glandes obſtruées, tant intérieurement qu'extérieurement; préſerveront les enfans de beaucoup de maladies attachées à leur âge; faciliteront leur développement & leur accroiſſement, & les diſpoſeront à paſſer paiſiblement ces temps ſouvent critiques de l'âge nubile, terme ordinaire auquel les glandes, ſi elles ſont encore engorgées, ſe réſolvent. Mais ſi à cette époque la nature, encore trop languiſſante, ne paroît pas diſpoſée à procurer cette réſolution tant deſirable, il faut alors accélérer doucement ſon action, l'animer & la ſoutenir par degrés, en donnant matin & ſoir d'abord cinq à ſix gouttes de la teinture n°. 5.

ſect. 1. dans quelques boiſſons appropriées, en augmentant inſenſiblement la doſe juſqu'à celle de quinze gouttes le matin, & autant le ſoir; ce qu'il faudra continuer juſqu'à parfaite guériſon. Ce moyen, dont la nature favoriſe l'action, complette ordinairement la cure.

On ne parviendroit jamais à ce but, ſi on ne faiſoit ſuivre à l'enfant le régime le plus exact, quant à la nature des alimens & à leur quantité, en évitant dans le premier âge la bouillie, les farineux non fermentés, les fruits cruds, verts ou acides, le lait caillé, le fromage & tout laitage; la viande, le lard, le beurre ancien ou ſalé; la pâtiſſerie, les viandes hâchées, ſalées & épicées; les ſauces, les ſucreries, le cidre, la bière, le vin : toutes choſes funeſtes aux enfans, même les plus ſains, & qui deviennent très-dangereuſes à ceux qui ſont déja malades. Leur nourriture conſiſtera donc en ſoupe légère, en panade ſans beurre avec un peu de ſucre, du pain, des œufs frais & des légumes aqueux.

Cette loi ſera invariable dans le ſecond âge, avec cette différence que l'on pourra donner un peu de viande

de facile digeſtion, ſeulement au dîner; que l'on augmentera la nourriture, ayant égard à l'accroiſſement de l'enfant, à ſon appétit, à ſa digeſtion, & à la réparation dont il aura plus ou moins beſoin, en raiſon de ſa diſſipation. La boiſſon ordinaire de ces enfans ſera relative à leur conſtitution & au caractère de leur maladie. Si la peau eſt affectée d'incruſtations écailleuſes sèches, l'infuſion de ſcabieuſe n°. 8, ſect. 1, eſt préférable à toute autre. On uſera avec beaucoup d'avantage de l'infuſion de ſquine n°. 8, toutes les fois que la maladie attaquera le pannicule graiſſeux. L'infuſion de feuilles de noyer n°. 8, ſera de la plus grande efficacité dans les tumeurs glanduleuſes, avec ou ſans ſuppuration. Il peut néanmoins ſe rencontrer quelques cas qui exigent d'autres boiſſons : alors on ſe conformera aux circonſtances, ſans perdre de vue l'intention que l'on doit avoir de remplir ſon objet. On a vu combien les lieux bas & humides ſont funeſtes aux enfans attaqués d'écrouelles; il ſera donc de la plus grande néceſſité d'écarter cet inconvénient propre à fomenter leurs maux, en fixant leurs demeu-

res dans des endroits secs & élevés. On aura soin aussi de les tenir le plus proprement possible, & de les vêtir assez pour les garantir du froid pendant l'hiver. Il ne sera pas moins important de leur procurer du mouvement, de les faire aller en plein air, sur-tout lorsqu'il est pur, sec, & le ciel serein.

Les engorgemens des glandes de ceux qui habitent les montagnes ou les vallées dont on a fait mention, seront soumis aux mêmes traitemens quant aux remèdes internes, observant seulement d'augmenter les pilules résolutives jusqu'au nombre de quatre pour les adultes, graduant la dose, c'est-à-dire, commençant d'abord par une le matin pendant quelques jours, ensuite une autre le soir; & après que les malades y auront été accoutumés pendant au moins quinze jours, ils en prendront deux le soir; ce que l'on continuera ainsi pendant un mois ou six semaines, après lesquelles ils pourront en prendre deux le matin & deux le soir. Cette dose, qui est la plus grande, n'aura lieu qu'autant que le cas l'exigera & que la maladie sera plus rebelle : si cependant elles procuroient plus de deux ou trois selles cha-

que jour, on en diminueroit la quantité. On obſervera de purger les malades au moins tous les mois avec la poudre n°. 3, ſect. 1, ou autre médecine dont ils auroient éprouvé de bons effets.

L'emplâtre n°. 4. ſect. 2, étant de tous les topiques celui qui m'a le mieux réuſſi dans ces eſpèces de gonflemens preſque loupeux, je n'ai pas héſité à l'employer ſur ces ſortes de tumeurs, dont je n'ai pas eu occaſion de voir un auſſi grand nombre que des autres. La diminution ſenſible que j'ai obſervée par ſon uſage, m'engage à le conſeiller en pareil cas. Il eſt d'ailleurs facile de voir par la compoſition de cet emplâtre, que bien loin d'être nuiſible, il ne peut jamais être que ſalutaire. Je ne me ſuis néanmoins déterminé à l'employer, qu'après avoir vainement eſſayé l'application des différens emplâtres, cataplaſmes, &c.

SECTION II.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la peau.

LES éruptions ſimples qui ſe manifeſtent à la peau vers les temps de la

première dentition, ont, comme on l'a déja obſervé, des différences bien ſenſibles avec celles qui s'y montrent dans les mêmes temps, lorſque la cauſe eſt compliquée de quelques vices. On a remarqué que la gale humide ou sèche tranſmiſe aux enfans par leurs parens ou leurs nourrices, ſe développe promptement, & laiſſe ſur la peau des indices certains de ſa nature. Comme ces éruptions, toujours de mauvais caractère, cauſent pour l'ordinaire des accidens fâcheux, qui, s'ils n'étoient calmés, jetteroient les enfans dans les plus grands périls, je crois devoir inſiſter ſur les moyens que la raiſon, éclairée de l'expérience, m'a enſeignés, pour en adoucir les ſymptômes, garantir les enfans de nouveaux accidens, & donner le temps aux remèdes d'en détruire la cauſe.

Les gales humides qui ſurviennent à la tête, au cou, au bras, & qui, quelquefois, ſe répandent ſur toute l'habitude du corps, cauſent des démangeaiſons ſi intolérables, qu'elles jettent les enfans dans les plus cruelles agitations, troublent le ſommeil, ôtent l'appétit, excitent la fièvre; & le ſuin-

tement, qui accompagne ces éruptions, les épuiſe, & les jette dans le maraſme. Ce n'eſt pas tout : les linges dont on les enveloppe, ſe collent à la peau, & ils ne s'en détachent qu'avec beaucoup de difficulté & de douleur, & même la déchirent.

S'il eſt très-important d'attaquer la cauſe, il ne l'eſt pas moins d'obvier aux ſymptômes les plus urgens ; c'eſt pourquoi on baignera l'enfant dans une décoction de racines de guimauve, ou de feuilles de mauves & de graine de lin. Au ſortir du bain, on appliquera ſur les endroits qui ſuintent le cérat n°. 2, ſect. 2, étendu mince ſur du linge, & on continuera ces bains tant que le beſoin l'exigera. Mais ſi, par des circonſtances particulières, telles que la toux, le dévoiement, la fièvre, il n'étoit pas poſſible de baigner l'enfant, on ſe contenteroit de baſſiner avec cette décoction les endroits de la peau entamés, & de les couvrir enſuite avec le cérat ci-deſſus. Pendant que l'on adoucira, ou par des bains, ou par des lotions, l'acrimonie de l'humeur transférée à la peau, on fera prendre d'abord à l'enfant une demi-pilule réſolutive le matin à jeun, & par deſſus

deſſus une taſſe d'infuſion de fleurs de ſcabieuſe & de ſureau, en forme de thé, à laquelle on ajoutera un peu de ſucre. On continuera ces remèdes comme il vient d'être dit; enſuite on augmentera la doſe d'une demi-pilule que l'on donnera le ſoir; & après que le malade y aura été habitué pendant pluſieurs mois, on donnera une pilule entière; & on parviendra enfin, en allant ainſi par gradation, à en donner une entière le matin & une pareille le ſoir; doſe cependant qui n'aura lieu que pour les enfans au-delà de trois à quatre ans, ayant attention de donner par deſſus une taſſe de l'infuſion déja preſcrite. On aura auſſi grand ſoin de purger l'enfant au moins tous les mois avec la poudre indiquée n°. 3. ſect. 1.

Quant à l'eſpèce de gale en forme de teigne, qui comprend tout le cuir chevelu, on aura attention de l'imbiber de beurre bien frais, ou de ſain-doux récent, & de couvrir la tête avec des feuilles de poirée amorties, ou du papier *joſeph*. A la chute de ces gales, ſuccédera un écoulement très-abondant qu'il faut bien ſe garder de ſupprimer; car alors les glandes du cou, celles de

deſſous le menton ne tarderoient pas à ſe gonfler, l'engorgement des lèvres, du nez, de la membrane pituitaire en feroit l'effet, & les paupières s'imbiberoient bientôt de cette humeur, qui en peu temps gagnant la conjonctive, exciteroit une ophthalmie, dont la ſuite feroit de petits boutons ou abcès ſur la cornée tranſparente, comme il a déja été dit. C'eſt pourquoi on continuera ces mêmes panſemens matin & ſoir, juſqu'à ce que la dépuration ſoit faite, & que les remèdes ayant eu le temps d'attaquer, d'ébranler & d'atténuer la cauſe du mal, il ne ſe reproduiſe plus, ou du moins ſoit tellement adouci, que les angoiſſes & la douleur ne troublent plus ni le ſommeil, ni la nutrition.

Les gales sèches, quoique moins douloureuſes & incommodes, ne mettent pas pour cela les enfans à l'abri de tout danger; car l'humeur moins fluide qui s'y arrête trouve dans ces incruſtations ſolides des obſtacles inſurmontables aux forces qui les pouſſent : ces humeurs doivent donc ſe porter ſur d'autres parties où elles trouvent moins de réſiſtance, ou demeurer confondues dans la maſſe des liquides qui circulent. On

voit de-là combien il eſt important d'aider la nature, & de la ſoulager par les endroits qu'elle a elle-même choiſis. C'eſt pourquoi il ſera néceſſaire de baigner les malades, pour aider la chute de ces incruſtations, & ouvrir autant d'iſſues propres à faciliter & opérer la dépuration des humeurs nuiſibles. Au ſortir du bain, on mettra ſur les endroits qui ſuintent des linges couverts du cérat n°. 2. ſect. 2, & on panſera les gales de la tête comme il vient d'être dit. Ces bains n'excluent pas l'uſage des pilules réſolutives, dont l'effet ſera d'autant plus efficace, que ces humeurs ſeront délayées, la peau relâchée, & les ſuintemens plus ou moins abondans. Pour en aider l'action, on fera prendre matin & ſoir, ſoit avant, ſoit après les pilules, trois onces de ſuc de creſſon pilé & exprimé à travers un linge. Dans le cours du traitement, on obſervera leur effet, pour en augmenter ou en diminuer la doſe à meſure que l'enfant croîtra, & que le corps s'accoutumera à l'action de ce remède. On jugera de ſes effets par les changemens qui arriveront; car, à meſure que les gales tomberont, elles reparoîtront &

moins larges, & moins épaiſſes : indice certain de la diminution de la cauſe. On n'obtiendroit jamais par ces moyens tout le ſuccès qu'on a lieu d'en attendre, s'ils n'étoient aidés du régime dont on a parlé dans la cure des Scrophules bénignes.

Il eſt bon d'obſerver que ſi les enfans n'alloient pas au moins deux fois dáns le jour à la garderobe, on interpoſeroit les pilules laxatives avec les réſolutives, principalement ſi l'on remarquoit que la réſolution ſe fît dans les parties engorgées, & que la réſorption des matières purulentes, amaſſées dans les tumeurs, ſe manifeſtât clairement par la diminution de leur volume.

SECTION III.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent la membrane adipeuſe.

COMME les éruptions à la peau ne procèdent que du vice des humeurs qui y arrivent, après avoir plus ou moins long-temps ſéjourné dans la membrane adipeuſe qui eſt au deſſous, & dont ſouvent elle a endommagé les graiſſes renfermées dans les cellules qui

la compofent, il n'eft pas étonnant de voir furvenir des tumeurs dans les différens endroits du corps, & fur-tout dans ceux où ce tiffu cellulaire eft plus abondant. Les défordres que les graiffes viciées ont coutume d'occafionner, méritent, de la part du médecin, beaucoup d'attention pour éviter les délabremens qu'elles peuvent opérer fous la peau & dans les interftices des mufcles, fi cette humeur paroît s'y être principalement fixée. Mais fi elle occupe le vifage, les lèvres, le nez, fur-tout les yeux, on ne peut trop fe hâter d'établir à un des bras, & même aux deux, un cautère pour garantir les yeux, finon d'une perte totale, au moins d'ophthalmie douloureufe, dont les fuites font toujours de petits ulcères fur la cornée tranfparente, des cicatrices épaiffes qui gênent, troublent, & ôtent fouvent la vifion. On fait que toutes les cellules du pannicule graiffeux communiquent entre elles; par conféquent, fi on pratique dans la membrane adipeufe une ouverture par laquelle il doit fe faire une dépuration journalière, on verra affez promptement cette humeur fe déplacer, prendre l'effor, & s'écouler;

ſoulager l'enfant, & libérer ſes yeux du danger imminent qui les menaçoit.

On n'aura cependant recours au cautère, qu'après avoir ſaigné l'enfant, ſi les circonſtances le permettent, & après avoir employé les collyres, les lotions adouciſſantes, & maintenu le malade dans un régime délayant & humectant. La ſaignée néanmoins n'aura lieu qu'autant que l'enfant ſera ſanguin, que l'inflammation ſera grande & que les douleurs ſeront vives. Je préfère le cautère à l'écorce du thyméléa & aux véſicatoires, parce que l'un & l'autre portent dans la maſſe du ſang une matière ténue & âcre, qui, irritant le ſyſtême vaſculaire & les nerfs, les contractent, les froncent, & occaſionnent ſouvent des ſtaſes dans des parties où peut-être il ne s'en feroit jamais fait ſans l'agacement qu'elles ont reçu. J'ai ſouvent vu les glandes du cou s'engorger conſidérablement par l'application d'un véſicatoire à la nuque, ou de l'écorce de thyméléa placée derrière les oreilles. La douleur, l'inflammation, & même l'éryſipèle qui ſuccède ſouvent aux applications de ces exutoires, dont j'ai rarement obtenu un ſoulagement durable, m'ont déterminé

à les rejeter, & à leur préférer le séton à la nuque, lorſque le cautère n'étoit pas praticable, ſoit à cauſe de l'extrême maigreur des enfans, ſoit à raiſon de la maladie de l'articulation du bras avec l'avant-bras.

Pendant que ces accidens ſeront en vigueur, on fera prendre à l'enfant trois ou quatre verres de petit-lait, le matin à jeun, édulcoré avec une once de ſirop de violette ſur une chopine. Lorſque les yeux ſeront en ſûreté, on donnera à l'enfant, matin & ſoir, trois onces de ſuc dépuré à froid, fait à parties égales avec feuilles de creſſon de fontaine & de cerfeuil. On écraſera auſſi douze à quinze cloportes dans chaque priſe, dans chacune deſquelles on fera fondre ſix grains de ſel ammoniac. On continuera pendant quinze jours; on le purgera enſuite avec la poudre preſcrite n°. 3, ſect. 1; & dès le lendemain on lui donnera une des pilules réſolutives, & enſuite la priſe du ſuc ci-deſſus, dont on continuera l'uſage pendant huit jours, après leſquels on lui donnera une autre pilule le ſoir, & par deſſus la priſe de ſuc ci-devant preſcrite, &, pour boiſſon ordinaire, l'infuſion de ſquine. Ces re-

mèdes feront ſuivis avec aſſiduité pendant environ trois mois, ayant ſoin de purger les malades une fois tous les mois avec la poudre n°. 3, ſect. 1. Mais ſi, malgré ces moyens continués avec perſévérance, on n'appercevoit pas de diminution ſenſible dans l'engorgement de la membrane adipeuſe & dans les tumeurs qui s'y ſont formées, on verroit bientôt les glandes que ces graiſſes environnent, ſe gonfler, ſe réunir, s'amonceler, & former des maſſes conſidérables. C'eſt donc pour obvier à ces accidens, que je conſeille l'eau minérale artificielle ſect. 2, n°. 1, à la doſe de huit onces, mêlée dans le bain fait avec la décoction des plantes émollientes. On n'interrompra pas les autres remèdes pendant l'uſage des bains, que l'on fera prendre très-modérément tièdes : les circonſtances en détermineront le nombre.

SECTION IV.

De la cure des Scrophules malignes qui attaquent les glandes.

DANS la cure des Scrophules, on n'eſt pas toujours aſſez heureux pour

commencer le traitement dès leur naiſſance, & elles ont ſouvent fait beaucoup de progrès avant d'avoir été attaquées par aucun remède, ou ceux dont on s'eſt ſervi n'en ont pas même ralenti le cours. Il s'enſuit que ces maux, qui étoient curables dans leur origine, oppoſent dans leurs progrès des difficultés preſque inſurmontables. C'eſt ce que l'on voit arriver aux glandes du cou, à celles des aiſſelles & à celles des aines, lorſqu'elles ſe ſont conſidérablement accrues, & que, s'étant entaſſées & collées les unes aux autres, elles préſentent des maſſes très-volumineuſes. Ceci arrive principalement chez les indigens, qui, faute de connoiſſances, négligent les maux qu'ils croient pouvoir ſe diſſiper d'eux-mêmes. J'ai vu tant de fois leur eſpérance trompée, & leurs enfans victimes de leur ignorance, que j'ai ſouvent héſité à entreprendre des guériſons contre leſquelles toutes les forces de l'art me paroiſſoient devoir échouer. Je me ſuis cependant quelquefois ſu bon gré d'avoir oſé tenter des remèdes dont je n'avois rien à craindre, ſi ce n'eſt le défaut de ſuccès; mais les nuances d'amélioration que

j'ai obſervées dans leur uſage m'ont encouragé à les continuer; & j'ai vu avec ſatisfaction, que la nature ſe prêtoit aux efforts de l'art, & que l'un & l'autre, concourant enſemble, ont apporté des changemens incroyables, & dans les glandes engorgées, & dans toutes les fonctions eſſentielles, qui étoient preſque ſuſpendues, ou, pour le moins, très-gênées.

Ces ſortes de maſſes glanduleuſes ne ſe montrent preſque jamais dans le premier âge, & elles ne deviennent telles que dans le temps de la ſeconde dentition, & même au-delà de ce terme. Les enfans ſont alors languiſſans, pareſſeux, peſans, & endormis pour la plupart; ils ſont peu développés; la circulation eſt gênée de tous côtés, & inégale; les viſcères, ſurchargés de ſang, dont ils peuvent à peine ſe débarraſſer, menaceroient d'une ruine prochaine, ſi on ne les délivroit du poids énorme qui les accable. C'eſt pourquoi, avant de commencer aucun remède, il faut ſaigner les malades, & ne leur tirer de ſang qu'en raiſon de leurs forces, de la dureté du pouls & de l'intenſité des accidens. On leur fera prendre enſuite, matin & ſoir, pen-

dant huit ou dix jours, un petit bouillon fait avec le veau, les racines de bardane, de piſſenlit & de grande chélidoine, le cerfeuil, les feuilles de chicorée, &c. On les purgera enſuite avec la poudre preſcrite n°. 3, ſect. 1. Après avoir délayé les humeurs, & les avoir évacuées plus ou moins, ſuivant le beſoin, on leur fera prendre le matin à jeun, & le ſoir en ſe couchant, quatre onces de ſuc dépuré à froid, fait à parties égales avec feuilles de creſſon, de chicorée & cerfeuil; on fera fondre douze grains de ſel ammoniac dans chaque priſe. Lorſque ces malades auront pris ce ſuc pendant au moins quinze jours, on les purgera comme il eſt dit ci-deſſus; & dès le lendemain, on leur fera prendre, le matin à jeun, une pilule réſolutive, que l'on continuera au moins pendant huit jours, après leſquels on en fera prendre une ſeconde le ſoir, obſervant de donner toujours la priſe des ſucs par deſſus les pilules. Leur boiſſon ſera une légère décoction de chiendent, dans laquelle on fera infuſer quelques feuilles de noyer. Ces remèdes ſeront continués avec exactitude pendant trois mois, obſervant de

les purger au moins toutes les trois semaines avec la poudre n°. 3, dont on augmentera ou diminuera la dose relativement à ses effets.

Tandis que l'on travaille avec assiduité à déraciner la cause de ces maux par des remèdes intérieurs, il n'est pas moins nécessaire de donner tous ses soins à procurer, par des topiques, la résolution des tumeurs qui, par leur présence & leur dureté, gênent & blessent les parties du voisinage ; on appliquera donc sur ces masses glanduleuses des cataplasmes faits avec une forte décoction de racines de ciguë, la farine d'orge & le miel, dans une chopine de laquelle on aura fait fondre un gros de sel ammoniac. On renouvellera ce cataplasme matin & soir, & on aura attention qu'il soit assez épais pour qu'il ne se sèche pas. On peut préparer le cataplasme avec l'urine nouvelle d'une personne saine, & retrancher le sel ammoniac.

Ces tumeurs indolentes & de nature froide se résolvent très-difficilement, & ne paroissent guère prendre la voie de la résolution qu'après que le tissu cellulaire engorgé, qui environne ces glan-

des, eſt venu à ſuppuration. On voit paroître alors, ſans fièvre, une ou pluſieurs tumeurs molles & plates, ſans changement de couleur à la peau. Ces tumeurs peu à peu s'élèvent, s'arrondiſſent; & l'on y ſent aiſément la fluctuation, ſans que pour cela il y ait eu ni douleur, ni rougeur. Le fluide amaſſé ſous la peau feroit long-temps à l'uſer & à la percer, pour ſortir, ſi l'art ne venoit à ſon ſecours. Il feroit alors des délabremens conſidérables, des routes tortueuſes, des clapiers, où le fluide recueilli aggraveroit encore le mal. C'eſt donc pour obvier à ces accidens, qu'il faut appliquer ſur l'endroit le plus élevé de ces tumeurs un emplâtre fenêtré d'un petit trou à paſſer au plus un pois de veſce, dans lequel on mettra une pierre à cautère de la grandeur du trou, par deſſus un petit tampon de charpie, & enſuite un emplâtre pour maintenir le tout. Au bout de vingt-quatre heures, à la levée de l'apppareil, on trouvera une eſchare de la grandeur de l'ongle; il faudra la ſcarifier aſſez profondément pour aller juſqu'au pus, qu'on laiſſera s'écouler de lui-même, ſans preſſer les environs. Ces ouvertures ſe ferment ra-

rement avant que la ſource du pus ſoit tarie. Il faudra faire la même choſe toutes les fois qu'il ſe préſentera de ces tumeurs. Les panſemens ſeront fort ſimples : on appliquera ſur toute la tumeur, & ſur les endroits qui ſuppurent, un ſeul & unique emplâtre ſect. 2, n°. 3, étendu ſur du linge, & on le renouvellera tous les jours.

Les ſuintemens qui ſe feront par une ou pluſieurs ouvertures, diminueront inſenſiblement le volume des tumeurs, qui, peu à peu, à l'aide des remèdes tant internes qu'externes, changeront de forme & perdront de leur ſolidité; les glandes qui compoſoient ces maſſes, prendront plus de ſoupleſſe, & paroîtront détachées les unes des autres. Si ces maſſes glanduleuſes occupent le cou d'un côté ou des deux côtés enſemble, les lèvres, le nez, les yeux, & toutes les parties du viſage qui étoient gonflées s'affaiſſeront; le teint pâle & décoloré prendra une meilleure carnation. Lorſque ces tumeurs occupent les aiſſelles, le pli de l'aine ou les jarrets, le pus qui s'y forme par la fonte du tiſſu cellulaire, & les écoulemens qui s'y font par les ouvertures que l'on pro-

cure à la peau, diminuent les engorgemens dont les glandes ſont entourées; l'empâtement des graiſſes qui accompagnent les vaiſſeaux brachiaux ou cruraux diminue, l'œdème ſe diſſipe peu à peu, les muſcles ſe contractent plus facilement, & le mouvement des parties mobiles s'exécute avec plus de liberté: tout enfin ſemble annoncer une guériſon certaine. Mais il faut bien ſe garder de ſe repoſer ſur ce mieux apparent: la cauſe du mal n'eſt pas encore & n'a pu être détruite; car les glandes ſont encore engorgées: il reſte toujours des écoulemens qui, à l'aide des remèdes & du laps de temps, termineront la maladie.

Quand on aura donné iſſue au pus amaſſé ſous la peau, on ſe ſervira de l'emplâtre fondant & réſolutif ſect. 2, n°. 4, lequel eſt préférable à tous les cataplaſmes qui, par leur humidité, relâcheroient encore les glandes & le tiſſu cellulaire qui les ſoutient, & leur ôteroit le peu de reſſort qui leur reſte pour expulſer le liquide épais renfermé dans les vaiſſeaux qui le contiennent.

Lorſque les glandes endurcies commencent à s'amollir, il faut faire uſage

des pilules laxatives, dont la propriété eſt encore de dérober une partie de l'humeur réſorbée dans la maſſe du ſang. Pendant ſon ſéjour, elle a paſſé par tous les degrés de fluidité qui lui permettent d'être entraînée ſans le moindre déſordre vers les inteſtins, qui ſont le principal de tous les émonctoires.

Quant aux tumeurs dans leſquelles la fluctuation eſt ſenſible, quoique profonde, lorſque le pus qui y eſt amaſſé commence à devenir plus fluide, on voit très-ſouvent paroître dans l'endroit le plus bombé de la tumeur, & où la peau commence à s'émincer, de petites pellicules en forme d'écailles, qui tombent & ſe renouvellent. La tumeur s'amollit de jour en jour, perd peu à peu de ſon volume; l'endroit le plus élevé s'applanit; la peau ſe recolle ſur les chairs régénérées dans le foyer purulent, & la tumeur s'évanouit entièrement, ſans laiſſer aucun veſtige de ſon ancienne exiſtence. J'ai vu de ces tumeurs, même très-conſidérables, ſe diſſiper par le ſeul bénéfice de la nature, favoriſée par un long uſage de mes nouveaux procédés, ſoit qu'elles fuſſent nées ſous la membrane adipeuſe,

ou même qu'elles fuſſent des collections de pus. Ces cas, qui dans la cure des Scrophules ne ſont pas rares pour moi, me prouvent invinciblement que la nature, préparée & ſecourue par des moyens conformes à ſes loix conſtantes, opère plus sûrement à couvert, que par les opérations chirurgicales preſque toujours pratiquées dans des temps défavorables.

On inſiſtera donc avec beaucoup de perſévérance ſur les pilules, les ſucs d'herbes, les boiſſons, les purgatifs, les topiques, ainſi que ſur le régime & l'exercice. Dans le cours du traitement, il ſera néceſſaire de laiſſer de temps en temps quelques jours de repos aux malades, ſur-tout après la purgation; car la nature s'accoutumeroit inſenſiblement à l'action des remèdes; leur effet alors en ſeroit plus lent, ou il faudroit en augmenter la doſe, ce qui occaſionneroit des ſecouſſes qu'il faut éviter avec ſoin. C'eſt en ſuivant ainſi ces remèdes avec conſtance, que l'on s'appercevra de la diminution graduelle des glandes, de la ſoupleſſe du pannicule graiſſeux par le ramolliſſement des graiſſes qui en ſoutenoient les follicules; que l'on

verra la peau reprendre ſa teinte naturelle, toutes les fonctions ſe rétablir, les enfans perdre leur eſpèce de pareſſe & de langueur, croître, reprendre leur gaieté & les amuſemens attachés à leur âge.

En parlant de ces maſſes glanduleuſes que l'on rencontre dans quelques Scrophuleux, nous avons obſervé qu'il y avoit pluſieurs ordres de tumeurs. A l'aide des remèdes, tant internes qu'externes, les plus extérieures ſe ſont affaiſſées, les plus profondes, vraiment glanduleuſes, ont perdu leurvolume & leur ſolidité, de ſorte que toute lamaſſe eſt devenue beaucoup plus mobile; mais il reſte toujours de ces tumeurs ſtéatomateuſes, qui ne ſe réſolvent preſque jamais, & dont la préſence laiſſeroit des doutes ſur la cure, ſi on ne les attaquoit particulièrement. C'eſt pourquoi, lorſqu'il n'y aura plus qu'elles à détruire, que l'on préſumera qu'elles peuvent incommoder & gêner les parties voiſines, & que l'on y ſentira une fluctuation profonde, mais cependant diſtincte, on y appliquera un petit morceau de pierre à cautère, avec les précautions que l'on a déja énoncées. Après avoir ſca-

rifié l'eſchare, & fait ſortir la matière qu'elle renferme, on les panſera tous les jours avec l'emplâtre ſect. 2, n°. 3; & avec de la perſévérance & l'uſage des remèdes déja indiqués, on parviendra enfin à une parfaite guériſon. Par cette conduite ſoutenue, on évitera les criſes qui, à l'époque de l'âge nubile, deviennent funeſtes aux malades, comme on l'a déja dit.

Quelque attention que l'on faſſe, quelques moyens que l'on emploie pour guérir certaines glandes endurcies, dont l'humeur qu'elles ſéparoient eſt devenue ſi épaiſſe, qu'elle a formé, dans le corps même de cet organe, des concrétions ſemblables à du plâtre, on ne réuſſira jamais à les réſoudre. Ces tumeurs ſont ordinairement mobiles ſur les muſcles, plates, inégales au toucher, très-dures, circonſcrites & preſque adhérentes à la peau du cou le long des jugulaires, où elles ſont le plus ſouvent placées. Si ces tumeurs cauſent quelque incommodité ou de la difformité, on les peut attaquer avec la pierre à cautère, comme nous l'avons déja dit, obſervant de ne faire dans leur centre qu'une très-petite eſchare, dont

la trace sera à peine remarquable après la guérison.

Les glandes maxillaires & sublinguales, qui restent quelquefois encore assez grosses après la cure, & qui cependant, avec le laps de temps, diminuent peu à peu, ne deviennent presque jamais concrètes, comme je l'ai observé. En attaquant ces glandes avec le caustique, on ne réussiroit pas comme dans celles qui sont concrètes; la suppuration, quoique abondante, diminueroit peu leur volume; la circonférence de l'ouverture, en se rapprochant, se durciroit; l'ulcère seroit long-temps à se cicatriser, par les excroissances fongueuses qui se succéderoient; la cicatrice, toujours élevée, resteroit long-temps d'un rouge violet, & la difformité en seroit la suite: c'est ce que j'ai remarqué sur beaucoup de sujets que l'on avoit défigurés par ces sortes de traitemens. Mais s'il se forme entre ces glandes & la peau de petites tumeurs molles, circonscrites, où la fluctuation devienne sensible, on peut les ouvrir avec la pierre à cautère, ayant grand soin de ne pas attaquer le corps des glandes; & après avoir scarifié la petite eschare, pour donner issue

à l'humeur amaſſée, faire des panſemens fort ſimples, & en attendre patiemment la guériſon.

Il faut bien ſe garder d'employer toutes les reſſources de l'art pour conduire à une prompte cicatrice les ulcères que la nature doit, avec peu de ſecours, guérir elle-même, lorſque la cauſe qui les a produits ſera entièrement extirpée. J'ai vu beaucoup de ces malades tomber dans des états les plus déplorables, pour avoir été prématurément guéris d'accidens que l'on avoit regardés comme de peu de conſéquence; moi-même, dans les premiers temps, ſéduit par l'apparence de ces guériſons merveilleuſes, j'y ai été trompé comme les autres; mais l'expérience m'a tiré de mon erreur, l'illuſion s'eſt diſſipée, & l'obſervation de la nature m'a fait changer de conduite.

Les malades une fois délivrés & de la cauſe & des effets de la maladie ſcrophuleuſe, ſe garantiront de beaucoup de petites incommodités ſubſéquentes, en prenant les précautions dictées par l'expérience. Il ſera donc néceſſaire de les ſaigner vers le printemps, ſur-tout s'ils ſont d'un tempérament ſanguin, de les purger environ

tous les deux mois pendant la première année, après les y avoir préparés par quelques boiſſons délayantes; ils doivent auſſi obſerver un régime exact, tant pour la quantité, que pour la qualité des alimens; ces moyens ſeront d'autant plus efficaces, que les jeunes gens ſe donneront beaucoup d'exercice.

SECTION V.

De la cure des Scrophules bénignes internes.

QUOIQUE les Scrophules bénignes ſemblent d'abord ne devoir oppoſer que peu de réſiſtance dans la cure, cependant elles offrent ſouvent des difficultés preſque inſurmontables. Cette maladie, toujours fâcheuſe, a de quoi alarmer ſur la vie des enfans; car, quelque efficaces que puiſſent être les remèdes, l'événement en eſt bien incertain, principalement ſi on n'a pas été aſſez à temps pour arrêter ou modérer la grandeur des accidens. On pourroit néanmoins être facilement trompé par les apparences ou de crainte, ou d'eſpoir. Il eſt, dans l'un & dans l'autre cas, beaucoup plus ſage de tenter de

guérir, en employant des remèdes dont on n'a jamais rien à redouter, que d'exposer les enfans à une mort presque sûre, en les abandonnant à leurs propres maux, ou en leur faisant essayer des remèdes qui les exposeroient à périr.

Lorsque la dépuration n'a pas été suffisante par les écoulemens qui se sont faits à la peau, que ce vice n'a pas été détruit, & qu'en circulant avec les humeurs, les forces n'ont pas été capables de le déposer au dehors, il s'arrête dans les viscères & dans les glandes de la poitrine & du bas-ventre. Quand il sera bouffe & tendu, qu'il y aura des douleurs légères, sourdes & profondes, que les évacuations habituelles seront glaireuses & verdâtres, que la respiration sera gênée, que la toux sera plus ou moins fréquente, ou qu'elle dégénérera en ce qu'on appelle coqueluche, que tous ces symptômes seront accompagnés d'une petite fièvre lente, signes certains de l'engorgement des viscères & des glandes, on ne pourra se dispenser d'employer les remèdes généraux propres à les calmer, tels que les bouillons adoucissans, tisanes pectorales, looch, juleps. Les lavemens faits

avec la décoction des plantes émollientes, & les fomentations appliquées ſur le ventre, ne doivent point être négligées.

Ces accidens une fois calmés, on attaquera la cauſe avec les pilules anti-ſcrophuleuſes réſolutives, données d'abord à très-petite doſe; en les continuant, & en uſant en même temps des moyens propres à adoucir les ſymptômes les plus fâcheux, on parviendra à augmenter la doſe des pilules dont on doit attendre la diminution de la maladie. Avec de la perſévérance, on appaiſera les accidens en atténuant leur cauſe; le ventre peu à peu s'applanira; les déjections deviendront jaunes & de meilleure qualité; la fièvre s'éteindra; la reſpiration deviendra plus libre; la toux s'appaiſera; l'enfant reprendra ſa gaieté, & bientôt après recouvrera la ſanté. Si la cauſe qui a produit ces accidens a été entièrement détruite, on peut ſe flatter que l'enfant n'en éprouvera pas d'autres à ſa ſeconde dentition.

Malgré les obſtacles que ces maladies paroiſſent oppoſer aux remèdes, on ne doit pas pour cela regarder ces enfans comme devant néceſſairement périr; car, comme nous l'avons déja obſervé,

ſervé, ces maux ne les attaquent guère qu'après la première dentition, ſouvent après la ſeconde, & même au-delà de ce terme. Le corps ayant alors acquis plus de conſiſtance, la nature ſera plus en état de coopérer avec les remèdes, pour réſoudre les humeurs ſimplement épaiſſies dans les viſcères, & même dans les glandes, où la réſolution ſe fait encore plus difficilement, & où la ſuppuration ſurvient fort ſouvent. Si le pus, renfermé dans les glandes qui accompagnent la trachée-artère & ſes diviſions, ſe fait jour dans leur cavité, on peut alors eſpérer que la maladie ſe terminera plus heureuſement. La toux que ſa préſence excite, eſt bientôt ſuivie d'expectoration purulente, quelquefois mêlée de ſang. A l'aide des remèdes & du régime, ces tubercules, qui ſe rempliſſent & ſe vuident alternativement, ſe reſſerrent peu à peu, la toux diminue, les crachats prennent une meilleure qualité, le pus diſparoît, & le malade guérit.

L'iſſue eſt bien différente lorſqu'il ſe fait une ſuppuration dans le parenchyme du poumon; la toux fréquente ſans expectoration, une fièvre habituelle

& des friſſons irréguliers, jettent preſque toujours les malades dans la phthiſie, dont ils périſſent. Cependant, quelque fâcheux que cet état paroiſſe, il ne faut pas moins inſiſter ſur les remèdes qui peuvent ſeuls réſoudre les parties engorgées, & expulſer les humeurs qui y ont plus ou moins long-temps ſéjourné. Mais, ſoit que le vice réſide dans la poitrine ou dans le bas-ventre, il faut uſer de ces remèdes avec beaucoup de circonſpection, pour empêcher les ſecouſſes toujours nuiſibles, & qui ſeroient d'autant plus funeſtes, qu'elles pourroient exciter la phlogoſe & des ſuppurations; c'eſt ce qu'il faut ſoigneuſement éviter. J'ai eu occaſion de voir beaucoup de ces malades preſque tombés dans le maraſme, qui ont été guéris, les uns après de longs crachemens de pus, & les autres après des dévoiemens accompagnés de matière purulente. Dans l'un & dans l'autre cas, lorſqu'il s'agira de purger, il ne faut uſer que de minoratifs, tels que la caſſe, la manne, le ſirop de pommes, de fleurs de pêcher, de roſes pâles, &c. J'ai vu pluſieurs de ces malades, qui avoient d'abord été regardés comme déſeſpé-

rés, se rétablir peu à peu, avec de la patience & de l'exactitude dans le régime, & se trouver enfin dégagés de tous les maux dont ils étoient affligés.

SECTION VI.

De la cure des Scrophules malignes internes.

LORSQUE les enfans apporteront en naissant le germe des maux qu'ils ont reçus avec la vie, ils éprouveront en tout ou en partie les symptômes déja énoncés. Soit dans l'un ou dans l'autre cas, il est bien difficile de leur procurer des secours efficaces; car la nature, languissante par un vice qui opprime ses ressorts, ne pourra, qu'avec beaucoup de peine, coopérer avec les remèdes à délivrer l'enfant d'un mal prêt à le suffoquer, principalement si tous les symptômes sont réunis & concentrés dans le même sujet; mais, comme ils éclatent rarement tous-à-la fois, & qu'ils ne se développent que successivement, on est au moins à portée de les secourir en attaquant le mal dès qu'il se présente, ce dont on peut s'ap-

percevoir aiſément par les ſymptômes indiqués dans les Scrophules malignes internes. Sitôt que les premiers ſignes commenceront à ſe manifeſter, on fera prendre pendant pluſieurs jours à l'enfant quelques cuillerées d'une potion faite avec deux onces d'huile d'amande douce, une once de ſirop de violette, & deux onces de ſirop de fleurs de pêcher; par ce moyen continué pendant pluſieurs jours, on obtiendra des évacuations, qu'il faudra ralentir ou augmenter ſuivant le beſoin. Lorſque les déjections ſeront devenues jaunes & de meilleure nature, on lui donnera tous les matins une demi-pilule anti-ſcrophuleuſe réſolutive, délayée dans une cuillerée d'eau; doſe qu'il faudra répéter encore le ſoir, ſitôt après que l'enfant y aura été accoutumé pendant quelque temps. Si cet enfant eſt allaité par ſa mère, qui conſerve en elle le germe du mal qu'elle lui a tranſmis, le lait qu'il ſucera, imprégné du même vice, augmentera encore ſes maux, & cauſeroit enfin ſa perte. Il ſera donc néceſſaire de lui donner une jeune & ſaine nourrice, dont le lait, par ſa quantité & ſa fluidité, délaiera les humeurs épaiſ-

ſes, & réparera les dangers de la première nourriture. On ne continuera pas moins pendant ce temps l'uſage du remède anti-ſcrophuleux, matin & ſoir. Il ſeroit très-poſſible qu'un lait ſi nouveau ne fût pas capable de nourrir aſſez l'enfant, comme je l'ai remarqué plusieurs fois. C'eſt dans cette circonſtance que j'ai utilement employé la panade très-claire, faite avec une once de mie de pain deſſéchée & en poudre, dans la décoction des racines apéritives les moins dégoûtantes, telles que celles de perſil, d'aſperges, de chardon-roland, à laquelle on ajoutera un peu de miel au lieu de ſucre. Cette panade eſt en même temps & un aliment, & un médicament, dont l'uſage ne contrarie ni le lait de la nourrice, ni le remède que l'on peut continuer avec la plus grande ſécurité. Si par ces moyens on étoit aſſez heureux pour délivrer les viſcères & les glandes engorgées, la dentition, quoique tardive, n'expoſeroit pas l'enfant à des révolutions périlleuſes. On continuera avec beaucoup de conſtance les remèdes & le régime : on obſervera de donner tous les huit ou dix jours un verre de teinture de

rhubarbe; mais si l'enfant avoit des tranchées, on lui donneroit par préférence quelques cuillerées de la potion ci-devant prescrite. On augmentera peu à peu la nourriture, relativement à sa croissance & à ses besoins; on lui donnera pour toute boisson une légère infusion de fleurs de sureau.

Ce traitement est celui qu'une longue expérience m'a fait adopter pour les enfans de très-bas âge, dont les fibres sont tendues & très-irritables; & c'est à sa faveur que j'ai obtenu des guérisons auxquelles je ne devois pas m'attendre, eu égard à la multitude des symptômes réunis.

La conduite sera bien différente à l'égard des enfans dont les fibres sont molles, lâches, & presque insensibles. Après les avoir évacués avec un scrupule de la poudre purgative n°. 3, sect. 1, délayée dans un peu d'eau, & répétée deux ou trois fois à quelques jours d'intervalle, suivant le besoin, on leur donnera le matin une demi-pilule anti-scrophuleuse résolutive, délayée dans une cuillerée d'eau; on la leur continuera d'abord pendant quelques temps, après lesquels on leur en fera prendre une autre demie le soir;

par deſſus chacune d'elles, on leur fera boire une petite taſſe d'infuſion faite avec une pincée de feuilles de roſmarin, dans laquelle on délaiera demi-once de ſirop anti-ſcorbutique; & s'ils ſont ſollicités à boire dans le courant du jour, on leur donnera une légère infuſion de ſquine. Lorſqu'ils auront ſuivi ce régime pendant un mois, on les purgera avec la poudre déja indiquée, dont on augmentera la doſe pour qu'elle produiſe l'effet qu'on a lieu d'en attendre.

C'eſt en ſuivant ces remèdes avec perſévérance, que l'on peut eſpérer de diminuer, & même de détruire le vice inhérent aux organes de l'enfant. Si on n'eſt pas aſſez heureux pour arriver à ce but, on aura au moins énervé la cauſe & mis la nature en état de le réparer, & de ſupporter avec moins de danger les révolutions auxquelles il feroit ſujet à la ſeconde dentition, & même au-delà de ce terme.

C'eſt dans ces temps preſque toujours orageux, qu'il faut s'en tenir aux ſimples délayans, & interrompre les remèdes, pour les reprendre bientôt après le calme; on les continuera pendant

environ trois mois; on augmentera insensiblement la dose jusqu'à celle de deux pilules, dont on donnera moitié le matin & moitié le soir : quantité qu'il ne faudra pas diminuer pendant tout le temps de la cure, à moins que l'enfant n'allât plus de deux fois à la garderobe ; car pour lors il faudroit s'en tenir à une pilule le matin seulement. On pourroit néanmoins après ce temps, omettre le sirop anti-scorbutique, & ne donner seulement que l'infusion de rosmarin. On aura soin aussi de purger l'enfant au moins tous les mois avec la poudre prescrite n°. 3, sect. 1, de lui faire suivre le régime déja indiqué dans les Scrophules bénignes, & de lui procurer tout le mouvement dont il est capable, en plein air, lorsque le temps est sec, pur & serein.



CHAPITRE VI.

De la cure des Scrophules osseuses.

QUOIQUE le virus scrophuleux attaque quelquefois en même temps les parties dures & les parties molles, & que les effets qu'il opère sur elles ne soient que relatifs à leur structure variée, il n'en est pas moins vrai que le vice est toujours de même nature. On inféreroit peut-être de-là, qu'il doit être aussi facile à combattre lorsqu'il attaque les parties osseuses, que les parties molles, & que les remèdes que nous avons employés si utilement dans les unes, devroient être aussi efficaces dans les autres; mais l'expérience n'est pas tout-à-fait d'accord avec cette conséquence: car si d'un côté on procure la fluidité aux humeurs épaissies dans les glandes, de l'autre on liquéfie de même celles qui sont stagnantes dans la substance des os : en effet, les remèdes dont on a parlé, agissent sur toute l'étendue du corps qu'ils parcourent. Mais après que

ces humeurs ont acquis le degré de fluidité néceſſaire pour être réſorbées, pour rentrer dans le torrent de la circulation, & pour être enſuite portées au dehors, il faut encore que les parties conſtitutives de l'os, écartées par la préſence des humeurs, ſoient rapprochées, fortifiées, conſolidées, & acquièrent la dureté qu'elles doivent naturellement avoir. Pour remplir cet objet, il eſt donc néceſſaire de recourir à des moyens qui poſſèdent éminemment les propriétés de raffermir les os & de les conſolider. Je me ſuis aſſuré par des expériences très-multipliées, que l'infuſion n°. 7, & la teinture n°. 6, ſect. 1, jouiſſent ſingulièrement de ces avantages, étant employées dans les temps convenables, comme on le dira : auſſi s'apperçoit-on en aſſez peu de temps que les chairs des plaies placées ſur les os malades, deviennent, par l'uſage de ces remèdes, aſſociés aux pilules anti-ſcrophuleuſes toniques, moins fongueuſes, moins liſſes, moins brillantes, qu'elles s'affaiſſent peu à peu, & qu'elles ſe rapprochent ſucceſſivement de l'os, auquel elles paroiſſent inſenſiblement adhérer, tandis que l'épiphyſe, ou le corps

de l'os, perd auſſi de ſon volume, & ſemble acquérir plus de ſolidité. Cependant les plaies ne ſe cicatriſent pas toujours avant que les portions d'os, qui ſont à nu, ſe ſoient exfoliées; ce que la nature exécute avec beaucoup plus de préciſion que l'art ne le pourroit faire. Ces portions ſont donc chaſſées par le battement continuel des artères qui avoiſinent l'endroit malade. L'exfoliation ſera donc d'autant plus longue, que ces portions d'os ſeront plus éloignées des plus groſſes ramifications artérielles, dont l'action ébranle, détache & expulſe enfin ce corps, qui devient étranger, ne participant plus à la vie commune.

A meſure que ces portions oſſeuſes ſéparées ſont pouſſées vers la ſurface de la plaie, les malades ſentent des picotemens dans l'endroit où l'os ſe préſente lentement, ce qui la rend ſanguinolente. Si on appuie le doigt deſſus, on leur cauſe une douleur pungitive; & peu de temps après, on ſent diſtinctement les pointes de cet os expulſé, qui, peu à peu, paroît viſiblement. Ces fragmens d'os engagés dans les chairs, non-ſeulement incommodent beaucoup

par leur présence, mais encore seroient très-longs à tomber d'eux-mêmes, d'autant qu'ils sont plus éloignés de la force expulsive qui les a détachés. C'est pourquoi, lorsqu'on les sent assez mobiles, & qu'ils donnent assez de prise pour être extraits, il faut les tirer avec une pince ou avec les doigts, & tâcher de les extraire en un seul morceau. Les chairs fongueuses qui sont alors dilacérées, saignent beaucoup; mais de la charpie sèche & une légère compression arrêtent bientôt le sang. On s'apperçoit, quelques jours après, que les chairs qui renaissent du fond de la plaie, sont moins fongueuses; que le pus qui en découle est plus épais; que les chairs peu à peu s'affermissent, s'enfoncent; que la peau gagne de la circonférence vers le centre, où il reste encore pendant longtemps un petit trou qui suinte jusqu'à ce que les chairs nées sur l'os prennent assez de consistance pour servir d'appui à la cicatrice extérieure qui reste enfoncée: indice certain de sa solidité. Car, s'il étoit resté encore la moindre portion d'os, on verroit paroître & disparoître alternativement au milieu de la cicatrice une petit bulbe qui, tantôt suin-

teroit, tantôt se dessécheroit jusqu'à ce que tout fût entièrement sorti.

L'art n'obtient jamais de succès, qu'il ne soit favorablement secondé de la nature. C'est elle qui mondifie les chairs; c'est elle qui forme les os; & elle n'opère jamais avec autant d'efficacité que lorsque son travail se passe en silence, & se fait à couvert; qu'il n'y a point de tumulte dans les humeurs, & que les os malades ne reçoivent pas le contact immédiat de l'air. Il ne faut donc pas se hâter d'ouvrir les tumeurs qui sont nées sur les os, quoique le pus y paroisse distinctement amassé; il faut attendre que, par l'usage continué des remèdes, les humeurs corrigées aient acquis les propriétés de régénérer & remplacer les portions osseuses, que les forces de la vie, favorisées par l'action des médicamens, peuvent expulser. La tumeur, qui d'abord étoit pâteuse, s'amollit; l'humeur recueillie acquiert plus de fluidité; la peau s'émince, sans néanmoins changer de couleur, & paroît disposée à s'ouvrir; c'est là le moment qu'il faut choisir pour faire une légère ouverture à la peau avec un petit morceau de pierre à cautère, & après

avoir ſcarifié l'eſchare juſqu'au pus, il faut laiſſer vuider la tumeur d'elle-même, comme nous l'avons dit en parlant des Scrophules glanduleuſes : car ce n'eſt qu'à la faveur de l'humidité qui y eſt renfermée, laquelle amollit & relâche les liens qui retiennent les pièces oſſeuſes, que le battement des artères doit les pouſſer au dehors. L'art ne pourroit jamais ſéparer les portions d'os qui doivent tomber : c'eſt ce que fait beaucoup mieux la nature, qui n'expulſe que ce qui n'a plus de vie commune avec elle. Cette expulſion, ouvrage merveilleux, ne s'opéreroit jamais ſi, d'un côté, on ne détruiſoit le vice qui eſt le premier agent de la maladie, & ſi, de l'autre, on ne ſoutenoit pas les reſſorts des organes qui concourent à la régénération des parties détruites, & qui doivent les remplacer. J'ai vu pluſieurs fois des portions oſſeuſes des condyles de l'humérus, d'autres fois du fémur, après s'être fait jour en perçant les capſules articulaires des jointures, laiſſer pendant quelque temps les articulations ſans mouvement; & lorſque ces parties d'os étoient remplacées, l'articulation reprenoit ſa première liberté.

Cette règle, qui eſt générale pour ce qui concerne les tumeurs permanentes nées ſur les os malades, telles que ſont celles qui viennent ſur les os du crâne, ſur ceux de la face & de la mâchoire inférieure, eſt encore invariable pour celles qui naiſſent ſur les os longs peu recouverts de chairs, tels que le tibia, le cubitus, le radius, les os du métatarſe, du métacarpe & des phalanges. Cette règle ſera encore applicable à toutes les tumeurs qui paroiſſent dans des endroits ſouvent éloignés des os affectés, où la douleur s'eſt d'abord fait ſentir avec gonflement, & même fluctuation douteuſe. Ces tumeurs, qui ſont de véritables collections de pus, ne s'enflamment preſque jamais; la peau, les aponévroſes & les muſcles même ſous leſquels le pus eſt ramaſſé, & auxquels ces parties ſervent d'enveloppe, reſtent preſque toujours dans le même état, & ne ſe rempliſſent que très-lentement, ſur-tout ſi la portion d'os, où eſt le foyer purulent, eſt peu endommagée. C'eſt ce qui arrive à toutes les tumeurs qui ſe préſentent ſous les muſcles du dos & des lombes, à celles qui ſe montrent à la face externe des os des iſles vers le

grand trochanter, ſous le *faſcia-lata*, à la partie poſtérieure de la cuiſſe, à ſa partie interne, à ſa partie antérieure, au deſſous du ligament de Fallope, & enfin, à toutes les tumeurs qui paroiſſent en différens endroits de la cuiſſe, dont les unes doivent leur origine à la maladie des apophyſes tranſverſes ou épineuſes de la colonne vertébrale dont elles ſont ſouvent fort diſtantes, & les autres à la maladie des os du baſſin, comme on l'a remarqué en expoſant tous les ravages que le vice ſcrophuleux a coutume de faire ſur ces os ſpongieux.

Puiſque la nature a tracé d'une manière ſi diſtincte les loix conſtantes qu'elle obſerve dans les collections de pus qui peu à peu uſe le réceptacle où il eſt renfermé, & ſe fraye enfin une iſſue pour ſortir; l'art peut donc l'imiter en la prenant pour guide, & l'aider dans les temps bien obſervés, en faiſant une petite ouverture à la peau, pour que la matière amaſſée ſe vuide lentement, ainſi qu'on l'a vu. Il faut bien ſe garder d'ouvrir trop tôt ces tumeurs, en faiſant de grandes inciſions pour panſer le fond de la plaie, ſuivant l'uſage. J'ai bien rarement vu ces opérations avoir

un heureux ſuccès ; la ſuppuration abondante qui les ſuit épuiſe les malades, & leur cauſe ſouvent des révolutions telles que fièvres, métaſtaſes, dévoiemens, maraſmes ; accidens qui les font périr.

Il faut donc attendre patiemment que par les mouvemens ſpontanés qui ſe paſſent dans le liquide glaireux amaſſé, l'humeur devienne plus fluide, & ſe préſente ſous la peau déja émincée ; c'eſt là le temps qu'il faut prendre pour lui donner iſſue. Lorſque la plus grande partie eſt ſortie, les tumeurs s'affaiſſent, & les chairs comprimées, ou celles qui renaiſſent du foyer où elle étoit accumulée, rempliſſent peu à peu le vuide ; & l'ouverture ne préſente à l'extérieur qu'une fiſtule plate qui rend chaque jour plus ou moins de pus, en raiſon de la diſtance & des ſinuoſités qu'il y a entre elle & l'os malade.

Ce ſuintement ſe tarit enfin ſi, par les forces de la vie & les ſecours que l'art lui prête, ces portions d'os, pour ainſi dire vermoulues, ſont entraînées par le pus, & confondues avec lui. Mais ſi quelque petite portion d'os eſt détachée en une ſeule ou pluſieurs pièces, ſes iné-

galités piquent, bleſſent & enflamment les parties dont elles ſont recouvertes; & là ſe forme bientôt un petit dépôt dans lequel on trouve, en l'ouvrant, les fragmens oſſeux qui l'ont fait naître. Pendant que ce dépôt ſe forme, l'inflammation qui l'accompagne intercepte bientôt la communication qu'il y avoit entre la fiſtule dont on a parlé, & la maladie de l'os d'où la première tire ſon origine. Ces ouvertures ſe referment aſſez promptement dès que ce qui étoit étranger en eſt une fois ſorti : il ſe fait à l'endroit où l'os étoit malade une cicatrice enfoncée & preſque adhérente à l'os, tandis que l'ouverture de la fiſtule ne laiſſe, en ſe refermant, qu'une cicatrice unie. J'ai cependant trouvé quelquefois des portions aſſez conſidérables d'os que le pus avoit entraînées dans le réſervoir qu'il s'étoit creuſé, & les chairs qui renaiſſoient du fond les préſentoient à l'ouverture. Auſſitôt qu'elles avoient été enlevées, le pus ne tardoit pas à ſe tarir, d'autant plus que la communication, auparavant établie entre l'os malade & la tumeur, s'étoit inſenſiblement reſſerrée par le recollement du tiſſu cellulaire que le pus avoit détruit en ſe frayant un paſſage.

Dans l'expoſition des ſignes qui annoncent, décèlent & caractériſent la préſence du vice écrouelleux, tant aux os du crâne qu'à ceux de la face, ſoit que le vice réſide dans l'intérieur de ces os, ou attaque leur ſurface, on a vu les tumeurs qu'il y occaſionne, leurs progrès & leurs terminaiſons. Comme elles n'exigent pour être guéries aucune opération chirurgicale, ainſi que je l'ai dit, mais qu'elles ont beſoin de remèdes propres à détruire le vice qui les a fait naître, on fera prendre, matin & ſoir, aux malades une des pilules anti-ſcrophuleuſes d'abord réſolutives, & par deſſus trois à quatre onces de ſuc de creſſon, dans lequel on aura fait fondre dix grains de ſel ammoniac. On continuera ces remèdes pendant quinze jours, & on les purgera enſuite avec demi-gros de la poudre preſcrite n°. 3, ſect. 1. Dès le lendemain on recommencera l'uſage des pilules & celui du creſſon. Après les avoir pris pendant un mois, on donnera encore une priſe de la poudre purgative ci-deſſus. Pendant ce temps, le malade prendra pour toute boiſſon l'infuſion de gaïac, n°. 7, ſect. 1. Tant que le gonflement des os reſtera dans le même état, que les

chairs qui les recouvrent feront infiltrées, dures & tendues, & que l'on pourra préfumer qu'il ne fe fera pas de fuppuration, on ne changera rien dans le traitement, &, en continuant les remèdes avec beaucoup de perfévérance, on verra infenfiblement les chairs s'amollir, le gonflement des os diminuer, & les parties reprendre peu à peu leur première forme. Mais fi l'on s'apperçoit que les chairs qui recouvrent l'os malade deviennent pâteufes, fe tuméfient, & qu'elles menacent de fuppurer, on appliquera alors fur cette partie l'emplâtre réfolutif n°. 4, fect. 2.

Lorfqu'il y a gonflement à l'os maxillaire, foit qu'il y ait tumeur ou non, qui faffe foupçonner carie dans l'alvéole, il ne faut pas héfiter à ôter la dent ou plufieurs, dans l'endroit qui paroît le plus élevé, foit qu'elles foient cariées, ou même qu'elles paroiffent faines, principalement fi elles font fort ferrées. Le dégorgement que l'extraction facilite, non-feulement diminue le volume de l'os, mais encore laiffe plus d'efpace aux autres dents pour fe rapprocher.

La fubftance cellulaire offeufe qui étoit comprimée par une ou plufieurs

dents ſaines ou malades, n'eſt plus expoſée à retenir les humeurs propres à l'endommager; la gencive ne ſe reſſerre & ne ſe cicatriſe ſur l'alvéole, qu'autant que ce ſuintement qui dure longtemps, & dont la pente eſt naturelle, eſt entièrement tari par le rétabliſſement de l'os.

On aura la même attention à l'égard des tumeurs qui naiſſent ſur la mâchoire inférieure, ſoit à la face interne ou externe, ſoit à ſa baſe. Le gonflement de l'os qui repréſente une exoſtoſe, eſt le produit de l'engorgement formé entre les deux tables de l'os, dont la ſource occaſionnelle eſt communément une dent de la première dentition, qui, étant malade, & oppoſant trop de réſiſtance à une autre dent qui la pouſſe, cauſe ſouvent tout le ravage qu'on y obſerve, lequel ſe diſſipe aſſez promptement par l'extraction de la dent. Mais s'il y a eu délabrement dans le tiſſu cellulaire oſſeux, la ſuppuration qui en eſt la ſuite perce bientôt la table de l'os, ſur-tout vers ſa baſe, où il reſte une fiſtule longue à guérir; cependant, à l'aide des remèdes internes, on en tarit la ſource. Il ne faut néanmoins

pas négliger le panſement de cette fiſtule, en y appliquant l'emplâtre n°. 3, ſect. 2, qu'on renouvellera chaque jour; on pourra même faire des injections vulnéraires par l'alvéole qui conſerve toujours ſa communication avec la fiſtule, juſqu'à parfaite guériſon. Que la face interne ou la face externe de cet os ſoit gonflée, ou même percée, le traitement ſera toujours le même, ainſi que celui des autres os de la face.

Les tumeurs nées ſur le corps des vertèbres cervicales, ne ſont pas toujours faciles à être apperçues ni touchées; cependant ſi, en ouvrant la bouche, on découvre une tumeur ſituée ſur la partie antérieure de leur corps, dans laquelle il y a it fluctuation, il ne faut pas héſiter à l'ouvrir, ainſi que je l'ai heureuſement pratiqué ſur un malade qui avoit une tumeur de la groſſeur d'un œuf de pigeon, laquelle bouchoit les foſſes nazales, gênoit la déglutition, & l'expoſoit à une ſuffocation prochaine; je la perçai avec le pharyngotome; la tumeur s'applanit après l'écoulement du pus, & le malade fut ſoulagé; mais quelques jours après, la tumeur ſe remplit, l'inciſion ayant été trop petite; ce

qui me détermina à en faire une ſeconde beaucoup plus grande, & en travers. Les lèvres de la plaie s'écartèrent, & il reſta pendant au moins un an un ulcère plat, au fond duquel non-ſeulement on appercevoit, mais auſſi on touchoit l'os à nu, qui ſe noircit, s'exfolia inſenſiblement, & l'ulcère ſe cicatriſa. Je fus d'autant plus enhardi à faire cette opération, que j'avois déja vu d'autres malades périr avec de pareilles tumeurs.

Soit que le corps des vertèbres dorſales ou lombaires ſoit affecté intérieurement ou extérieurement, on ſent que ces maladies ne peuvent être guéries qu'en les confiant au ſoin de la nature, qui, ſecondée de l'action des remèdes propres à corriger le vice qui les a produites, a ſouvent diſſipé le gonflement conſidérable d'une ou de pluſieurs vertèbres, & rendu la vie à des malades que je croyois devoir néceſſairement périr.

Les tumeurs ſtéatomateuſes qui viennent ſur les clavicules & leurs articulations, ſur les côtes vraies ou fauſſes, ſur le ſternum & leur cartilage, n'exigent point d'autre traitement que celui qui eſt indiqué, en obſervant toujours de les laiſſer ouvrir ſeules, ou de ne

donner iſſue au pus que quand la peau eſt très-émincée, & prête à ſe percer d'elle-même. Le panſement ſera ſimple avant & après ſon ouverture : un emplâtre n°. 4, ſect. 2, mis à plat chaque matin, & renouvelé le ſoir, ſi la ſuppuration eſt abondante, eſt le ſeul remède extérieur qui convienne dans ces cas. Si d'un côté il réſout les humeurs épaiſſies, de l'autre il diminue la réſiſtance qu'elles peuvent oppoſer au détachement des pièces d'os, & par ce moyen favoriſe & aide ſingulièrement l'action des remèdes internes.

Les apophyſes condyloïdes de l'humérus, la tête du rayon & l'olécrâne, ne peuvent pas être affectés de gonflement ou de carie, que l'articulation ne ſoit menacée d'ankyloſe, comme il a déja été dit. L'articulation de l'avant-bras avec les os du carpe, gonflés & attaqués, ou non, de carie, avec ou ſans ſuppuration, les os du métacarpe & les phalanges gonflées & malades dans leur corps & dans leurs jointures, recevront tout le bénéfice que l'on a lieu d'attendre de nos nouveaux procédés, dont l'effet ſera encore favoriſé en plongeant matin & ſoir tout le bras, le poignet &

la

la main dans une décoction émolliente, tiède, minéralisée avec trois ou quatre onces de notre eau minérale artificielle, n°. 1, sect. 2. Au sortir du bain, qui chaque fois aura été au moins d'une heure, on appliquera sur les parties gonflées, soit qu'elles suintent ou non, un cataplasme fait avec la ciguë fraîche, écrasée & mise assez épaisse pour qu'elle conserve son humidité & ne se sèche pas; ou bien, à son défaut, on se servira de l'emplâtre fondant & résolutif, n°. 4, sect. 2. On observera seulement de le renouveler tous les cinq à six jours sur les parties qui ne suppureront pas, tandis qu'on le changera tous les jours sur celles qui suinteront.

Ce qui vient d'être dit sur ce qui concerne le traitement des articulations, & de la maladie des os de l'extrémité supérieure, doit servir de modèle à celui des os de l'extrémité inférieure : en effet, le génie de la maladie est le même; ce sont aussi les mêmes remèdes qui doivent la guérir. J'observerai seulement que quand les articulations sont remplies de fluide qui souvent étend avec violence les capsules articulaires, il faut bien se garder de donner issue à ce fluide amassé; mais il faut attendre de la nature, & des secours

que l'art lui fournit, qu'il ſe réſorbe, ou faſſe ſous la peau un ou pluſieurs petits dépôts que l'on peut alors attaquer par les moyens ci-deſſus énoncés, & dans les temps preſcrits; ou bien attendre, ce qui eſt encore mieux, que les dépôts s'ouvrent d'eux-mêmes; car, ſi on ouvre ces tumeurs, comme je l'ai vu pratiquer bien des fois, les malades tombent dans le maraſme, & périſſent des amputations que l'on eſt obligé de leur faire.

A l'aſpect du gonflement des épiphyſes articulaires, on ſeroit d'abord tenté de croire qu'il ſeroit l'effet de la rupture & de la deſtruction preſque totale des cellules oſſeuſes qui la compoſent. Mais l'expérience des guériſons opérées par mes nouveaux procédés, doit raſſurer ſur ce point, & calmer les inquiétudes. J'ai vu bien des fois les condyles du fémur avoir au moins doublé leur volume naturel; d'autres fois l'épiphyſe articulaire du tibia gonflée, tendue avec des dépôts ſous le périoſte, qui, après s'être ouverts, permettoient à la ſonde de pénétrer facilement juſques dans le centre de cette épiphyſe, & même dans l'articulation. Cependant, malgré ce dé-

ſordre, j'ai vu avec ſatisfaction ces parties gonflées diminuer inſenſiblement, les parties oſſeuſes ſe raffermir, quelques petites portions d'os ſeulement ſortir par les ouvertures, le pus devenir plus épais, & la cicatrice qui ſuivoit de près, s'enfoncer & acquérir de jour en jour de la conſiſtance. Dans le grand nombre de malades que j'ai traités, dont les os étoient attaqués de gonflement & de carie, j'ai toujours remarqué que les pilules anti-ſcrophuleuſes agiſſoient bien plus promptement ſur la partie cellulaire oſſeuſe & ſur les épiphyſes, que ſur le corps des os, dont l'exfoliation étoit d'autant plus lente, qu'ils étoient plus épais & plus ſolides.

Lorſqu'on s'appercevra que la maladie, qui avoit d'abord diminué, demeurera dans le même état, on laiſſera alors repoſer le malade pendant une quinzaine de jours, en ſuſpendant les remèdes anti-ſcrophuleux. Dans cet intervalle, on le purgera deux ou trois fois, & après, on reprendra ces remèdes, que l'on continuera avec perſévérance, en les ſecondant toujours de la boiſſon & des ſucs déja preſcrits, & en obſervant, comme il a déja été dit, de purger les malades

tous les vingt ou trente jours au moins, avec demi-gros, ou même plus ſelon le beſoin, de la poudre purgative n°. 3, ſect. 1; on aura auſſi grand ſoin de plonger dans le bain minéral, au moins une fois le jour, ſoit les bras ſéparément, ſoit les jambes, les cuiſſes ou le baſſin, principalement ſi les articulations ſont affectées de tumeurs ou de gonflement des os. Malgré la perſévérance dans l'uſage de ces remèdes, qui m'ont preſque toujours réuſſi, lorſque le mal n'étoit pas encore arrivé à ſon comble, on ne doit pas toujours s'attendre à trouver les articulations auſſi libres qu'elles étoient auparavant; elles ſeront au contraire, immédiatement après la guériſon, plus roides, plus ſenſibles, & même douloureuſes dans l'exécution de leurs mouvemens. Avec de la patience, on viendra à bout de rendre à ces jointures, ſinon la première liberté, au moins aſſez de mouvement pour mettre les malades en état de ſe ſervir de leurs membres. Pour parvenir à ce but, on fera faire des mouvemens doux de flexion & d'extenſion à l'articulation du bras avec l'avant-bras, de celui-ci avec le poignet & la main, de la cuiſſe avec l'os des iſles, de la

cuiſſe avec la jambe, & de celle-ci avec le pied. On n'entreprendra ces mouvemens, que quand le gonflement ſera tout-à-fait diſſipé, que les chairs ſe ſeront affaiſſées ſur les os, & que les cicatrices commenceront à ſe former. Mais ſi le bras étoit étendu lorſque la jointure a commencé à devenir malade, on doit employer tous ſes ſoins, vers le terme de la guériſon, pour le plier : car il ne peut ſervir utilement, qu'autant qu'il eſt dans cette attitude; attention d'autant plus néceſſaire, que par ce moyen on évitera l'ankyloſe. Il n'en eſt pas de même de la jointure de la cuiſſe avec la jambe, ni de celle-ci avec le pied. Si l'on n'a pas été aſſez heureux pour obtenir des mouvemens dans ces jointures, & que les os ſe ſoient pour ainſi dire ſoudés, il ſera beaucoup mieux de laiſſer conſolider ces parties qui, une fois bien affermies, ſeront encore beaucoup plus utiles au malade, que toutes les machines que l'art a inventées.

On fera ces tentatives avec d'autant plus de facilité, qu'au ſortir du bain les parties ſeront plus ſouples, plus relâchées, & pourront ſe prêter plus aiſé-

ment, ſans craindre de rupture. Si cependant ces jointures oppoſoient trop de réſiſtance aux différens mouvemens, on les doucheroit avec la même eau, & l'on couvriroit ces parties avec des compreſſes qu'on y auroit imbibées, & maintenues toujours humides d'une douche ou d'un bain à l'autre. Ces moyens m'ont ſi bien réuſſi ſur pluſieurs malades, que je ne puis me diſpenſer de rapporter ici deux obſervations, entre autres, qui prouvent invinciblement que les articulations affectées de carie avec déperdition de ſubſtance, dénudation du cartilage, ſe réparent, & que les parties qui les remplacent prennent la nature & la forme de celles qui ont été détruites.

Un jeune homme de quinze à ſeize ans, avoit depuis deux ans à la clavicule droite une tumeur ſtéatomateuſe qui ſe perça d'elle-même. La ſonde, introduite par l'ouverture, touchoit à nu l'os inégal & carié. Il portoit encore deux autres tumeurs de même nature, dont une comprenoit deux des fauſſes côtes du même côté, & l'autre étoit placée ſur la crête de l'os des iſles du côté gauche. Ces tumeurs, quoique dures &

pâteufes, renfermoient un fluide très-épais, cependant facile à diftinguer au toucher. Il avoit, outre cela, tout le tibia droit gonflé, dont le volume étoit plus que doublé. Près du ligament de la rotule, étoit un ulcère caverneux qui pénétroit jufques dans le corps de l'os; un peu au deffus de la malléole interne, étoit une ouverture qui communiquoit jufqu'au canal médullaire, d'où fortoit une fanie ichoreufe, fétide, & d'une odeur infupportable. Plufieurs endroits du tibia étoient à nu au milieu des ulcères; fuite des dépôts qui s'étoient formés fur la face antérieure de cet os: c'étoit enfin un véritable *fpina-ventofa*. Les épiphyfes étoient fi gonflées, que leurs furfaces ne répondoient plus ni à celles du fémur, qui l'étoient confidérablement auffi, ni à celles de l'os du tarfe. Toutes les parties charnues, & le tiffu cellulaire qui les entouroit, tant de la partie inférieure de la cuiffe, que de toute la jambe, étoient dures, infiltrées & œdémateufes. Comme je foupçonnois qu'il y avoit communication entre l'ouverture fupérieure & l'inférieure, & que je fentois la difficulté qu'il y avoit de m'en affurer par une fonde

inflexible, j'introduisis, sans aucune résistance, par l'ouverture supérieure, une corde à boyau, qui, par sa souplesse, étoit plus propre que tout autre instrument à découvrir la route qui conduisoit à l'ouverture inférieure; & en effet, la corde à boyau se présenta à l'ouverture au dessus de la malléole; ce qui me prouva, sans le moindre doute, que le canal médullaire étoit privé de sa moëlle. La malléole externe, & toute l'articulation de la jambe avec le pied, étoient extrêmement gonflées, avec quelques tumeurs suppurées, dont les ouvertures s'étendoient jusques sous la capsule & dans la jointure même, dans laquelle la sonde entroit facilement. Le malade, assez grand pour son âge, étoit presque tombé dans le marasme, avoit une fièvre lente habituelle, & de fréquens dévoiemens. Voilà l'état déplorable dans lequel étoit ce jeune homme, lorsqu'on l'apporta chez moi. J'hésitai pendant quelque temps sur le parti que je prendrois, ou de le délaisser, ou de tenter les remèdes dont je me servois avec tant de succès, dans la persuasion où j'étois qu'ils seroient infructueux dans l'état désespéré

où étoit ce jeune homme; je pris cependant le parti de le ſecourir, aux riſques de ne pas réuſſir, mais aſſuré d'ailleurs de ne pas avancer ſes jours.

L'autre malade étoit un enfant d'environ douze ans, qui, depuis trois ans, avoit un gonflement conſidérable dans les deux vertèbres lombaires ſupérieures; ce qui l'empêchoit de ſe plier, de ſe renverſer & de faire des mouvemens latéraux, ſans reſſentir les plus vives douleurs. La jointure du bras gauche avec l'avant-bras, formoit une tumeur très-conſidérable qui commençoit depuis le milieu de l'humérus, s'étendoit juſqu'au milieu de l'avant-bras, ſe prolongeoit juſques ſur le poignet & la main, qui étoient œdémateux; le bras ne pouvoit être ni fléchi ni étendu, ſans cauſer les plus vives douleurs; &, pour peu que l'on fît faire quelques mouvemens, on ſentoit diſtinctement une crépitation dans la jointure, qui étoit remplie de fluide facile à diſtinguer au toucher, principalement vers l'olécrâne où la tumeur étoit beaucoup plus ſaillante. Cet enfant qui ne pouvoit être que couché, étoit en grande partie épuiſé par des douleurs lombaires, par l'inſomnie, par

des mouvemens de fièvre irréguliers, & par la dépravation d'appétit.

Je fis prendre à ces malades, matin & soir, un bouillon fait avec un peu de mouton, les racines de grande chélidoine & de bardane, & les feuilles de bourrache, de chicorée & de cerfeuil. Après avoir fait usage de ces bouillons pendant huit jours, je les purgeai avec un minoratif; & dès le lendemain matin ils commencèrent à prendre une pilule anti-scrophuleuse résolutive, & par dessus une tasse d'infusion faite avec demi-gros de bois de gaïac, n°. 7, sect. 1; ils continuèrent pendant quinze jours, & prirent ensuite, le soir en se couchant, une autre pilule avec une tasse d'infusion de gaïac. Je continuai ces remèdes pendant trois mois de suite, observant de les purger doucement tous les quinze jours.

Pendant cet intervalle de temps, les deux tumeurs du premier malade s'amollirent; la fluctuation, qui étoit d'abord obscure, devint plus sensible, l'humeur amassée ayant acquis plus de fluidité; la peau s'éminça, se perça enfin d'elle-même; & la matière purulente s'étant lentement écoulée, la peau s'affaissa,

& il fut aisé de reconnoître, par la sonde introduite dans les ouvertures, que les côtes d'une part étoient à nu, & de l'autre, que la crête de l'os des isles étoit cariée. Tout l'engorgement de la cuisse & de la jambe étoit visiblement diminué, la dureté générale de ces parties s'étoit amollie, l'infiltration en partie dissipée, & les parties musculeuses étoient devenues plus mobiles. Il s'étoit formé, tant autour du genou que vers les malléoles, de petits dépôts sous la peau, lesquels s'étant ouverts, fournissoient une sérosité purulente fort abondante; mais le gonflement des condyles du fémur, les épiphyses articulaires du tibia, tant supérieur qu'inférieur, & tout le corps de cet os, n'avoient encore éprouvé aucune diminution. Le bras du second malade s'étoit ressenti des mêmes changemens; mais la tumeur du coude s'étoit considérablement accrue, & paroissoit communiquer avec une autre qui s'étoit depuis peu manifestée au pli du bras. L'empâtement des lombes du malade étoit aussi diminué; malgré cela, il éprouvoit toujours de grandes douleurs dans les moindres mouvemens, & les vertèbres étoient toujours aussi gonflées.

Cependant l'état de ces malades étoit amélioré ; la fièvre étoit diminuée; l'appétit, le ſommeil, de bonnes digeſtions, une carnation meilleure, étoient le fruit des remèdes qu'ils avoient pris. Alors je leur donnai le matin une pilule réſolutive, & le ſoir une pilule tonique, & par deſſus, l'infuſion de gaïac n°. 7, ſect. 1, dont je leur fis faire auſſi uſage pour boiſſon ordinaire. Ces malades continuèrent encore ces remèdes pendant quatre à cinq mois avec aſſiduité; alors la tumeur du coude ſe perça, & l'écoulement du pus fit diſparoître celle qui étoit au pli du bras. En paſſant la ſonde dans l'ouverture qui s'étoit faite, je trouvai tout l'olécrâne à nu, inégal; & la ſonde pénétrant aiſément dans la jointure, je touchai à nu les condyles de l'humérus. Le volume de l'articulation étoit diminué, les parties charnues qui la recouvrent étoient affaiſſées, & l'engorgement de l'avant-bras, du poignet & de la main étoit en grande partie diſſipé. Les douleurs lombaires étoient beaucoup moindres, & le malade pouvoit faire quelques légers mouvemens avec moins de ſouffrance; les vertèbres paroiſſoient auſſi avoir moins de volume.

Le genou du premier malade étoit considérablement diminué; les ulcères qui s'y étoient formés çà & là, suintoient encore abondamment; tout le corps du tibia & son articulation avec le pied avoit beaucoup moins d'épaisseur; l'ulcère caverneux près le ligament de la rotule s'étoit fort resserré; l'écoulement ichoreux que fournissoit l'ouverture de la malléole, étoit moins abondant & moins fétide; les petits ulcères sur la face du tibia commençoient à laisser voir dans leur centre de petits mamelons charnus dans les intervalles des portions d'os qui s'étoient exfoliés insensiblement. L'ulcère de la clavicule, celui des côtes & de l'os des isles, étoient sans dureté ni callosité; la peau vacillante sur l'os en quelques endroits, & adhérente en d'autres.

Enfin, avec beaucoup de patience & de persévérance dans les remèdes, une portion de côte soulevée, & poussée par les chairs régénérées entr'elles & le corps de l'os dont elle faisoit partie, se présenta sous la peau; &, lorsqu'elle fut tout-à-fait mobile, je la tirai sans effort; peu à peu l'ulcère se resserra, les chairs devinrent de bonne qualité, & il se guérit assez promptement. Un fragment

aſſez conſidérable de la crête de l'os des iſles ſe ſépara auſſi de cet os; l'ulcère ne tarda pas auſſi à ſe fermer, & la cicatrice profonde qu'il laiſſa, fut ſemblable à la précédente. Il ne ſe fit aucune exfoliation ſenſible à l'ulcère de la clavicule, lequel diminuant peu à peu par l'adhérence que la peau contractoit chaque jour avec les chairs nées ſur le corps de l'os, ſe cicatriſa ſans perdre ſon niveau. Les ulcères qui environnoient l'articulation du genou, peu à peu ſe tarirent & ſe cicatriſèrent; le gonflement de la jointure diminua; l'infiltration étant diſſipée, les muſcles commencèrent à ſe diſtinguer; le gonflement de l'épiphyſe du tibia, & celui des condyles du fémur, diminuèrent inſenſiblement, & ſuivirent la même progreſſion; l'ulcère ſitué près du ligament de la rotule, ſe reſſerroit de jour en jour; & la peau ſe prolongeant juſques dans la cavité qui pénétroit dans l'os, annonçoit une prochaine cicatrice. Tout le corps du tibia avoit beaucoup moins de volume, & les ulcères répandus çà & là ſur ſa face, tendoient à une guériſon prochaine; mais l'ouverture placée au deſſus de la malléole,

fourniſſoit toujours une ſanie ichoreuſe, quoique moins abondante; les ulcères qui environnoient l'articulation du pied, inſenſiblement ſe reſſerrèrent, & formèrent de bonnes cicatrices. Tous les muſcles qui compoſent la partie charnue de la jambe étant comme atrophiés, laiſſoient diſtinctement voir le corps de l'os beaucoup plus volumineux qu'il ne devoit l'être; enfin, après vingt mois de l'uſage de mes remèdes, l'ulcère de la malléole ceſſa de couler; la cicatrice peu affermie ſe rouvroit de temps en temps, & ne devint tout-à-fait ſolide, qu'après avoir continué les remèdes ſuſdits avec aſſiduité pendant plus de deux ans.

Pendant tout le temps de la cure, je recommandai qu'on eût grand ſoin de mouvoir doucement les jointures, tant celles du genou, que celles de la jambe avec le pied; ce qu'on exécutoit avec d'autant plus de facilité, que ces parties au ſortir du bain étoient beaucoup plus ſouples, & que les mouvemens qu'elles pouvoient ſupporter étoient moins douloureux.

Tous ces différens moyens réunis devinrent ſi ſalutaires à ce jeune homme,

que non-ſeulement il s'accrut beaucoup pendant le cours du traitement, mais encore ſe fortifia, prit de l'embonpoint & la plus belle carnation; les mouvemens du genou & du pied devinrent de plus en plus libres, de ſorte qu'un an après la guériſon, il marchoit avec autant de liberté de la jambe ci-devant malade, que de celle qui étoit demeurée ſaine.

L'ulcère du coude du ſecond malade s'agrandit de jour en jour, au point que l'on pouvoit voir & toucher à nu l'olécrâne, qui, par ſa mobilité, paroiſſoit détaché du cubitus; & en effet, cette portion d'os, inſenſiblement pouſſée à l'ouverture de l'ulcère qu'elle élargit, devint ſi mobile, que je pus aiſément la ſaiſir & en faire l'extraction ſans peine. Quelque temps après les chairs renaiſſantes, & à la vérité d'abord fongueuſes, remplirent le vuide, s'affermirent peu à peu; & la cicatrice enfoncée qui ſe forma, ne laiſſa pas un vuide auſſi grand que la pièce d'os extraite devoit le faire croire. Le volume de l'articulation étoit fort diminué; les muſcles du bras & de l'avant-bras, qui auparavant ne paroiſſoient former qu'une

ſeule maſſe, commencèrent à ſe contracter, à la faveur des ſecours étrangers qu'on leur procuroit matin & ſoir, principalement après le bain, dont le bon effet étoit auſſi bien marqué ſur les vertèbres lombaires qui reprirent à peu près leur état naturel. Quant au bras, je ne pus jamais parvenir à l'étendre tout-à-fait; mais le mouvement de flexion devint ſi doux & ſi facile, que le malade pouvoit aiſément s'en ſervir.

Il eſt important de remarquer que pendant le cours du traitement, je graduai les pilules juſqu'au nombre de quatre, ſavoir, deux pilules toniques, & deux autres tantôt réſolutives, tantôt laxatives; mais comme la nature accoutumée à ces remèdes, paroiſſoit inſenſiblement ſe ralentir, je ſoutins leur action en augmentant la boiſſon de gaïac n°. 7, ſect. 1, en ajoutant matin & ſoir dans un verre de cette infuſion, d'abord ſept à huit gouttes de la teinture, n°. 6, ſect. 1, & en en augmentant inſenſiblement le nombre, juſqu'à celui de quinze ou ſeize, ſoir & matin. Je ne fis cette addition que lorſque les douleurs furent preſque diſſipées, & que le gonflement des os me parut diminué.

Outre la ſatisfaction que je reſſentis d'avoir été utile à ces malades, ils m'en procurèrent une autre encore au moins auſſi grande, lorſque, plus de dix-huit à vingt ans après leur guériſon, ils vinrent me voir, accompagnés de leurs femmes & de leurs enfans, n'ayant aucun indice des maux dont leurs pères avoient été autrefois affligés.

Tant que dura la maladie, je n'appliquai ſur les ulcères, tant de l'un que de l'autre malade, que l'emplâtre n°. 3, ſect. 2, que je ne faiſois renouveler deux fois dans les vingt-quatre heures, qu'autant que la ſuppuration étoit très-conſidérable. Cet emplâtre, qui m'a toujours réuſſi, eſt non-ſeulement un défenſif, mais eſt encore propre à conduire à cicatrice, qu'il conſolide & affermit en s'en ſervant pendant quelque temps, même après la guériſon, obſervant alors de n'en changer que tous les trois ou quatre jours.

A l'égard du régime que les gens du peuple doivent obſerver, on eſt bien obligé de ſe contenter des alimens qu'ils peuvent ſe procurer. Dans le petit nombre de ceux qui ſont en leur poſſeſſion, on ne peut trop recommander à ces

malades de s'abſtenir avec grand ſoin de toutes les graiſſes, lard rance, beurre fort, toutes ſalaiſons, fromages, laitages, fruits verts ou acides, ſalades, & toutes autres crudités. Leur nourriture ſe bornera donc à du potage, à des panades, du pain, peu de viande, des œufs, des légumes ſur-tout aqueux.

Si, pendant la durée de la cure, il ſurvenoit quelques maladies inflammatoires, on interromproit ces remèdes, pour les reprendre ſitôt après que ces accidens ſeroient diſſipés.



CHAPITRE VII.

De la cure des Scrophules compliquées de maladies vermineuſes, du ſcorbut, du rachitis & du virus vénérien.

Scrophules vermineuſes.

En parlant des cauſes des Scrophules vermineuſes, on a rapporté tous les ſignes qui les caractériſent, leſquels, bien obſervés, doivent ſervir de baſe à leur cure radicale. On a remarqué que les matières ſaburreuſes & putrides dont l'eſtomac & les inteſtins ſe trouvoient remplis, étoient plus propres que toute autre à ſervir de pâture aux vers qui s'y étoient développés; que ces matières corrompues, non-ſeulement dépravoient l'appétit, excitoient des vomiſſemens & des diarrhées, mais encore entretenoient une fièvre qui ſouvent faiſoit périr le malade. Soit que ces amas ſe ſoient formés par la mauvaiſe diſpoſition, ſoit qu'ils ſoient la ſuite de maladies antécédentes, les Scrophules n'en ſont pas

moins les ſuites, auxquelles on ne peut remédier qu'après avoir détruit & enlevé le foyer du mal.

Il ſera donc néceſſaire, avant tout, de vuider l'eſtomac par un léger vomitif, tel que l'*ipécacuanha* auquel je donne la préférence; vomiſſement qu'il faudra répéter ſi les circonſtances l'exigent. Malgré les dévoiemens entretenus par ces matières putrides, il ne faudra pas moins purger les malades, & même réitérer la purgation au beſoin.

Sitôt après la purgation, on leur fera prendre une de nos pilules réſolutives, & par deſſus, une ou deux taſſes de décoction faite avec un gros de racine de fougère mâle. On leur donnera le ſoir une priſe de la poudre ſuivante: Prenez racine de fougère mâle en poudre, deux gros; rhubarbe, ſemence de tanaiſie, & *ſemen-contra* auſſi en poudre, de chaque un gros; mêlez-les très-exactement, & partagez le tout en huit priſes égales, dont on donnera une le ſoir, & par deſſus, la décoction de fougère. Lorſqu'on aura fini ces poudres, on purgera les malades avec demi-gros, ou plus, de la poudre preſcrite n°. 3, ſect. 1; on donnera enſuite les pilules matin & ſoir,

avec la décoction de fougère, que l'on continuera avec exactitude pendant environ trois mois, obſervant de purger toutes les trois ſemaines avec demi-gros de la poudre ci-deſſus. Si après ce terme on n'obſervoit pas de changement aſſez marqué dans la diminution des ſymptômes, c'eſt-à-dire, ſi la peau étoit toujours terreuſe & remplie d'incruſtations sèches, que les démangeaiſons à l'anus, à l'ombilic & au méat urinaire fuſſent toujours auſſi incommodes, ou que l'on apperçût dans les tumeurs ſuppurées de très-petits vers blancs, on plongeroit alors le malade dans le bain fait avec la décoction de fougère, & on le minéraliſeroit avec huit onces de notre eau minérale artificielle, ſect. 2, n°. 1. On inſiſtera ſur les bains, les pilules & la poudre purgative, juſqu'à ce que tous ces accidens ſoient tout-à-fait diſſipés. Par cette conduite ſoutenue, j'ai obtenu de ſi grands ſuccès, que je ne puis trop engager à ſuivre cette méthode curative. A meſure que les humeurs ſe corrigent, que les exhalations qui ſe font par la peau ſont de meilleure qualité, les poux, dont la tête, le cou & les aiſſelles étoient couverts, diminuent, &

enfin périssent. Les soins & la grande propreté accélèrent encore leur prompte destruction. Cependant si, malgré ces moyens, on s'appercevoit que ces insectes se renouvelassent, on se serviroit de la poudre de staphisaigre, mêlée à de la poudre ordinaire, dont on saupoudreroit la tête de l'enfant, & les linges qui doivent s'appliquer sur la peau.

Scrophules scorbutiques.

LE vice scorbutique est, comme on l'a déja remarqué, d'une nature différente de celle des Scrophules, &, quoiqu'entré en combinaison avec elles, il ne se montre pas moins sous son aspect & ses caractères particuliers, & qui lui sont propres. Soit que ce vice ait précédé les Scrophules, soit qu'il les accompagne, ou qu'il ne se soit développé qu'après elles, c'est un ennemi qu'il faut d'abord attaquer, & tâcher de vaincre avant d'entreprendre la cure des Ecrouelles. Les remèdes anti-scorbutiques seront d'une utilité d'autant plus grande, qu'ayant la propriété de procurer de la fluidité à la lymphe, ils disposeront la nature à profiter plus efficacement des remèdes anti-scrophuleux qui doivent leur succéder.

On commencera par faire prendre, matin & ſoir, aux malades chez leſquels le ſcorbut ſe ſera manifeſté par les ſignes déja indiqués, depuis deux juſqu'à quatre onces de ſuc dépuré à froid, ſect. 1, n°. 1. On proportionnera la doſe en raiſon de l'âge du malade & des ſymptômes de la maladie. On continuera ces ſucs pendant un mois, en obſervant de purger les malades tous les dix jours, ſoit avec notre poudre purgative ſect. 1, n°. 3, ſoit avec la confection hamech & la manne. Si les accidens ne diſparoiſſoient, ou même ne s'adouciſſoient pas, alors on feroit prendre aux malades, matin & ſoir, depuis deux onces juſqu'à quatre, de l'infuſion ſect. 1, n°. 2.

Lorſque les ſymptômes ſcorbutiques ſeront diſſipés, on commencera les remèdes anti-ſcrophuleux, dont on favoriſera encore l'action par quelques onces de ſucs de creſſon pilé & exprimé, pris matin & ſoir par deſſus les pilules anti-ſcrophuleuſes, adminiſtrées comme il a déja été dit, ſuivant les claſſes différentes de la maladie.

J'obſerverai encore que le bain, ou ſimple, ou minéral, ſi ſalutaire dans les autres Scrophules, ne jouit pas ici du même

même avantage ; j'avoue que l'ayant tenté plusieurs fois, j'ai toujours vu reparoître les symptômes scorbutiques, qui s'évanouissoient aussitôt que j'abandonnois les bains, & que j'avois repris l'usage des remèdes. Ces épreuves, plusieurs fois répétées, m'ont suffisamment instruit pour ne pas retomber dans les mêmes erreurs.

J'observerai encore qu'il sera nécessaire, pendant le cours de la cure, de faire prendre de temps en temps, conjointement avec les anti-scrophuleux, quelques onces de la liqueur antiscorbutique, sect. 1, n°. 2, & de la continuer pendant dix à douze jours, tous les mois au moins.

Scrophules rachitiques.

Il y a un si grand rapport entre les moyens propres à guérir les Scrophules osseuses, & ceux qui conviennent au rachitis, que l'on seroit tenté de croire que c'est une seule & unique maladie, dont les caractères ont seulement quelques variétés. En effet, j'ai toujours vu que les rachitiques attaqués d'écrouelles, principalement osseuses, recevoient d'abord les plus grands sou-

lagemens par les remèdes anti-ſcrophuleux, & qu'en les continuant avec beaucoup de perſévérance, non-ſeulement les Scrophules oſſeuſes diſparoiſſoient, mais encore les nodoſités des jointures, & le gonflementde l'épine; ſa courbure & celle des os longs ſe redreſſoient, ou en partie, ou au moins la difformité qu'ils avoient d'abord ne s'accroiſſoit pas davantage. Il eſt vrai que pendant tout le cours du traitement, j'ai toujours eu ſoin de fortifier ces parties par l'application des ſachets aromatiques, par de douces compreſſions faites ſur les parties convexes des os recourbés, par les extenſions, ligatures & autres moyens uſités en pareil cas, qui tendent tous à maintenir l'équilibre reſpectif que les parties doivent avoir entre elles. J'ai eu d'autant plus d'occaſions de voir réuſſir ces moyens, que les parens des malades pouvoient ou vouloient bien ſe prêter à les mettre en exécution; & le ſuccès étoit plus prompt & plus marqué, lorſqu'on les employoit concuremment avec les bains aromatiques, minéraliſés par l'eau minérale artificielle, ſect. 2, n°. 1.

Comme les écrouelles compliquées de rachitis le ſont ſouvent auſſi du vice

ſcorbutique, il faudra toujours, comme on l'a déja dit, commencer par attaquer celui-ci avant de procéder à l'extinction des autres vices.

On commencera la cure & on la continuera de la même manière qu'il a été expoſé dans la cure des Scrophules oſſeuſes. Quoique les Scrophules qui attaquent les rachitiques affectent principalement les os, il en eſt cependant qui n'attaquent que les glandes, la graiſſe, la peau; & en ce cas, après avoir procédé à l'anéantiſſement de ce vice, on aura recours aux pilules toniques anti-ſcrophuleuſes, pour achever la cure, arrêter les progrès du rachitis, ou même le détruire, s'il eſt poſſible. On parviendra plus ſûrement à ce but, ſi les enfans malades ſont au-deſſous de l'âge de douze ans, & que la maladie ne ſoit pas parvenue à ſon plus haut degré.

Scrophules vénériennes.

LORSQUE dans la cure des Scrophules on aura à lutter contre le virus vénérien qui leur eſt aſſocié, & dont on aura reconnu l'exiſtence par les ſignes déja énoncés, on pourra, ſans craindre aucun déſordre, attaquer l'une & l'autre

cauſe, & conduire à une guériſon radicale ces maladies combinées. Soit que le virus ſe ſoit fixé à la peau, à la graiſſe & aux glandes ; ſoit qu'il ait établi ſa demeure dans les os, il ſera toujours néceſſaire de commencer ce traitement par l'uſage des bains, des boiſſons délayantes, des purgatifs répétés, & un régime humectant. Lorſque le corps ſera ainſi préparé, on expoſera le malade à la vapeur de la poudre mercurielle ſimple, donnée de deux jours l'un, à la doſe depuis demi-gros, juſqu'à un gros, ſoit dans la boîte décrite à la fin de ma *Nouvelle Méthode de traiter les maladies vénériennes par la fumigation*, ſoit dans quelque autre machine faite à l'inſtar, ſoit de toute autre manière, pourvu que la vapeur mercurielle puiſſe s'appliquer au corps qu'elle doit environner. Cette fumigation n'exclura pas l'uſage des pilules anti-ſcrophuleuſes priſes d'abord une ſeule fois le matin à jeun, & enſuite matin & ſoir, comme il a déja été dit, ſoit que les Scrophules attaquent les parties molles, ſoit qu'elles attaquent les parties oſſeuſes ; &, en ce dernier cas ſeulement, on ajouteroit la teinture n°. 6, ſect. 2, avec l'infuſion n°. 7, ſect.

1, qui aideroient l'action de l'un & l'autre remède. Ce traitement, beaucoup plus simple, & qui n'expose point les malades à des frictions toujours douloureuses, quand les chairs qui recouvrent les os sont déja fort sensibles, a l'avantage de ne point exciter de salivation, ni aucun autre effet capable d'interrompre, ou même d'exciter le moindre trouble dans les fonctions de la nature.

Mais si les symptômes vénériens s'annoncent chez les enfans du premier âge vers le temps de la dentition, on emploiera, par préférence, la poudre mercurielle argileuse décrite dans ma *Nouvelle Méthode*, &, après plusieurs jours de son usage, on y joindra la poudre mercurielle simple, à dose égale.

Comme il seroit fort difficile d'exposer ces enfans à cette vapeur, & de les tenir enfermés dans une boîte, ayant la tête dehors, il est beaucoup plus expédient de les placer nus sur un filet fixé à un cadre monté sur quatre pieds droits, d'environ deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur, dont chaque face sera fermée d'une toile couverte de papier collé, de manière que la fumée que répand la poudre soit retenue

dans cette enceinte, & dirigée vers le filet ſur lequel l'enfant ſera placé. On mettra deſſous le cadre, au milieu, un petit réchaud avec de la braiſe allumée, ſur lequel on répandra la poudre. On aura ſoin auſſi de couvrir le corps de l'enfant, excepté la tête, pendant que la fumée s'appliquera au corps.

L'urine qui mouille continuellement les linges dont les enfans ſont enveloppés, ajoute encore au mauvais caractère des condylomes, des rhagades, & des ulcères puſtuleux qui pourroient ſe trouver répandus çà & là ſur l'habitude de leur corps. Toutes les fois que l'on changera l'enfant de linges, on aura ſoin de baſſiner toutes ſes parties malades avec la décoction de guimauve & de graine de lin dans une chopine, à laquelle on ajoutera deux onces de la liqueur mercurielle décrite dans ma *Nouvelle Méthode*; liqueur dont on ſe ſervira auſſi intérieurement dans les circonſtances où il ne feroit pas poſſible d'employer la fumigation. On donneroit alors, matin & ſoir, deux gros de cette liqueur étendue dans deux ou trois onces d'eau, en y ajoutant un peu de ſucre. Soit que l'on emploie l'un ou l'autre

moyen, on ne continuera pas moins l'usage des pilules anti-scrophuleuses.

On ne réussiroit jamais dans la cure, si la mère ou la nourrice allaitant encore l'enfant, étoit atteinte du même mal; il seroit donc nécessaire qu'elle eût recours aux mêmes remèdes. Le lait que l'enfant suceroit alors porteroit dans son sang & la nourriture, & en partie le remède propre à le guérir.

CHAPITRE VIII.

Réflexions sur l'usage plus étendu que l'on peut faire des nouveaux remèdes proposés.

SANS vouloir trop étendre l'usage du nouveau remède que je propose, il est cependant facile de juger par l'effet qu'il opère sur le virus scrophuleux, quelle peut être son action sur plusieurs maladies chroniques. En effet, sa principale propriété est de diviser la lymphe épaissie, de la résoudre, & de la rendre perméable à travers les dédales des viscères & des glandes, & après avoir franchi

les obſtacles qu'il rencontre, de porter au dehors toutes les matières étrangères & nuiſibles à la ſanté.

C'eſt d'après ces effets conſtamment obſervés pendant une longue ſuite d'années, que je me ſuis déterminé à employer ce remède dans des circonſtances de maladies dont les rapports paroiſſoient avoir quelque affinité avec la maladie ſcrophuleuſe. Il eſt vrai que je n'ai guères remarqué ces rapports que chez les indigens, qui, donnant au beſoin de la nature tout ce qu'ils peuvent ſe procurer pour vivre, engendrent des maux que l'on rencontre plus rarement chez les perſonnes aiſées.

Pour être convaincu de cette vérité, il ne faut que jeter un regard ſur les maux qui arrivent aux femmes nouvellement accouchées, & l'on verra tout le ravage que le lait a coutume de faire chez elles. Ces femmes, pendant tout le temps de leur groſſeſſe, ſe nourriſſent d'alimens ſans choix, boivent des vins acides & de mauvaiſe qualité, de la bière, de l'eau-de-vie : toutes ſubſtances capables de vicier la lymphe, de l'épaiſſir, & de la diſpoſer à s'arrêter dans les organes ſécrétoires ; auſſi voit-on ces femmes,

après être accouchées, avoir des engorgemens dans les glandes du ſein où il ſe forme ſouvent des dépôts; les glandes axillaires, celles qui accompagnent les jugulaires ſe gonflent auſſi; les glandes inguinales ſe tuméfient; ſurviennent des douleurs dans les cuiſſes, dans les jambes, accompagnées de gonflement dans la membrane adipeuſe, où il ſe fait des dépôts laiteux. Ces femmes mal vêtues, expoſées à des travaux en plein air, n'ont pas donné le temps à la nature de les délivrer du lait qui devoit s'échapper, ou par les mamelles, ou par l'utérus : il eſt donc demeuré confondu dans la maſſe du ſang, après avoir acquis la nature laiteuſe dans l'organe propre à le former.

On rencontre beaucoup de ces exemples frappans des déſordres que l'impreſſion de la matière laiteuſe a faite ſur les humeurs qui arroſent les membranes & les aponévroſes, où elles laiſſent ſouvent pour la vie des douleurs atroces qui en raccourciſſent le terme.

Dans ces circonſtances, & hors le temps des criſes menſtruelles, j'ai obtenu de grands ſuccès par l'uſage des bains préparés avec l'eau minérale artificielle

ſect. 2, n°. 1, par des bouillons faits avec des plantes apéritives & nitreuſes, par des minoratifs répétés : moyens qui ont toujours précédé, & ſouvent accompagné l'uſage des pilules réſolutives données par gradation, comme il a été dit, & continuées aſſez long-temps pour avoir détruit la cauſe & les effets de la maladie.

J'ai vu un très-grand nombre d'ulcères rongeans, & d'un aſpect affreux, attaquer les jambes des hommes & des femmes de peine, qui travaillent ſur les ports, ou demeurent expoſés dans les places publiques, ou portent de peſans fardeaux, ayant toujours les pieds & les jambes mouillés. Ces ulcères, pour l'ordinaire de forme ronde, profonds, avec des bords élevés, durs & calleux, fourniſſent moins une matière purulente, qu'une ſéroſité ichoreuſe, fétide, & d'une ſi grande acrimonie, qu'elle excite ſouvent autour des ulcères des éroſions à la peau, d'où naiſſent des douleurs ſi vives, que les malades peuvent à peine marcher. Ces ulcères de mauvais caractère, réſiſtent d'autant plus aux topiques ordinaires, qu'ils ſont l'effet d'un vice intérieur qui a auſſi engorgé

le pannicule graiſſeux, & la ſubſtance cellulaire ſituée entre les muſcles dont l'action eſt ſingulièrement gênée.

Quoique ces ulcères ſoient ordinairement très-rebelles, j'en ai néanmoins guéri un grand nombre par l'uſage des pilules, tantôt réſolutives, tantôt laxatives, & des purgatifs répétés au beſoin; par des bains de pied avec l'eau minérale artificielle ſect. 2, n°. 1, ajoutés à une décoction de plantes émollientes, & par l'application de l'emplâtre défenſif ſect. 2, n°. 3. J'obſerverai cependant que lorſque ces ulcères étoient fort anciens, & que les malades qui en étoient affligés étoient au-deſſus de l'âge de cinquante ans, je ne les laiſſois jamais cicatriſer ſans y ſuppléer par l'application d'un cautère à la jambe. S'ils avoient des varices, je les invitois à porter un bas de peau de chien, aſſez ſerré pour ſoutenir les veines extrêmement dilatées, & empêcher leur rupture, dont j'ai vu ſouvent des hémorragies conſidérables être la ſuite.

Je me ſuis encore ſervi, avec le plus grand ſuccès, de mes nouveaux procédés dans des ulcères d'une autre eſpèce, que l'on avoit regardés, & que je re-

gardois moi-même comme vraiment chancreux.

Une femme d'environ cinquante ans, blanchiſſeuſe de mon voiſinage, avoit, depuis pluſieurs années, un très-large & profond ulcère au milieu de la cuiſſe, lequel avoit rongé une partie du corps des muſcles extenſeurs de la jambe; elle avoit encore un autre ulcère plus effrayant, qui s'étendoit depuis les premières vertèbres dorſales, juſqu'aux dernières vertèbres lombaires. La peau & le pannicule graiſſeux qui recouvrent tout le dos, étoient entièrement détruits par l'acrimonie de l'humeur, qui avoit auſſi rongé les aponévroſes, & une partie de la ſubſtance charnue des muſcles qui revêtiſſent les omoplates, l'épine, les côtes & les lombes. Cette femme ſouffroit des douleurs intolérables qui troubloient ſon ſommeil, & entretenoient une fièvre habituelle qui l'avoit jetée preſque dans le maraſme. Lorſqu'elle me vint trouver, elle étoit épuiſée par la longueur de ſes ſouffrances, & par une multitude de remèdes, tant internes qu'externes, dont elle avoit fait uſage pendant long-temps ſans le moindre ſuccès.

Effrayé d'abord à la vue d'ulcères qui paroiſſoient tenir plutôt de la nature du cancer que de toute autre cauſe, j'héſitai à lui adminiſtrer mes nouveaux procédés, incertain de réuſſir. Cependant, touché de cet état déplorable, & ne ſachant quel autre ſecours lui procurer, je les eſſayai. Ma tentative fut heureuſe, car en peu de temps la fièvre s'appaiſa, les douleurs diminuèrent, & les chairs, de brunes qu'elles étoient, commencèrent à devenir plus vermeilles; la ſéroſité de mauvaiſe odeur que ces ulcères fourniſſoient, peu à peu perdit ſa fluidité, devint inſenſiblement plus laiteuſe, & enfin acquit la conſiſtance purulente.

Avec de la patience & de la perſévérance dans les remèdes, la nature forma de nouvelles chairs dans le fond de l'ulcère de la cuiſſe; la peau ſe conſolida en différens endroits de la ſurface de l'ulcère, & de proche en proche la cicatrice ſe forma. Le large ulcère du dos ſuivit la même gradation, en paſſant par toutes les nuances obſervées à l'ulcère de la cuiſſe, avec cette différence que la cicatrice fut très-longue à ſe faire aux extrémités des apophyſes épineuſes qui avoient été endommagées, & dont

une partie s'exfolia. Pendant tout le temps de la cure, qui dura environ un an, je ne lui donnai que des pilules anti-ſcrophuleuſes réſolutives d'abord, & enſuite réſolutives & laxatives matin & ſoir. Tant que la ſaiſon le permit, je lui fis prendre par deſſus chaque pilule, quatre onces de ſuc de creſſon pilé & exprimé à travers un linge; l'infuſion faite avec un gros de ſquine ſur trois chopines d'eau bouillante, fut ſa boiſſon ordinaire. Je ne me ſervis d'autre topique que de l'emplâtre ſect. 2, n°. 3, étendu mince ſur du linge, & renouvelé matin & ſoir. Lorſque les ulcères commencèrent à ſe cicatriſer, je lui appliquai un large cautère à la jambe, pour que la nature pût, par cet écoulement journalier, ſe dépouiller de ce qu'il pouvoit y avoir d'étranger dans le ſang, & ſuppléer à des ſuintemens très-abondans qui duroient depuis pluſieurs années.

Quoique je fuſſe bien perſuadé que pluſieurs ulcères rongeans, procédant d'un vice intérieur, pouvoient être guéris par mes nouveaux procédés, je ne pus néanmoins me déterminer encore qu'avec peine à les adminiſtrer à un

malade qu'un de mes collègues m'avoit envoyé. Cet homme, âgé d'environ quarante ans, avoit ſur le nez un ulcère qui avoit détruit la peau & les muſcles qui recouvrent ſes os, leſquels étoient à nu. Le tiſſu cellulaire de deſſous la peau, qui revêt les deux apophyſes maxillaires, étoit détruit de manière que la ſonde paſſoit aiſément deſſous, & alloit de chaque côté juſqu'au grand angle de l'œil. Cette peau étoit d'un rouge livide & fort peu douloureuſe. Il avoit encore un autre ulcère fiſtuleux qui s'étendoit depuis le rebord ſupérieur de l'orbite droite, juſqu'au milieu du coronal. La peau étoit d'un rouge foncé dans tout l'eſpace où elle étoit décollée, & les bords de ce décollement étoient limités par pluſieurs ouvertures qui communiquoient entr'elles, de manière que la ſonde traverſoit d'un côté à l'autre. Sur l'os de la pomette étoit un ulcère rond & plat, d'environ demi-pouce de diamètre; la peau de la circonférence d'un rouge foncé, étoit mobile ſur des chairs luiſantes. Les lèvres, tant ſupérieures qu'inférieures, étoient tuméfiées, dures & fendues en pluſieurs endroits. De tous ces ulcères découloit en abondance un

pus très-clair, & de la plus mauvaiſe odeur. Il avoit encore au ſein droit une tumeur de la groſſeur d'un œuf; le mamelon étoit enfoncé, & beaucoup de ſéroſité découloit de l'aréole, à côté de laquelle étoit une fiſſure d'environ un pouce de longueur, & de quelques lignes de profondeur, d'où ſortoit une ſéroſité ſanguinolente; les glandes axillaires du même côté, étoient extrêmement engorgées & dures; il y avoit environ cinq à ſix ans que ces maux avoient commencé, après que le malade s'étoit fait guérir de dartres dont il étoit incommodé depuis l'adoleſcence.

Après avoir bien conſidéré ces maux, & les trouvant au deſſus des forces de l'art, je renvoyai ce malade d'autant plus volontiers, qu'il effrayoit ceux qui étoient aſſemblés chez moi, & que l'odeur qu'il exhaloit les infectoit. Cependant cet homme, rebuté de toute part, revenoit toujours, avec eſpoir de guérir, ſi je voulois lui adminiſtrer mes remèdes. A force d'importunités, il me détermina, & je lui ſus bon gré dans la ſuite de ſa perſévérance; car en fort peu de temps ſes ulcères changèrent de face, par l'uſage des ſucs de creſſon, de cerfeuil, & des

pilules anti-ſcrophuleuſes priſes matin & ſoir; les bains d'eaux minérales artificielles & les purgatifs répetés, comme il a déja été dit en parlant de la cure des Scrophules. Il prit pour boiſſon ordinaire, l'infuſion de ſcabieuſe. L'application de l'emplâtre ſect. 2, n°. 3, fut le ſeul topique dont je me ſervis pendant tout le temps de la cure, qui dura environ quinze mois.

Cet homme, & la femme dont je viens de parler, jouirent dans la ſuite d'une très-bonne ſanté. Pendant l'eſpace de dix ans, il ſe paſſa peu d'années qu'ils ne me vinſſent voir pluſieurs fois, ſe reſſouvenant de l'état déplorable où ils avoient été. Quelque grande que fût leur ſatisfaction, le plaiſir que je reſſentois d'avoir pu leur être utile, la ſurpaſſoit encore.

Ces avantages remportés ſur des ulcères malins, & de très-mauvais caractère, m'engagèrent à employer les mêmes remèdes ſur beaucoup d'autres qui cédèrent de même à leur action. Je fus alors diſpoſé à préſumer que les tumeurs vraiment chancreuſes, & que le cancer même ne leur réſiſteroit peut-être pas. Dans le grand nombre de ma-

lades qui ſe rendoient chez moi, à mes consultations publiques, il ne me fut pas difficile d'en trouver de l'un & de l'autre ſexe affligés de ces maux cruels. Mais, ſoit que les cancers au ſein fuſſent ouverts ou non, ſoit qu'il n'y eût que des glandes ſquirreuſes, je n'ai jamais obtenu aucune guériſon par mes nouveaux remèdes; j'ai ſeulement remarqué que les douleurs vives s'appaiſoient, que la maladie paroiſſoit ne pas s'accroître, qu'elle ne changeoit pas de caractère, & que les tumeurs ne perdoient rien ni de leur volume ni de leur dureté.

J'ai rencontré chez les hommes, des tumeurs & des ulcères chancreux placés ſur différentes parties du corps; quelque deſir que j'euſſe de les ſoulager, je fus obligé de reconnoître l'impuiſſance de mes nouveaux procédés ſur un mal qui a toujours réſiſté, & qui réſiſte encore à tous les remèdes connus. Mes eſſais pluſieurs fois répétés ſans ſuccès ſur de véritables cancers, me prouvent très-clairement que les maux qui avoient cédé à mes remèdes n'étoient pas de nature chancreuſe, puiſque le vrai cancer n'en avoit éprouvé aucun changement.

J'ai encore quelquefois très-utilement adminiſtré mon remède à des malades attaqués d'engorgemens & d'obſtructions dans les viſcères du bas-ventre ; ils ont ſouvent auſſi été très-ſalutaires dans l'aſthme humide, pour faciliter l'expectoration de ces crachats gluans & viſqueux qui ne peuvent à peine ſortir qu'après de violens efforts d'une toux opiniâtre. Il eſt naturel de penſer, d'après ce qui a été dit, que mon remède anti-ſcrophuleux, dont on ne doit jamais craindre de dangereux effets, a non-ſeulement la propriété de fondre la lymphe épaiſſie & ſtagnante dans le poumon, mais qu'il a encore celle de réſoudre les glandes engorgées, & de leur donner aſſez de reſſort pour expulſer les liquides qu'elles reçoivent & qui s'y ſéparent.

Dans ces différentes maladies, je ne me ſuis jamais ſervi de mes nouveaux procédés, ſans leur avoir aſſocié ou des ſucs d'herbes, ou des bouillons, ou d'autres boiſſons choiſies & convenables aux circonſtances de ces maux. J'ai toujours eu ſoin ſur-tout, de recommander dans les premiers temps d'éviter les acides, comme étant capables d'affoiblir leur efficacité.

Je me ſuis ſouvent encore ſervi, avec beaucoup d'utilité, de ce remède dans les amas de matières glaireuſes, gluantes & viſqueuſes, dont l'eſtomac & les inteſtins étoient enduits; d'où procédoient la dépravation d'appétit, des peſanteurs d'eſtomac, la conſtipation, la langue chargée, le teint pâle, l'abattement, la langueur & la triſteſſe. Après avoir délayé ces humeurs pendant quelques jours avec des bouillons légérement apéritifs, ou même faits avec des plantes potagères, je faiſois prendre aux malades d'abord matin & ſoir une pilule réſolutive, & enſuite le bouillon ci-deſſus. Lorſqu'ils en avoient pris pendant pluſieurs jours, j'ajoutois, matin & ſoir, une pilule laxative. Ces remèdes continués pendant huit à dix jours, diſſolvant ce corps pour ainſi dire glutineux, mettoient les malades en état d'être purgés efficacement. Je ſuivois encore la même conduite pendant huit ou dix jours, & même plus ſi les circonſtances l'exigeoient.

Au reſte, comme j'ai toujours concentré chez moi l'uſage de ces remèdes deſtinés au ſervice de ceux qui en avoient beſoin, je puis avoir échappé beaucoup d'occaſions de les eſſayer dans différens

cas ; &, par conséquent, je ne puis déterminer précisément jusqu'où peut s'étendre l'usage qu'on en peut faire.

Fin de la seconde Partie.

AVERTISSEMENT.

DIFFÉRENS motifs, dont M. Lalouette pere rendra compte, l'ont engagé à différer l'impression de la troisième Partie de cet ouvrage, qui contiendra l'examen analytique des procédés du nouveau remède anti-scrophuleux ; mais, dans la crainte que ce retard ne devienne nuisible à la santé des malades qui voudroient en faire usage, l'Auteur avertit qu'on trouvera ce remède chez lui, *rue Jacob*, A PARIS.

Nota. Il faudra avoir soin de le tenir dans un lieu sec.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *Traité des Scrophules, vulgairement appelées Ecrouelles ou Humeurs Froides, par M.* LALOUETTE *pere, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, Chevalier de l'Ordre du Roi.* Cet Ouvrage, fruit des travaux de toute la vie d'un habile Médecin qui jouit d'une réputation juſtement méritée, m'a paru propre à contribuer beaucoup aux progrès de la Médecine, & je le crois très-digne de l'impreſſion. A Paris, ce 16 Mars 1780. MACQUER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé le ſieur LALOUETTE pere, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de ſa compoſition, intitulé : *Traité des Scrophules, vulgairement appelées Ecrouelles ou Humeurs froides*, &c. s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilège à ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre par tout notre Royaume. Voulons qu'il

jouisse de l'effet du présent Privilège, pour lui & ses hoirs à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocède à personne; & si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'Acte qui la contiendra sera enregistré en la Chambre Syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du Privilège que de la cession; & alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent Privilège sera réduite à celle de la vie de l'Exposant, ou à celle de dix années à compter de ce jour, si l'Exposant décède avant l'expiration desdites dix années. Le tout conformément aux articles IV & V de l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, portant Réglement sur la durée des Privilèges en Librairie. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie & de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende qui ne pourra être modérée, pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidive, & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les contrefaçons : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beau caractère, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilège; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès main de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL

le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes hoirs, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par un de nos amés & féaux Conſeillers Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dix-neuvième jour d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quatre-vingt, & de notre règne le ſixième. Par le Roi en ſon Conſeil, *Signé*, LEBEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1997, fol. 287, conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilège, & à la charge de remettre à ladite Chambre les huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du Réglément de 1723. A Paris, ce 2 Mai 1780.

QUILLAU, Adjoint.

250
F.

n° 931

